



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S. S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.**

EXTRAORDINAIRE
D U 807157
MERCURE
GALANT.



QUARTIER D'OCTOBRE 1691
TOME XVII



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
rue Mercière.

M. DC. LXXXII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

EXTRAIT DV PRIVILEGE
du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain, en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, J^UR^E
QUERES. Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé **MERCURE GALANT**, présenté à Monseigneur **LE DAUPHIN**, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi defences sont faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678.

Signé **E. COUTEROT**, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaury Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
24. Janvier 1682.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

R Eponses de M. de Simpron aux Questions proposées dans le XIV. Extraordinaire,	3
De l'Eloquence ancienne & moderne, du mesme Monsieur de Simpron,	18
Fable de l'Origine des Bagues, par M. Richebourg, Avocat au Parlement de Toulouse,	32
Si la Santé peut-estre alterée par les Passions, Question traitée par Monsieur Panthot, Me- decin de Lyon,	54
Sentimens en Vers de M. du Rosier, sur toutes les Questions du XIV. Extraordinaire,	68
Origine de la Migraine d'Iris,	75
Billets galans,	81
Sonnet de M. Bardou de Poitiers, sur la Question, Si le Mary doit estre plus grand Maître que la Femme,	86
Réponse à quatre Questions du dernier Extraor- naire,	87
Madrigaux sur les Enigmes de Septembre, qui estoyent toutes deux sur la Beauté,	88
Traité de Monsieur de la Selve de Nismes, sur les Vendanges, & l'origine du Vin,	94
Sentimens en Vers de M. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy, sur les Questions du XV. Extraordinaire,	105
De la Medecine, par M. Germain de Caën,	110
Madrigaux sur les Enigmes du mois d'Octobre, dont les Mots estoient les Yeux & le Pain de Sucre,	122

T A B L E.

<i>Ouverture du Secret de l'Ecriture & de la Lan-</i>	
<i>gue Universelle, inventée par Monsieur de</i>	
<i>Vienne-Plancy,</i>	190
<i>Réponse de M. Bardon de Poitiers, à la Question,</i>	
<i>Si on peut aimer sans le sçavoir,</i>	225
<i>Réponse de la Belle Guillot du Quartier de S. Hi-</i>	
<i>laire de Poitiers, à la Question, Si une Belle</i>	
<i>qui aime fortement, peut exécuter les des-</i>	
<i>seins de vengeance qu'elle médite contre un</i>	
<i>Amant absent qui l'a oubliée, quand à son</i>	
<i>retour, il apporte des raisons, quo y que</i>	
<i>méchantes, pour excuser sa conduite,</i>	226
<i>Réponse de M. Girardot de Moulins, à la Questio,</i>	
<i>En quoy consiste la veritable Sagesse,</i>	227
<i>Explication du Billet Enigmatique,</i>	ibid.
<i>Madrigaux sur les Enigmes de Novembre, dont</i>	
<i>le Mot estoit la Palatine,</i>	229
<i>Noms de ceux qui les ont expliquées,</i>	240
<i>Réponse aux Larmes de Daphnis, par M. l'Abbé</i>	
<i>de S. Marc, d' Aix en Provence,</i>	247
<i>Questions à décider,</i>	248

Fin de la Table.

Avis pour placer les Figures.

LA Figure où est écrit un des sept Cloîtres de l'Escorial, doit regarder la page 109.

La Figure d'un des grands Cloîtres de l'Escorial, doit regarder la page 227.

E X



EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1681.

TOME XVI.



VOUS vous souvenez,
Madame, qu'en fin-
issant ma quinzie-
me Lettre Extraor-
dinaire, je vous mar-
quay qu'il me restoit plusieurs Pie-
ces que je reservois, faute de place,
pour les employer dans celle-cy. C'est
Q. d'Octobre 1681. A

par là que je la vay commencer , ne voulant pas priver leurs *Autheurs* de la gloire qu'ils peuvent attendre de leur travail. Quoy que ces *Matières* semblent n'estre plus nouvelles, parce qu'elles ont esté déjà traitées , elles ne laisseront pas de faire un agreable mélange avec celles qu'on a proposées la derniere fois D'ailleurs, les mesmes sujets donnant lieu d'écrire à différentes *Personnes* qui prennent le soin de m'adresser leurs *Ouvrages* , ce n'est point par choix que je vous envoie les uns avant les autres ; mais seulement selon le temps qu'ils me sont rendus. Ainsi il est juste que tout le monde soit satisfait. Voicy de quelle maniere *Monsieur de Sinprou* s'est expliqué sur les *Questions du XIV. Extraordinaire.*

Si un Amant aimé qui a peu de bien , une extrême ambition , beaucoup de délicatesse , & un violent amour ; doit épouser une Maistresse , peu favorisée de la Fortune , & qui a comme luy de l'ambition & de la délicatesse.

Aimer avec passion une Belle, & en estre tendrement aimé, est le sort le plus heureux de deux veritables & parfaits Amans ; mais si cet amour, aussi violent, & aussi délicat qu'on le suppose, doit unir ces deux Amans qui ne sont pas moins ambitieux , que passionnez, & à qui la Nature semble n'avoir donné un cœur que pour former des desirs, sans avoir soutenu les nobles sentimens de leur ame par les biens de la Fortune; c'est ce que le Mercure demande , & ce que je croy qui ne se doit pas faire.

La Question , sçavoir si l'amour tout puissant qu'il est , lors qu'il partage un cœur avec l'ambition , en doit demeurer

A ij

le maître , n'a pas encor esté absolument déterminée. Ceux qui tiennent le party de l'amour, disent que s'il est vray que les Hommes les plus ambitieux respectent ses Loix , & que tout ce qu'il y a de plus élevé & de plus orgueilleux soit obligé de luy rendre hommage , il est hors de doute que l'ambition doit céder à l'amour , & qu'on ne peut mériter la qualité de parfait Amant si l'on balance à sacrifier l'intérêt de son ambition à l'ardeur de sa flâme; que plus il y a de peine à se vaincre, plus la victoire est glorieuse au Vainqueur , les plaisirs de l'amour n'estant jamais plus doux que quand ils costent beaucoup. *Quand on obtient ce qu'on aime, qu'importe à quel prix*, dit la Chanson? C'est ce que diront les Soupirans au Galant de nostre Mercure ; mais si l'Amour est aveugle , je ne croy pas qu'il doive estre sourd aux bon avis d'un Amy , lors qu'il est question de changer le nom d'Amant en celuy de Mary. Je pardonne facilement à un Amant qui donne à l'amour la préférence sur l'ambition , tant qu'il est aux pieds de sa Maistresse; mais quand il faut se

se lever de ses pieds pour luy donner la main, je ne peux consentir à cette démarche, s'il est ambitieux, à moins que sa Maistresse ne luy apporte les moyens de soutenir son ambition, & ses grands desseins, un Amant qui connoist que la possession de sa Belle ruine ses espérances, & sa fortune, devant se retirer honnestement de l'engagement qu'il a avec elle. Quelque violence qu'ait l'amour d'un Amant passionné, & quelque merite qu'ait la charmante Personne pour qui il soupire, la possession diminue beaucotip de l'amour du Mary & de la consideration du mérite, & des charmes de sa Femme. Six mois de mariage satisfont pleinement les desirs, les empressemens, & les transports de l'amour du plus passionné des Amans. Il n'y en a point de si constant à qui la plus belle & la plus vertueuse Femme ne soit en de certains momens indifférente, pour ne pas dire à charge.

Que si ceux qui sont satisfaits de leur choix, & qui n'ont autre sujet de tiedeur que la paisible jouissance de ce qu'ils ont recherché avec tant d'inquiétude

des, & de crainte, ne laissent pas d'avoir du dégoût & du déplaisir à quels chagrins ne s'expose point un Amant, à qui trois mois de mariage, ouvrant les yeux, font voir que c'est luy seul qui ayant eu entre ses mains le moyen de pousser plus loin les nobles sentimens de son ambition, s'est mis hors d'état de faire sa fortune, en sacrifiant sa gloire à son plaisir, & son intérêt à son amour ? N'y auroit-il pas lieu de craindre que l'ambition l'emportant alors sur l'amour, il n'eust pour sa Femme autant de haine & d'aversion, qu'il avoit eu d'inclination pour sa Maîtresse ? Quelque beauté qu'ait le Rivage où un Pilote a échoüé, il n'a plus rien de charmant pour luy. Il y a cette différence entre l'amour & l'ambition, que le premier borne ses desirs dans la possession de la chose qu'il desire, au lieu que l'ambition ne borne jamais ses souhaits; la jouissance d'une Charge ou d'un Employ ne faisant qu'augmenter ses desirs, bien loin de les satisfaire. Ainsi nous devons, autant qu'il nous est possible, flatter une passion qui ne nous donne aucun relâche,

relâche , sans l'irriter par des obstacles invincibles. Un Mariage d'amourette n'a jamais avancé les affaires d'un Ambitieux ; mais assez souvent le succès avantageux des desseins d'un Ambitieux a terminé avantageusement la fortune amoureuse de deux Amans. Un Homme sage ne doit jamais rien faire dont il puisse se repentir. Le regret d'une chose faite , est une marque d'imprudence, & enfin je conclus que si la Belle a pareillement de l'ambition , elle ne doit point souhaiter la conclusion d'un mariage dont les douceurs se changeroient bientôt en amertumes , & dont les plaisirs seroient suivis de près , d'inquiétudes mortelles , & de chagrins éternels.

Si cet Amant ne devant point épouser cette Maistresse , peut aimer une autre Personne sans être Inconstant.

Comme je ne conclus pas au Mariage , je m'explique sur la maniere dont nostre Amant doit vivre avec sa Maistresse , & s'il peut en aimer une au-

A iiij.

tre sans passer pour Inconstant. Je dis
premierement , que la bonne foy estant
l'ame du commerce des cœurs, ainsi que
de beaucoup d'autres , cette bonne foy
doit regner parmy les Amans , aussi-
bien que parmy les Négotians , & que
nostre Amant doit faire connoître les
veritables sentimens de son cœur à sa
Belle , & luy faire voir que l'ambition
ne pouvant se soutenir sur les aisles de
l'Amour , elle a besoin d'un plus ferme
appuy ; qu'il n'est pas à propos de con-
sommer un mariage qui ruineroit la for-
tune de l'un , & de l'autre ; que c'est
un reproche éternel qu'une Femme
peut faire avec justice à son Mary , de
l'avoir épousée pour la rendre malheu-
reuse , sçachant qu'il n'avoit pas de-
quoy la mettre à son aise. Que si l'A-
mant & la Belle s'a'moient autant qu'on
le dit , il pourroit luy proposer de vivre
dans le mesme engagement , & d'atten-
dre du succès de leur ambition un chan-
gement avantageux de leur fortune ;
mais si cet état estoit contraire à l'éle-
vation de nostre Amant , je croy que
sans passer pour Inconstant , il pour-
roit s'attacher à une autre Personne,
pourveu

pourveu qu'elle fust capable de faire ,
ou d'aider à faire sa fortune. Quoy
que l'inconstance en amour soit le plus
souvent blâmable , parce qu'elle suppo-
se une legereté d'esprit dans un Amant,
& un défaut de mérite ou de beauté
dans la Personne aimée , il est neant-
moins des occasions , où cette incon-
stance est une marque de sagesse.
Nous consultations rarement la raison
quand nous nous engageons ; & quand
nous sommes coëffez d'une Maistresse ,
nous ne voulons pas qu'on nous en par-
le , si ce n'est pour nous en dire du biens
ou pour nous flater sur nostre choix ;
mais quand on est assez heureux pour
faire une sérieuse réflexion , & qu'on
connoist que son engagement n'est
avantageux , ny à la Personne que l'on
aime , ny à soy-mesme , il est de la pru-
dence de rompre un commerce amou-
reux ; & comme ceux qui s'engagent
dans un chemin qui paroist fort beau
au commencement , & qui conduit dans
un précipice , agissent de fort bon sens ,
lors qu'ils quittent une si dangereuse
route , de mesme , un Amant qui s'est en-
gagé à aimer une Belle , dont l'Alliance

les rendroit l'un & l'autre malheureux, passe pour un Homme d'esprit & de jugement en rompant un mariage qui ruine ses espérances & sa fortune ; & bien loin d'estre tenu pour Inconstant, l'on dira toujours qu'il a aimé véritablement , puis qu'il n'a pas voulu satisfaire son amour aux dépens de la fortune , & du repos de sa Belle.

Si les Plaisirs du Corps sont plus sensibles que ceux de l'Esprit.

COMME ce que je vous écris n'est qu'une premiere réflexion sur les Questions du Mercure que je ne touche qu'en passant , je viens à celle de sçavoir si les Plaisirs du corps sont plus sensibles que ceux de l'esprit. Je croy que pour bien décider ce Problème , il faudroit connoître parfaitement le tempérament du corps , & le caractère de l'esprit des Hommes. Nous en voyons quelques-uns qui goûtent avec tant de sensibilité les Plaisirs du corps , que pour y estre trop sensibles , ils paroissent ne l'estre point ; & pour qui les Plaisirs de l'esprit
ont

ont si peu de charmes , qu'ils n'ont pas seulement de l'indifférence pour eux, mais même du dégoût. Les autres au contraire s'abandonnent si absolument aux Plaisirs de l'esprit , qu'il paroissent enyvrez de joye , lors que leur esprit gouste quelque satisfaction , les Plaisirs du corps n'ayant pour eux que peu , ou point d'attraits. D'où peut venir cette différence , si ce n'est de la constitution du corps , & de la disposition de l'esprit des Hommes ? Je laisse cette Question à traiter aux Phisiciens, & aux Cartésiens , pour vous dire que c'est par les seuls effets que l'on peut connoître si les Plaisirs de l'esprit sont plus sensibles que ceux du corps.

N'est-il pas vray que quelque Plaisir que la beauté , & la variété des objets puissent causer à la veüe , qui est le sens le plus délicat , & le plus capable de Plaisir ; quelque joye dont la Musique puisse flater l'ouïe , par la douceur de ses Concerts ; quelque suave que soit l'odeur dont on puisse recréer le Cerveau ; quelque délicatesse dont on puisse satisfaire le Goust ; & enfin quelque plaisir que nous puisse donner
l'Attou

l'Attouchement des choses les plus ardemment souhaitées ? n'est-il pas vray, dis-je, que l'effet de tous ces Plaisirs, est de satisfaire nos sens pour quelques momens ? Mais ne faut-il pas avoüer que si ces Plaisirs du corps paroissent estre sensibles, ce n'est que par le moyen de l'esprit qui leur communique cette sensibilité, & que ce n'est que par les mouvemens que ce mesme esprit imprime aux sens qu'ils agissent si puissamment.

Si l'esprit n'animoit nos sens pour connoître la beauté des Objets, discerner les accords des Concerts, respirer la douceur des Odeurs, gouter la delicatessè des mets, toucher & embrasser ce qu'on aime ; tous ces Plaisirs seroient bien fades. Un Homme à qui l'un a troublé l'esprit, quelque usage qu'il ait des Sens, n'est gueres sensible aux Plaisirs de la Veuë & de l'Oüye, quelque Objet qui se présente à luy, & quelque Symphonie qu'il entende ; mais au contraire les Plaisirs de l'esprit sont toujourns tres-sensibles, parce que les Plaisirs n'estant plus ou moins sensibles, que par rapport à la
sen

sensibilité du sujet sur lequel ils agissent , l'esprit étant une substance tres-pure , tres-subtile , & tres-sensible , il s'ensuit que les Plaisirs de l'esprit sont toujours tres-purs, tres-déliçats, & tres-sensibles. Cette verité se reconnoist en faisant réflexion sur la différence de la Joye qu'on reçoit d'un Plaisir de l'esprit , ou des sens. Quelque Plaisir qu'un Débauché puisse goûter parmy la bonne chere, n'est-il pas vray que si on luy apportoit la nouvelle de l'établissement de sa fortune , du retour de son Amy qu'il auroit crû mort, d'un Mariage avantageux , il ressentiroit plus sensiblement la joye de ces nouvelles que le Plaisir du Repas? L'Histoire nous a décidé la Question , lors qu'elle nous a appris (c'est Valere-Maxime qui le rapporte) que deux Meres Romaines moururent de joye en apprenant le retour de leurs Enfants , qu'ils avoient crû morts. Cette sensibilité de l'esprit pour les Plaisirs de l'esprit n'a pas agy seulement sur les Femmes, mais mesme sur l'esprit des plus généreux , & des plus modérez Capitaines , s'il est vray (comme dit le mesme Auteur)
que

que Juventius Thalma , ayant soumis l'Isle de Corse , mourut de joye au pied de l'Autel où il sacrifioit , en lisant les Lettres du Senat , qui luy avoit décerné les honneurs du Triomphe , & ses Prieres publiques. Pline nous assure que Sophocles , & Dionisius , moururent de la mesme sorte , en recevant les nouvelles qu'on leur avoit accordé le Prix des Poëmes tragiques. Les Plaisirs du corps n'ayant jamais esté assez sensibles pour produire des effets si surprenans , je croy qu'on peut dire avec verité , qu'ils sont bien moins sensibles que ceux de l'esprit.

*Si le Mary doit estre plus grand
Maistre que la Femme.*

JE ne sçay point de raison qui puisse, ou qui doive empêcher l'Homme d'estre plus grand Maistre que la Femme , puis que Dieu dans le Paradis Terrestre , ordonna que la Femme fut soumise au pouvoir de l'Homme. Toute la Sainte Ecriture considerant avec douleur , la grandeur & l'éternité des
maux

maux que la Femme avoit causez dans un seul moment où elle avoit esté plus grande Maistresse que l'Homme , dans la crainte qu'elle ne perdît absolument toute la Nature , si elle faisoit encor la Maistresse , luy recommande par tout l'obeïssance , & la soumission aux ordres & aux volonteze de son Mary. Saint Pierre qui sçavoit la difficulté que les Femmes ont à se soumettre à leurs Marys , leur repete incessamment ce devoir. Plutarque dans ces Preceptes de Mariage ¹, parle bien de la deférence qu'une Femme doit avoir pour son Mary , mais il ne dit pas un mot en faveur du prétendu droit de Maîtrise des Femmes. Jule - César dans le sixième Livre de ses Commentaires , dit que par l'ancienne Coûtume des Gaulois , les Femmes estoient en la puïssances des Marys ; toutes les Loix mettent les Femmes , *in tutela Mariti*, & la plûpart de nos Coustumes , veulent qu'elles soient sous la puïssance des Marys , avec cette diférence , que ce n'est point à cause de l'imbecillité du Sexe , comme les Romains l'avoient déclaré ; mais bien pour l'intérest , & pour

pour l'autorité du Mary. J'aurois bien lieu de conclure pour la puissance maritale apres tant de raisons, mais comme le Mariage rend l'Homme & la Femme communs, je veux aussi partager l'autorité, & la maîtrise. Je dis donc que dans les affaires d'honneur & de conséquence, qui demandent de la prudence & du jugement, l'Homme doit estre le Maître absolu, & que dans les bagatelles, qui regardent le ménage, & qui ne meritent pas les soins d'un Mary, c'est à la Femme à en disposer, l'Homme n'y devant avoir l'œil que lors que la Femme use mal de la liberté qu'il luy a donnée.

De l'Origine de la Medecine.

L'Origine de la Medecine est si incertaine, que peu d'Autheurs s'accordent sur cet article. Pline donne l'invention de la Medecine à Chiron Fils de Saturne, & de Philira. Aule-Gelle la donne à un Fils d'Oceanus; Ovide, à Apollon; Æschylus, à Prométhée; & Homere, à Paon; mais il est certain (si nous en croyons le même Homere);

mere) que les Egyptiens furent les premiers Medecins , qui s'adonnant à la connoissance des Simples , travaillerent à connoître les maladies. Pour moy je croy dans cette incertitude , que l'Origine de la Medecine est si ancienne, que personne ne la sçait assurément; & comme la Medecine donne les richesses, & la santé , & que de tout temps l'on a recherché l'une & l'autre, je tiens l'Origine de la Medecine aussi ancienne que le Monde.

Sur la Politesse.

IL seroit de mauvaise grace à un Provincial de vouloir faire des Leçons sur la Politesse , & sur l'Air du monde. C'est aux Gens de la Cour à qui ce droit appartient, & c'est d'eux que j'attens les regles du bel Air du monde.

Sur les Billets galans.

POUR des Billets courts , & galans, contenant des declaration d'amour, ce n'est point le fait d'un Homme de mon âge. Pour y bien réüssir , il faudroit estre

estre échaufé du feu de l'amour dont je ne ressens plus les ardeurs. Mille Amans qui ont intérêt de déclarer leur passion aux Belles pour qui ils soupi-
rent , en fourniront assez aux Curieux. Pour moy qui ne suis plus bon que pour le conseil, je diray seulement qu'un Amant doit connoître l'esprit , & l'hu-
meur de sa Maîtresse , pour sçavoir bien prendre l'heureux moment de faire une declaration. Un contretemps dans ces sortes d'affaires , est capable de gâ-
ter tout le mystere amoureux , & l'on s'abuse si l'on cherche l'heure du Berger , il faut chercher l'heure de la Bergere.

*Sur l'Eloquence ancienne ,
& moderne.*

JE suis fort surpris que Mercure qui est le Dieu de l'Eloquence , demande au-
jourd'huy quelque discours sur l'Elo-
quence ancienne , & moderne. Est-ce
qu'il ne se souvient plus de la maniere
dont on parloit aux Siecles passez , &
de celle dont on parle à present ? Non,
non , je vois bien que sa curiosité naît
du

du desir qu'il a de sçavoir les avantages que l'on a tirez , du don de bien dire qu'il nous a fait. Sçachez donc , Mercure , que si les Siècles passez ont travaillé apres vous à l'embellissement de l'Eloquence , nostre Siecle à l'honneur de luy avoir donné sa perfection. Pour en estre persuadé , lisez les doctes Ouvrages de la plus illustre , & de la plus florissante Académie du Monde ; ou jettez les yeux sur les éloquens Discours , qui apres avoir esté prononcez devant de nombreuses Assemblées , sont fort souvent donnez au Public.

L'Eloquence est quelque chose de si admirable , que le Titre de Reyne des autres Disciplines n'ayant pas paru assez pompeux à ceux qui en ont connu l'excellence , ils l'ont nommée une semence du Ciel , un rayon de la Lumiere éternelle , & n'ont pas mesme craint d'avancer, qu'elle avoit de grands rapports avec Dieu , puis qu'elle estoit dans la vie civile ce que Dieu est dans le monde, & l'ame dans le corps. Je ne sçay si le sentiment des Grecs , qui croyoient que Mercure avoit apporté l'Eloquence du Ciel en Terre ; ou l'opinion
des

des Gaulois , touchant leur Hercule , n'avoit donné lieu de croire que l'Eloquence fust une Invention , & un Présent des Dieux ; mais laissant ce sentiment , je viens à celui du Maître de l'Eloquence Latine , qui convient dans son premier Livre des Rhétoriques , avec tous les autres Orateurs , que l'Eloquence ne commença à estre connue dans le monde , que lors que des Gens sages & prudens , s'aviserent de ramasser dans les Bourgs , & dans les Villes , les Hommes qui vivoient épars & vagabons dans les champs comme les Bestes , & de les réduire à une maniere de vie plus honneste , en leur persuadant les choses que la raison demandoit d'eux.

Ces Esprits qui tenoient encor de leur humeur brutale , ayant peine à se rendre à la raison , il falut chercher un moyen de leur insinuer doucement les sentimens que la justice ; & cette raison avoient découverts. L'Eloquence en parut un infailible. En effet à la faveur de ses graces , & de sa force , l'on établit parmy les Hommes la Justice , & la Religion. Tout alloit bien

bien jufques-là , parce que la Prudence & l'Eloquence eftoient infeparables; mais comme dit Cicéron , *Sapientiam fine eloquentia parum prodeffe civitatibus , eloquentiam vero fine sapientia nimium obefse plerumque , prodeffe nunquam*; ces deux Amies s'eftant boüillées , leur féparation produifit autant de maux qu'il eftoit arrivé de biens de leur union. Car ceux que la Nature avoit favorifé de quelque avantage de l'efprit, ayant connu l'utilité de l'Eloquence , ne fongerent plus qu'à leur intérêt particulier , & à monter aux Charges , & aux Dignitez par fon moyen, & ne négligerent pas feulement le bien public , mais tâcherent à s'en rendre les maîtres, & à fe l'approprier.

L'Eloquence n'eftoit alors que dans le berceau , pour ne pas dire dans la craffe , quoy qu'Homere , & quelques autres , euflent déjà mérité le titre d'Orateurs & de Poëtes ; & elle ne commença à paroître à Athenes avec éclat , fuivant le témoignage de Cicéron , qu'au temps de Periclès , à qui le Philofophe Anaxagoras l'enseigna. Ce fut l'exemple de ce Prince , qui fit naître

naître l'amour de l'Eloquence dans l'Esprit des Grands , & qui porta les Maîtres à donner des regles de ce bel Art, parce qu'il estoit pour lors la porte des Dignitez, & le chemin à la Souveraine Magistrature. Cet Art fut enseigné quelque temps dans sa pureté ; mais comme parmy les Abeilles il se mesle des Frélons qui gastent la disposition des Ruches, & mangent le miel, il s'éleva parmy les Professeurs d'Eloquence de certains Sophistes , qui s'aviserent de corrompre sa beauté naturelle par des termes affectez , & des figures étudiées ; & comme la nouveauté plaist en toutes choses , ils trouverent des Gens d'assez peu de discernement pour donner dans leurs sentimens, & se plaire à leur doctrine. Ce fastueux genre d'écrire par lequel ils avoient prétendu élever leur nom jusques au Ciel , les fit non seulement mépriser, mais mesme fit que le nom de Rhétoricien qui estoit en vénération chez les Grecs, divint un nom vil , & méprisable ; mais comme la corruption des mœurs donne lieu à la promulgation des Loix les plus saintes , & les plus équitables , la corruption de la pureté de

de l'Eloquence anima le zele d'Aristote , & de Démostene , ces deux grands Maistres , qui donnerent des regles certaines de la pure & de la veritable Eloquence que Cicéron a suivies , & que nous observons encor aujourd'huy. Ce fut par leur moyen que les Hommes ayant sçeu que non seulement la Nature devoit estre d'accord avec l'Art pour former un Orateur , mais qu'il falloit encor de l'exercice ; ceux qui se sentirent avoir quelque disposition naturelle pour cette Science , s'exercerent suivant les preceptes de ces parfaits Rhetoriciens.

La difficulté de suivre exactement toutes ces Regles altera un peu la pureté de l'Eloquence, & chacun se croyant estre dans le bon chemin , parce qu'il suivoit en quelques endroits , quoy que de loin la route de ces grands Maistres ; chacun , dis-je , se donna la liberté d'ajouter ce qui luy parut propre à la beauté de cette Science , & s'écarta insensiblement du veritable chemin. Ce n'est pas que ces
nou

nouvelles observations n'acquissent beaucoup de graces à l'Eloquence , & ne contribuassent à la rendre plus parfaite , puis que ce fut pour lors que la Grece eut l'avantage de voir chez elle un nombre infiny de grands Orateurs, dont les doctes Ecrits ont porté la gloire & le nom jusques à nous ; mais comme les Grecs avoient plus de vivacité d'esprit , que de solidité , ils retomberent bien-tost de cette pureté de l'Eloquence dans les dangereuses maximes des Sophistes , quittant les naturelles expressions pour s'attacher à des termes métaphoriques , & à force de vouloir parer l'Eloquence des graces étrangères , ils la dépouillerent de sa beauté naturelle.

Ce fut le chagrin de voir placer cette fausse Idole au Temple de Minerve, qui obligea les Muses de quitter Athenes pour passer à Rome. Elles n'y trouverent pas d'abord cette délicatesse des Grecs , mais elles y rencontrèrent plus de solidité , & plus d'amour pour la pureté de l'Eloquence. Aussi peut-on dire que tant que les Orateurs Romains

mais suivirent leurs maximes ordinaires, & les regles d'Aristote, & de Demosthenes, l'Eloquence Latine conserva toujours sa pureté, & qu'elle ne commença à se corrompre qu'au moment qu'ils s'attachèrent aux erreurs des Sophistes Grecs. Il n'y eut que Cicéron, dont l'Eloquence a mérité les loüanges de tous les Sicles, qui conserva la beauté de l'Eloquence. Ce fut luy seul qui sceut joindre la grace du discours à la pureté du stile, qui trouva le secret d'exprimer les grandes choses dans des termes majestueux sans faste, les petites dans des termes simples, mais sans bassesse, & qui sceut enfin si bien imiter la majesté du stile de Platon, la douceur de celuy d'Isocrate, la force du discours de Demosthene, la subtilité de Lysias, & de l'élégance de Theophraste, que la beauté & l'eloquence de ses Ouvrages luy acquirent le nom de Prince des Orateurs.

Quoy que l'Eloquence Latine fust alors dans le plus haut point de sa perfection, Rome neantmoins ne put parmi le grand nombre de ses Scavans, trouver un second Cicéron, & elle eut

Q, d'Octobre 1681.

B

le regret de voir tous les Orateurs , & tous les Hiftoriens , alterer la pureté de l'Eloquence, & tomber dans les erreurs des Grecs, fans pouvoir les en corriger. Les Siecles fuivans ne furent pas plus heureux dans la production des Orateurs, chacun de ces Siecles pouvant se vanter à peine d'en avoir formé un parfait parmy le grand nombre de ceux qui se piquoient de cette qualité.

Ce fut dans ce temps que Rome manquant de courage & d'esprit , perdit avec l'Empire du Monde , la gloire d'estre l'Ecole des beaux Arts , & que cette superbe Ville vit flétrir les Lauriers du Capitole , & les Palmes des Rostres. La France qui avoit toujours disputé aux Orateurs Romains le prix de l'Eloquence, & l'avantage de la Victoire, & qui avoit esté la dernière à reconnoître la puissance de Rome , fut la première qui rentra dans ses droits, & comme il n'y avoit eu que Rome qui eust esté capable de luy enlever ces deux avantages, elle ne trouva dans la décadance de cet Empire , aucune Nation qui luy osast disputer l'honneur

neur d'estre la premiere en courage, & en science.

Les glorieuses Conquestes des François firent bien-tost connoistre, & craindre leur courage à leurs Ennemis, & les doctes Ouvrages des illustres & sçavantes Academies que l'on institua pour y enseigner les Sciences, porterent en peu de temps le nom des Orateurs François par toute la Terre. Ce fut alors que les plus habiles Gens se firent un plaisir & un honneur de cultiver les beaux Arts, & de s'adonner à l'Eloquence ; mais dans ce temps, comme dans ceux qui avoient precedé, peu de Personnes suivirent les veritables regles, & beaucoup donnerent dans les fausses maximes des Sophistes, dont les fastueuses expressions, & les discours figurez, plaisoient infiniment plus que la pureté d'une masse & vigoureuse Eloquence.

Cette erreur trouva toujours des Partisans dans les Siecles qui suivirent, & elle en a mesme encor aujourd'huy de si aveuglez, qu'ils ne veulent pas ouvrir les yeux de peur de reconnoître leur faute, & d'estre obligez de

changer leur stile ; mais comme il y en a d'autres qui ne sont dans l'erreur, que parce qu'ils ne connoissent pas la verité ; c'est pour ceux-là que l'illustre & sçavante Académie Françoisè a entrepris d'establir la pureté de l'Eloquence, qu'il est aussi facile de remarquer dans leurs Ecrits, que difficile d'imiter. Et voila à mon sens la différence de l'Eloquence ancienne d'avec la moderne.

S'il est vray que les paroles ne sont que pour exprimer la nature des choses, ne faut-il pas demeurer d'accord, que plus les paroles font connoistre particulièrement la substance, & les proprieté des choses, plus elles sont propres & significatives ? Que sert-il donc pour exprimer une chose, d'aller chercher des circonlocutions ennuyeuses, & des termes estrangers quand on en a de naturels ? Ce n'est pas une excuse à un Sçavant qui use de termes particuliers, de dire que les Doctes doivent parler autrement que les autres, & qu'il est honteux de s'exprimer en termes communs & usitez. L'on ne parle que pour se faire entendre, & celui qui

qui est le plus intelligible, est celuy qui parle le mieux. Je sçay bien qu'il y a des termes , & des mots , qui peuvent estre pris dans un sens figuré, aussi bien que dans un sens naturel , & que quand ils sont bien placez, ils ont autant & mesme plus d'agrément que dans leur propre signification; mais il faut le faire avec esprit & jugement , & c'est en quoy consiste la délicatesse de la Langue , & la beauté de l'Eloquence. C'est un des grands défauts de la plupart des anciens Orateurs , qui s'estant exprimez en termes particuliers , & trop métaphoriques , se sont rendus si peu intelligibles , qu'on est encor aujourd'huy à sçavoir ce qu'ils ont voulu dire. C'est ce vice que l'Eloquence moderne évite avec soin. Elle ne veut se servir que de termes propres , & expressifs , elle n'employe les métaphores , & les circonlocutions que tres rarement ; ou bien quand la nécessité du discours l'oblige à le faire, c'est toujours avec grace.

L'Eloquence ancienne ne pêche pas seulement dans le choix des termes , mais elle pêche encor dans la ne-

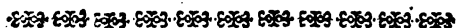
teté du stile , & la disposition des periodes. La lecture des anciens Orateurs tant Grecs que Latins , fait assez connoître cette verité , puis qu'il n'y a pas un de leurs Ouvrages , quoy que tres-doctes & tres-élégans , qui n'embarasse l'esprit du Lecteur , & qui ne l'oblige à relire trois ou quatre fois de certaines periodes pour en comprendre le sens. Il est certain que si ces grands Hommes avoient consulté leur jugement , & non pas leur oreille , ils auroient connu que le bon sens devant estre le maistre par tout, les mots & les phrases ne sont que les serviteurs. C'est ce qu'a fort judicieusement remarqué Quintilien, dans le Chapitre , *De Perspicuitate* , où il veut que l'expression soit si claire qu'elle frappe d'abord l'esprit du Lecteur , & que quand on parle ou qu'on écrit, ce soit avec tant de netteté , que non seulement l'on se rende intelligible , mais mesme qu'on ne puisse pas n'estre point entendu. C'est icy où l'on peut dire que l'Eloquence moderne a non seulement assez de circonspection , mais mesme trop de scrupule , puis qu'elle ne peut souffrir dans

dans une période un terme impropre, ny une construction un peu louche, qui puisse arrester un moment l'esprit du Lecteur.

Il seroit facile de faire voir la différence des expressions de l'Eloquence ancienne & moderne, si l'on examinait aussi les Ouvrages des deux âges ; mais il suffit de dire que la plupart des anciens Orateurs, se sont peu souciez d'accommoder leurs discours à la qualité de la matiere qu'ils traitoient. C'est ce vice qu'on leur reprochoit, en les comparant aux Tailleurs ignorans, qui faisoient de longs habits à un Nain, & des habits courts à un Geant ; qui habilloient un Roy en Bourgeois, & un Bourgeois en Roy. C'est ce défaut que l'Eloquence moderne évite avec soin. Elle traite les matieres graves d'un stile élégant, & nerveux ; les choses basses, & d'un stile coulant & naturel. Elle proportionne son discours à son sujet. Elle fait parler un Roy majestueusement, un Philosophe sçavamment. Chaque chose y est marquée par son propre caractère ; & comme la fin de l'Eloquence est de persuader, elle insinüe

bien dans l'esprit des Auditeurs la vérité qu'elle a entrepris de prouver, qu'elle est toujours victorieuse.

Je finis en disant que l'ancienne Eloquence est une belle Femme, qui a de beaux jours; mais qui s'est tellement fardée, qu'elle en a perdu sa beauté naturelle; & que l'Eloquence moderne est une belle jeune Fille, dont la beauté naturelle a mille charmes qui surpassent le faux brillant des attraits, que le fard peut prêter.



DE L'ORIGINE DES BAGUES.

F A B L E.

D*E*puis longtemps *Tnéandre* estoit
épris
A *Paphos*; des beautez de la jeune
Ericie.

*Leur voisinage avec la sympathie
Avoit uny si fort leurs cœurs, & leurs
esprits,*

*Qu'on eust dit qu'ils n'avoient qu'une
ame, & qu'une vie.*

Iamais

du *Mercur*e Galant. 33

*Jamais Amour ne fit de si beaux nœuds,
Mais jamais il ne vit des traverses
égales.*

*Leurs Peres ennemis s'opposoient à leurs
foux,*

*Leurs Meres antrefois avoient esté Ri-
vales,*

*Théandre en biens n'estoit pas fort heu-
reux,*

*Et pour surcroist de maux un Tiran
plein de rage,*

En ses amours fier, & hautain,

*Dans leurs Païs s'estant fais souverain,
Vouloit avoir la Belle en mariage.*



*Ils ne se parloient plus, reduits aux seuls
desirs ;*

Et n'ayant pas la liberté d'écrire,

*S'ils souûspiroient , ils cachotent leurs
souûpirs,*

*Leurs yeux n'osoient pas mesme expri-
mer leur martyre ;*

Mais leur amour ingenieux

*De tous leurs Surveillans détruisant les
pratiques,*

Des Signes hiéroglyphiques

*Faisoient ce qu'auroit fait la parole , on
leurs yeux.*

34 Extraordinaire

Lors que se promenant à l'ombre d'un
Bocage,

La Belle appercevoit quelques Chifres
nouveaux

Dessus l'écorce des Ormeaux,
Elle passoit de peur de donner de l'om-
brage ;

Mais pour répondre à son Amant,
Qu'elle l'aimeroit constamment,
Et qu'elle porteroit des chaînes éter-
nelles,

Elle mettoit adroitement
Sur sa fenestre un Bouquet d'immor-
telles.



Que s'il publioit ses Chansons,
Il leur donnoit un tour si tendre,
Qu'elle y reconnoissoit le stile de Tbéan-
dre ;
Et quelquefois leurs plus grands Es-
pions,
Les premiers, les luy venoient rendre.



S'il avoit dépeint dans ses Vers
Le desespoir du malheureux Pirame,
Comme elle crayonnoit pour exprimer sa
flâme,

Elle.

du Mercure Galant. 35

*Elle faisoit courir par des moyens di-
vers*

*Dans toute cette Ville agreable & ga-
lante*

*Le Portrait languissant d'une Thisbé
mourante.*



*S'il déplorait dans ses écrits
L'amour d'Orphée, & son cruel suplice,*

Elle peignoit une Euridice

Qu'obsédoient cent malins Esprits.

*Enfin quoy que l'on fist, sans confidens,
sans aide,*

*A leurs maux trouvant du remede,
Ces deux Amans se donnoient chaque
jour*

Quelque marque de leur amour.



*Mais pour avoir commerce en ce rude
esclavage,*

Ericie à la fin trouvo un moyen aisé.

Théandre avoit apprivoisé

Vn Pigeon d'un fort beau plumage,

Qui voletait par tout le voisinage :

*Il venoit fort souvent sur les plus proche
Toit,*

*Comme aux Amans tout est sensible,
Théandre,*

36 *Extraordinaire*

*Théandre aux pieds chaque jour luy
mettoit*

*Deux nœuds de ce Ruban, qu'on appelle
invisible,*

*De la couleur que sa Belle portoit.
Elle fit un appast d'un secret infailible,
Pour attirer l'Oiseau dedans son Ca-
binet.*

*Le Pigeon d'abord s'y vint rendre,
Il en mange & se laisse prendre.
Lors elle le chaussa proprement d'un
Billet,*

*Qu'il eut bientoſt porté chez son Maî-
tre Théandre.*

*Auſſitoſt cet Amant le prit,
Flourrit le Billet tout trãſporté de joye,
Et ſe ſervant de cette heureuſe voye
Pour faire mille jeux d'eſprit,
Vingt fois le jour ce Meſſager fidelle
Portoit de leurs amours une marque nou-
velle.*



*Mais , helas , le Tiran vain , ſuperbe ,
amoureux ,*

*Tenant eſclave ſa Patrie
Obtint bientoſt l'aven des Parens d'E-
ricie ,*

Et voulut qu'on le fiſt heureux.

La

du Mercure Galant. 37

*La Belle l'ignorant, estoit toute estonnée,
De voir faire l'aprest d'un pompeux
Hymenée,*

*Quand ce Tyran vint d'un air peu
soûmis.*

*Luy dire qu'elle estoit Reyne de son
Pais.*

Alors cette belle Personne,

*Qui vouloit aimer constamment,
Se moqua de sa flâme & luy dit fiere-
ment,*

*Qu'elle préféreroit la mort à sa Cou-
ronne.*

*L'imperieux Tyran de ce refusa sur-
pris,*

*Devinant le sujet d'un si honteux mé-
pris,*

*Ne manqua pas de luy faire com-
prendre,*

*Qu'il avoit resolu la perte de Théandre.
Va, luy dit-elle, va cruer, cœur en-
durcy,*

*Si mon Théandre meurt, je veux mourir
aussy.*

*Le Tyran enflâmé d'une colere extrême,
Enferma cet Amant dans une forte
Tour.*

A peine y voyoit-il le jour.

On

38 *Extraordinaire*

*On traita l' Amante de mesme.
Ses parens indigneꝝ, l'enfermerent chez
eux,
Sa Chambre avoit de fer la Fenestre
garnie ;
Jusques dans les tourmens le Tyran som-
pneux,
Sur ces Barreaux mit une Jalousie,
De filets d'or & d'un bois précieux,
Soit qu'il crust faire une galanterie,
Soit qu'il voulust marquer le pouvoir de
la main,
Qu'elle avoit méprisée avec tant de
dédain.*



*Ericie à la fin demeurant obstinée,
De son Amant hasta la destinée,
Au malheureux Théandre on annonça
la mort.*

*Il ne s'en estonna pas fort ;
Heureux s'il avoit pû , parlant à cette
Belle,*

*Luy dire qu'il mourroit pour elle !
Cependant le Pigeon, apres plus de huit
jours,*

*Trouva, volant de Fenestre en Fenestre,
Sa Maistresse en prison, mais il cherchoit
son Maistre,*

Quand

*Quand furetant les trous des Maisons
& des Tours,*

*Il le sentit au fonds de sa Prison ob-
scure,*

*Venans, pour ainsi dire, expréz,
Pour estre le Porteur de ses derniers se-
crets.*

*Théandre ne pouvoit employer l'écriture,
Mais trouvant par hazard du Miribe,
& du Cyprez,*

*Au pied de ce Pigeon l'un dans l'autre
il les lie,*

Et plein de sa chere Ericie,

*Amour qui sceustes m'engager,
Conduisez cet Oyseau, dit-il, vers cette
Belle,*

*Et luy faites sçavoir que je meurs sans
changer,*

Toujours amoureux & fidelle.

*Ce Pigeon apasté, qui sçavoit en ce cas
Les soins de cette illustre Fille,
Crut à son ordinaire y faire un bon
Repas.*

Il vole, & s'attache à la grille.

*Joyeuse de luy voir un Pacquet cette fois,
Elle la rompt avec ses doigts,*

*Son amour luy donnant une force admi-
rable ;*

Mais

40 *Extraordinaire*

*Mais voyant ce Présent, elle comprit
d'abord*

*Que le Cyprez, marquoit la mort,
Le Myrthe vert l'amour durable,
Et qu'en les unissant dans son sort dé-
plorable,*

*Son Amant l'assuroit que l'horreur du
Tombeau*

*Ne pourroit de sa flâme éteindre le flam-
beau.*

*Parés cruels, je ne suis plus à plaindre,
Dit-elle ; & toy Tyran, tu perds enfin
tes soins.*

*Si nous ne sçaurions estre joints
Par ce fidelle amour que tu penses
contraindre,*

*La mort nous unira du moins.
Nos maux devoient durer, elle nous
en délivre.*

*Cher Théandre, ô la douce Loy,
Que mon ame trouve à te suivre !
Qu'il est doux de cesser de vivre,
A qui ne peut vire sans toy !
Si tu meurs sans que je te voye,
Helas, mon sort est toujours beau ;
De mourir avecque la joye
De sçavoir que ton cœur m'aime jus-
qu'au Tombeau ;*

Mais,

Mais , ô malheur ! je n'ay rien pu
t'écrire.

Qui sçait si ce Tyran , pour punir mon
Amant,
N'a point trouvé le plus cruel tour-
ment,

Qui seroit de te faire dire
Qu'enfin je répons à ses feux,
Et que tu meurs pendant qu'il est
heureux !

Helas ! qui sçait , si voyant ta mort
proche,

Ce Myrthe n'est point un reproche ?
Quel dur chagrin ! quel desespoir !
Et quel excez de tyrannie !

Qu'on m'oste tout moyen de te faire
sçavoir ,

Que mon amour , Théandre, est in-
finie.



*Ce soupçon luy causant ses plus grandes
douleurs,*

Luy fit répandre mille pleurs,

Lors qu'à la fin tournant la veüe

Sur un Filet de la Grille rompüe,

*Après l'avoir uny contre un Bar-
reau,*

L'entrelassant elle en fit un Anneau;

Elle

Extraordinaire

4^e Il en cacha les bouts avec que tant d'adresse,

Que l'envoyant, cet Amant d'un goust fin,

Conçut ce que vouloit luy dire sa Maîtresse,

Que comme cet Anneau n'avoit ny bout ny fin,

L'on ne verroit jamais la fin de sa tendresse.

*Ah, bienheureux Cercle d'Amour,
S'écria-t-il, symbole de constance,*

*Dont on ne fait jamais le tour,
Qui ne finit jamais, & qui toujours commence !*

O, qu'elle est ma félicité !

*Ah, Tyran, quel doux avantage
D'emporter en mourant ce gage
D'amour & de fidélité !*

Je les mets à mon doigt ; quand ma mort sera prestée,

Amour, daigne adoucir ce Rival inhumain,

*Qu'il me fasse trancher la teste,
Avant du moins qu'on me coupe la main !*

*Divinité, qu'on adore en cette Isle,
Tu sçais que de tous les Mortels*

J'ay

J'ay le plus suivy tes Autels.
Grand Protecteur de cette Ville,
Daigne protéger deux Amans.
Je ne demande pas la vie ;
Je la demande, Amour, pour l'aimable
Ericie ;
Tu fis tous nos engagements,
Conserve dans son cœur de si beaux
mouvemens.



L'amour écouta sa priere,
Es s'en alla dire à sa Mere,
Quoy ? ne regnons-nous pas de tout
temps en ces Lieux ?
Vous y faites vostre demeure
Aussi souvent que dans les Cieux ;
Nous avons le pouvoir de soumettre
les Dieux,
Souffrirons-nous qu'un si beau Couple
meure ?
Non , *dit Vénus*, cet Anneau me plaist
tant,
Puis qu'il est inventé par un Cœur si
constant,
Que je veux couronner leur constance
invincible.
Oüy, je veux qu'il rende invisible
Qui le portera désormais.

Et

44 *Extraordinaire*

Et que cette figure ronde
Devienne le signe à jamais
De l'union par tout le Monde.

*Ce Decret de Vénus les sauva du tré-
pas.*

Côme aux Dieux rien n'est impossible,
Théandre devint invisible,
Luy mesme ne se voyant pas,
Il estoit estonné connoissant ce miracle;
Quand ses Gardes vinrent ouvrir,
Dans le dessein de le faire mourir,
Il marcha doucement & sortit sans ob-
stacle,
Laisant-là ces Soldats à sa mort pre-
parez,
Tout confus & desesperez.



Il falloit concerter sa fuite;
Quatre de ses Amis en prirent la con-
duite,
Et cependant cet invisible Amant;
S'alla glisser chez Ericie,
Pour luy donner nouvelle de sa vie.
Il estoit dans un coin de son Apparte-
ment.

Quand la Mere vint voir sa Fille.
Elle entre, il entre aussi; Lors cette Fem-
me en pleurs,

Dis

*Dit à sa Fille les malheurs
Dont-on menaçoit leur Famille;
Qu'il falloit ceder aux Tyrans,
Et se sacrifier pour sauver ses Pa-
rens.*

*Mais cette pauvre Amante en de telles
alarmes.*

*N'eut de réponse que ses larmes,
Cette Mere ne les pût voir,
Elle sortit toute attendrie.*

*Helas, c'est alors qu'Ericie
S'abandonne à son desespoir.*

*Heureux Théandre, un lâche ordonne
que tu meures,*

*Dit-elle, sans que rien empesche ton
trépas;*

*L'on m'oste ce pouvoir, mais feignant
quelques heures,*

*Le fer ou le poison ne me manqueront
pas.*

*Théandre alors s'approchant d'elle,
Se découvrit, & luy dit à genoux,*

Je suis vivant, je suis fidelle,

*Vivez, le Ciel rend nostre sort plus
doux.*

*Elle avoit peur, & ne pouvoit le croire;
Mais pour la rassurer il conta son his-
toire.*

Quels

46 *Extraordinaire*

*Quels furent les transports de ces
Amans parfaits,*

*De pouvoir éviter les fers & le su-
plice!*

*O, Venus, dirent-ils, qui nous estes
propice,*

Venez nous unir pour jamais.

*Venus leur apparut charmante, & lumi-
neuse;*

*Et par le pouvoir qu'ont les Dieux,
Avecque cet Anneau saint & myste-
rieux,*

*Maria ces Amans de sa main bien-heu-
reuse,*

*Et leur dit, Quittez ce Païs,
J'auray soin de vostre Patrie;
Erablissez-vous en Lydie.*

*Gigez qui sera vostre Fils,
Avecque cet Anneau, du Roy prendra
la place,*

*Il regnera longtemps avec prospe-
rité,*

*Et transmettant le Sceptre à sa Poste-
rité,*

*Le plus riche des Roys finira vostre
Race,*

Elle disparut à leurs yeux,

En

*En les laissant dās une extreme joye;
Ensuite ils chercherent la voye
De sortir de ses tristes lieux.*

*Théandre prend l'Anneau ; lors qu'on
ouvre la Porte.*

Il sort & court au rendez-vous.

*Le Pigeon à sa Belle aussitost le rap-
porte,*

*Elle le prend, & sort, ainsi que son
Eoux,*

*Et se rend dans un Bois, d'où leur fidel-
le Escorte,*

Ainsi qu'ils l'avoient arresté,

Les mene en lieu de secreté.

*Après quoy ces Amans s'estant mis à
la voile,*

*Vénus pour les guider leur donna son
Etoile.*



*Cependant le Tyran de leur fuite con-
fus,*

Et ne sçachant à qui s'en prendre,

Jura la mort des Parens de Théandre.

*Ceux d'Ericie alors craignoient encor
plus.*

*Sa fureur remplissoit la Ville de trif-
tesse,*

Lors que les Prestres de Vénus,

l'alors

48 *Extraordinaire*

*Jaloux de publier l'honneur de leur
Deesse,*

*Alloient prêchant ce prodige nouveau,
De la Constance, & de l'Anneau.*

Le Peuple fut ému de l'exil d'Ericie.

De la Religion, & de la Tyrannie;

*Et ces motifs l'ayant justement revolté,
Il rentra dans sa liberté.*

*On fit cent Hymnes à la gloire
De Vénus Protectrice, adorée à Pa-
phos ;*

*Et pour éterniser des Anneaux la me-
moire,*

*On fit toujours depuis la Feste des An-
neaux.*

L'on en publia les merveilles.

*Chacun s'en mit au doigt, l'on s'en mit
aux oreilles ;*

*Les Femmes en portant, en flatoient
leurs Maris ;*

*Chaque Fille en prenoit, les montrant
comme un prix*

D'amour & de perseverance ;

Et mesme pour lors les Amans

Les ornerent de Diamans,

Pour faire briller leur constance.

*L'on se persuada qu'un cœur d'amour
surpris,*

En

En ressentoit d'abord la vertu salutaire,
Lors qu'un Amant maltraité l'avoit mis
Au doigt, que de son nom l'on appelle
annulaire;

Et ce fut un Statut nouveau,
De n'épouser plus sans Anneau.
Il fut le prix des Jeux, du Ceste & de la
Luite.

La Course de la Bague, alors fut intro-
duite;

Mais le Vainqueur ne fut pas tant vanté,
Dans cette Ville de délices,
De son adresse en de tels exercices,
Que d'avoir remporté le Prix de
Loyauté.



L'Amour regnant par tout, sur la Terre, &
& sur l'Onde,

L'usage des Anneaux en tous lieux fut
reçu,

Et cette figure a tant plu,
Que l'on en a converti tout le Globe du
Monde.

Les Africains en sont fort curieux,
Et l'Indien, dont l'adresse extravagante
A donné la place à la Bague,
Y joint tout ce qu'il a de Bijoux précieux.

Q. d'Octobre 1681. C

L'on diroit que le Grec se flaté,
Lors qu'il s'en sert, du sort de Poly-
crate.

Les Sénateurs, les Chevaliers Romains,
Pour témoigner à leur Patrie,
Que leur fidélité devoit estre infinie,
Ne l'ostant jamais de leurs mains,
Ne la perdoient qu'avec la vie.

L'on eust dit que leurs Avocats,
Plaidant sans Bague auroient trahy leur
Cause,

Ils en alloient loier lors qu'ils n'en avoient
pas,

Et leurs Témoins attestans quelque chose,
Auroient en vain signé l'Aкте qu'ils at-
testoient,

S'ils ne l'avoient scellé de l'Anneau qu'ils
portoient,

Celuy qui né dans l'esclavage,
Avoit, apres sa liberté,

Ne pouvant prendre aucune dignité,

L'Anneau d'or luy donnoit un si grand
avantage.

Des Papes & des Roys, la grande auto-
rité

N'auroit aucun effet parmy les Politi-
ques,

Si l'Anneau ne rendoit leurs Decrets authentiques.



O, ma Patrie, il est temps que mes Vers
Fassent voir qu'un Anneau fut l'heureux
artifice,

Qui te sauva du précipice,
Où te jettoient quelques Esprits pervers,
Quand Childeric chassé par son Peuple
rebelle,

Rompit en deux l'Anneau d'un Sujet, sensible ;

Et qu'aux yeux de tout l'Univers,
Cette Bague fatale à la fin réunie,
Réunit cette grande & belle Monarchie?
O, Ciel, qui de la France eus un soin sans
égal,

O, Providence fortunée !
Qui daignas attacher à ce peu de Métal
Une si grande Destinée,
Elle est remplie enfin, & tu vois qu'au-
jourd'hui

Fameux en paix, fameux en guerre,
Le Royaume des Lys est la crainte ou
l'appuy

Des plus grands Etats de la Terre.
Cette France qui tint longtemps entre ses
mains

52. *Extraordinaire*

Le vaste Empire des Romains,
Brillant d'une gloire immortelle
Sous nostre grand LOVIS le voit au
deffous d'elle !
Le Nort , & le Midy , qui se croyoient
trop forts ,
Avec leur appareil terrible,
Ont eu le déplaisir , apres tous leurs
efforts ,
De faire voir qu'il estoit invincible ;
Ce Monarque enseignant , par son prudent
conseil ,
Et par ces armes debonnaires ,
A ces Conjurez teméraires ,
Qu'on ne scauroit arrester le Soleil.
Les pouvant accabler , il aime mieux la
gloire ,
De préférer la Paix à la Victoire.
O si le Ciel vouloit , que ne feroit-il pas.
Pour vanger des Titans les pressans at-
tentats ?
Son ame brille en tout dans le degré su-
prême ;
Et pour comble de ses bienfaits ,
Il doit un jour laisser à ses Sujets
Un Successeur aussi grand que Luy-
mesme.

Loüons



Loüons donc l'Anneau mille fois,
 De nous avoir donné cette suite de Roys;
 Mais j'implore , Amour , ta van-
 geance ;
 Tu fis l'Anneau le Signe de Constance,
 D'ardeur , & de fidelité ;
 Il est de ton autorité
 De n'en donner qu'aux Constans l'avan-
 tage.
 Il est de ton honneur d'en défendre l'u-
 sage
 Aux Cœurs que tu vois partages ;
 Et tu souffres qu'Iris , Iris cette Vo-
 lage ,
 En ose avoir les doigts chargéz ?

RICHÉBOURG , Avocat au
 Parlement de Toulouse.

Les Sentimens qui suivent sont de
 Monsieur Panthot Docteur Medecin,
 & Professeur aggrégé au College de
 Lyon.

::***:***:***:***:***:***:***:***

*SI LA S A N T E' P E U T
estre alterée par les Passions.*

A Lyon ,

A M A D A M E A. D.

 Ous sçavez , Madame , qu'il n'est point de qualité plus glorieuse , & qui distingue mieux l'Homme de l'Homme même , que celle de l'esprit & de la raison, dont les rares talens élèvent les plus éclairez tellement au dessus du commun , qu'il n'est rien icy bas que l'on doive souhaiter avec plus de passion & plus d'empressement. Vous ne doutez pas aussi que les lumieres & l'intelligence , que cette noble perfection donne à ceux qui en sont avantageusement partagez , n'ayent leurs défauts , & ne les rendent extrêmement sensibles aux passions qui peuvent troubler le repos , que les moins spirituels & les plus stupides ont la satisfaction de goûter. C'est pourquoy parmi tous les avantages de l'esprit , les plus

plus clairvoyans éprouvent souvent le malheur d'être plus ingénieux à se donner sans cesse de nouveaux sujets de chagrin , & de ressentir des passions plus violentes , qui troublent si fort l'économie naturelle , qu'il ne faut pas douter qu'elles n'altèrent la santé, & ne détruisent la vie.

Il y a trop de liaison entre l'ame & le corps, pour ne pas juger que cette noble partie ne peut être agitée des tempêtes & des orages qui s'élèvent contre nous mêmes, par de vains raisonnemens, & des appétits déreglez , sans troubler le mouvement des esprits , le cours des humeurs, la force des facultez, & le temperament des organes. Ces troubles & ces deréglemens sont les dangereux effets des grandes passions , qui excitent dās l'ame une volonté continuelle, & un empressement inconcevable de s'approcher du bien qu'elle desire, & de fuir le mal qu'elle appréhende. On ne peut exprimer les maux & les disgraces que ces égaremens ont produit, pour avoir voulu s'unir à l'un trop ardemment , & s'éloigner trop promptement de l'autre.

Vous jugez bien , Madame , 'que je ne pretens pas icy m'arrester à la recherche des maladies, & des dangers auxquels chaque passion nous peut exposer ; lors principalement qu'elles trouvent quelque opposition à leur violence. Ce seroit l'entreprise d'un grand Volume , plutôt que d'une Lettre, qui ne me permet pas de sortir des reflexions les plus generales, ny d'approcher du détail particulier que vous auriez souhaité.

Pour vous donner une claire idée, & une parfaite intelligence des maux que produisent les passions ; il suffit de vous dire que dans la santé le sang & les esprits ont un mouvement regulier propre aux facultez & aux fonctions. C'est par son aide que le cœur répand sans cesse la nourriture, & l'esprit vivifiant aux parties, pour reparer la déperdition continuelle de la chaleur innée, & de l'humide radical. Le trouble de ce mouvement naturel est le premier desordre que causent les passions, quand l'ame prévenue de la pensée de quelque objet agreable ou fâcheux, produit des agitations differentes dans les esprits, & dans les

les humeurs. Les changemens qui en proviennent se font bien-tost remarquer par ces alterations, & ces caracteres divers qui ne démentent jamais le cœur & la pensée.

Toutes ces revolutions partent des mouvemens de la partie irascible, & de la concupiscible dans les passions simples de l'amour & de la haine, du desir & de l'aversion, du plaisir & de la douleur, de l'esperance & du desespoir, de la hardiesse, de la colere, de la crainte, & des autres qui poussent le sang, & les esprits du centre à la circonference au dedans, & les concentrent pour agir selon les causes qui les émeuvent. Ces changemens ne proviennent pas moins des passions mixtes de l'étonnement, de la honte, du repentir, de la jalousie, de l'émulation, de l'envie, de l'indignation, de la pitié, & de l'impudence, qui agitent dangereusement les humeurs, quand l'une les porte au centre, & l'autre au dehors, avec tant de tumulte, que ces mouvemens si contraires à la fois causent d'étranges desordres.

Quoy que je me sois proposé de par-

ler des passions en general , pour montrer ce que leurs differens mouvemens peuvent produire , je donneray néanmoins la joye pour l'exemple de celles qui transportent les humeurs du centre à la circonference. Il n'en est point qui agite le sang & les esprits plus agreablement, & qui les pousse avec plus de promptitude aux parties exterieures , où les principaux caracteres se font mieux remarquer , parce qu'elle eleve tout d'un coup le ressentiment & le plaisir au plus haut point où elle est capable d'arriver. Ces grands excès de joye , & ces surprises charmantes , ne sont pas toujours heureuses & fortunées. Le cœur qui en reçoit les premieres atteintes , ne les peut soutenir long-temps , quand les ravissemens que causent les transports, poussent le sang & les esprits avec une trop violente impetuosité à la circonference. C'est pourquoy les humeurs s'éloignent tellement du cœur & de leur source , que les facultez destituées de leur principal mobile sont extrêmement affoiblies. La parole manque , les autres sens sont abolis ; & par un mal-

heur

heur qui ne se peut exprimer , ce noble viscere trouve dans la cause d'une grande joye , celle d'une funeste destinée , & une mort aussi surprenante qu'elle est imprévue.

Les Histoires anciennes & modernes sont remplies de tant d'exemples , qui nous apprennent les facheux accidens , & ensuite la mort de plusieurs Personnes transportées de joye , au recit de quelque heureuse nouvelle qu'on n'attendoit pas , qu'il est aisé , si l'on veut les parcourir , d'y trouver un tres-grand nombre de pareilles infortunes.

Chilo le Lacedémonien embrassant son Fils, qui venoit de remporter le prix dans les jeux Olympiques, éprouva cette fatale destinée, & mourut au moment qu'il ressentit les plus tendres douceurs de la joye.

Cette Femme Romaine , qui croyoit son Fils mort à la défaite de Cannes, ressentit une joye si excessive , lors qu'elle vit retourner ce cher Enfant, heureusement échappé du danger , que le plus haut point de la joye , fut le plus proche de la mort , qu'elle cherchoit

cherchoit dans l'affliction & dans les regrets seulement.

La déplorable aventure, qui est arrivée de nostre temps à une Demoiselle de Montpellier, est trop considerable, pour estre oubliée dans une occasion où elle semble convenir parfaitement. Cette Belle fut passionnément aimée d'un Cavalier tres-bien fait, & de grand mérite. Elle eust aussi pour luy les mesmes sentimens, tous deux enfin extrêmement empressez, & fort contans de voir que toutes les oppositions, les alarmes, & les craintes qui les avoient troublez si souvent alloient finir, par un heureuse hymenée, la Belle fut tellement transportée de joye, qu'au moment qu'elle signoit son contract de Mariage à peine eut-elle écrit la moitié de son nom, que la plume luy tomba des mains, & mourut en présence d'une assemblée tres-nombreuse de Parens, tous gens de qualité, qui eurent la douleur de voir ce triste spectacle, & de répandre des larmes dans l'occasion d'une joye parfaite. Le fameux Monsieur Riviere décrit cette histoire dans sa Pratique, & j'en ay
appris

les particularitez par les Parens de cette Amante infortunée , dans toutes les circonstances que j'ay marquées ; qui ne pouvoient après plusieurs années se consoler de ce malheur.

Je ne doute point, quoy qu'on ait voulu rapporter ce tragique accident à un syncope cardiaque, procedant d'un subit retour du sang dans le cœur , suffoqué par la quantité d'humeurs , & d'esprits concentrez, que cette mort n'ait esté l'effet d'un mouvement contraire, causé par la joye & l'espoir qu'eut cette Belle de posséder bien-tost son Amant. Il y a plus d'apparence que le sang & les esprits portez subitement à la circonférence, abandonnerent entierement le cœur, qui ne put en cet état soutenir la vie, que la joye excessive luy fit perdre. Ce fut une déplorable occasion à son malheureux Amant, de mourir peu de temps après par un effet contraire , dont nous verrons bien-tost la destinée.

Les passions qui concentrent les humeur par tin mouvement , & par des causes bien opposées aux premieres, n'alterent pas moins la santé , & n'ex-

citent

citent pas des moindres tempestes , par la presence des objets fâcheux , tristes & formidables. Ces objets n'ont pas plutôt émeu l'appetit , que l'idée & la représentation du mal agite les humeurs , trouble les facultez , met le cœur dans la nécessité de concentrer le sang , de réunir les esprits , & de rappeler toutes ses forces. La crainte , la tristesse , le desespoir , la douleur , la haine , & d'autres semblables passions , causent ce mouvement aux humeurs , qui abandonnent d'abord la superficie & les extremittez , pour se retirer dans le centre & dans le cœur. Cette prompte retraite laisse aussi une pâleur , & un trouble si considérable sur le visage & dans les yeux , qu'elle change presque le caractère naturel , & rend les Hommes affreux & méconnoissables. C'est alors , suivant l'excès & la grandeur des causes , que ce pernicieux retour des humeurs concentrées , échauffe tellement le cœur & les poulmons , déregle si fort les facultez , & rend les esprits si peu capables de leurs fonctions , que la Nature ne peut souffrir , ny soutenir la

durée.

durée , ny la violence de ce desordre , sans courir le risque d'une alteration dangereuse , ou d'une entiere suffocation du cœur & de la chaleur naturelle.

Pour distinguer les maux qui naissent de ces passions, il faut observer l'excès, & les differens efforts, où leur violence peut arriver; car les mediocres ne peuvent alterer considerablement la santé, parce qu'elles ne s'éloignent pas extrêmement de l'état naturel; mais quand elles augmentent, elles font sentir des effets proportionnez à la cause, & à l'orage qui les élève. On ne peut expliquer ceux qui suivent ordinairement la celerité, la violence, & le progres des passions qui nous agitent, quand le cœur est dangereusement frappé de quelque sensible douleur, que le temps & la raison ne peuvent soulager, ny vaincre.

Il n'est rien de si étrange que l'accident qui arriva à ce Criminel, dont les cheveux devinrent blancs dans une seule nuit, par la terrible crainte de la mort, qu'il devoit subir le jour suivant. Il est aussi étonnant que l'on puisse con-
tracter

Ôter certaines infirmités , & principalement le mal caduc , par la frayeur que peut causer l'état funeste où les convulsions de cette maladie réduisent ceux qui en sont' attaquez. La mort qui est toujours le plus grand de tous les maux, puis qu'elle nous prive de l'estre , & du plus cher de tous les biens , succede souvent aux passions , qui ne peuvent recevoir d'autres remèdes , apres avoir tenté vainement des secours & des guérisons inutiles.

— Parmi tant de Malheureux qui ont éprouvé cette disgrâce , l'Amant infortuné de cette Belle , qui mourut de joye au moment qu'elle crut s'unir plus fortement à luy , en est un exemple bien particulier. Il suivit bien-tost la destinée de son Amante , par les effets lugubres de la plus noire mélancolie , & les sensibles regrets d'une douleur invincible , qui ne devoit ceder , apres un si grand malheur, qu'à la mort mesme, qui est toujours l'unique remède des maux rebelles & incurables.

Quels desordres ne produisent pas les passions mixtes ; qui excitent à la fois
des

des mouvemens bien differens aux esprits & aux humeurs dans la jalousie, dans l'indignation, dans l'envie, dans la honte, & en toutes celles où le sang est agité d'une contrariété si confuse, & si opposée, que le premier instant pousse les humeurs au dehors, le second les retient dans le centre, & le troisième les trouble avec tant d'impetuosité, & de confusion, qu'elles laissent le Malheureux, qui souffre ces violens combats entre la mort & la vie.

Les effets surprenans qui arrivent aux Femmes grosses, dans leurs appetits déreglez, ne sont pas moins convaincans, pour établir la force des passions contre nous-mêmes, & pour prouver ce qu'elles peuvent sur les sujets capables de recevoir les marques visibles de leurs impressions. Il n'est rien de si merveilleux que de considerer comment l'effroy, le desir, & tous les appetits qui font souhaiter extrêmement les choses agreables, ou craindre les terribles, peuvent frapper l'imagination avec tant de force, que cette capricieuse faculté repande ses idées extravagantes sur les premiers

miers fondemens de la conception , & qu'au lieu de produire un Homme, cette noble matiere se corrompt & dégénere en Brutes , sans qu'il luy reste aucun caractère de l'état parfait auquel elle étoit destinée. Si le sujet est moins susceptible de ces changemens effroyables , après la conception , il n'est pas exempt pour cela de recevoir l'impression de quelque appetit violent , & absurde ; car l'expérience nous apprend qu'il n'est point de partie au corps où la Mere n'imprime la marque de l'objet passionnément souhaité , si elle la frotte dans son plus fort desir.

Les esprits reçoivent si parfaitement l'idée des objets , dont l'imagination est prévenue , lors que le desir est pressant, qu'ils sont toujours prêts à porter cette impression au lieu déterminé par la main. C'est à cause du rapport incontestable des parties de la Mere à celle de l'Enfant , qui communiquent sans cesse de teste à teste, de main à main, de pied à pied , & de toutes les autres , jusques aux moindres, disposées à recevoir le bien & le mal par le concours des esprits qui s'y arrestent.

Après

Après tous ces exemples & ces raisonnemens , ne doutez point , Madame , que les passions ne produisent d'étranges effets , & qu'elles n'altèrent la santé la mieux établie , par leurs excès & leur violence. Je souhaiterois que les termes d'une Lettre me permissent de vous faire une peinture plus exacte des biens dont les passions flattent nostre amour propre , & de parcourir les desordres qu'elles suscitent , par l'inclination naturelle que nous avons à les suivre ; vous connoîtriez sans doute que la plus grande partie de nos maux naissent de ces excès , & que nous jouirions d'une plus heureuse & plus longue vie , si nous étions moins sensibles au bien & au mal qui nous environne ; & qu'enfin les passions qui nous font désirer le premier , & fuir le second , sont autant nuisibles à la santé , qu'elles s'éloignent de la modération. Je n'en auray jamais , Madame , quand il s'agira de vous témoigner combien je suis ,

Vostre tres, &c.

PANTHOT, *Doct. Medecin.*



SENTIMENS SUR
toutes les Questions du quator-
zième Extraordinaire.

Si un Homme ambitieux , deli-
cat en sentimens , ayant peu
de bien, & beaucoup d'amour,
doit épouser une Maîtresse peu
favorisée de la Fortune, & qui
a comme luy de l'ambition &
de la délicatesse.

Vous avez peu de bien , beaucoup
d'ambition ,

Une grande délicatesse ,

Et du costé de la tendresse

Tourne vostre inclination.

N'épousez pas une Maistresse

Sujette comme vous à la mesme foiblesse ;

Et de vostre condition ;

Ou bien à vos desirs l'amour trop favo-
rable ,

En

*En vous rendant heureux , vous rendra
misérable.*

Si l'Amant que son peu de bien
empêche d'épouser cette Maî-
tresse , peut aimer une autre
Personne sans estre inconstant.

Q*Voy que de l'épouser vous deviez
vous défendre ,*

Ne trahissez jamais vos feux.

*Conservez pour la Belle un cœur fidelle
& tendre ,*

Et vous vivrez toujours heureux.

Qui vous oblige à l'inconstance,

*Si l'on vous aime autant que vous ai-
mez ?*

Est-ce qu'on peut en conscience

*Rompre des nœuds que l'Amour a for-
mez ?*

*Il n'est rien de plus beau qu'une éternelle
flâme,*

Et ce n'est pas le Sacrement

Qui la conserve dans une ame,

Mais la constance d'un Amant.

Si

Si les plaisirs du Corps sont plus
sensibles que ceux de l'Esprit.

POur moy , dont l'ame un peu grossiere
S'attache trop à la matiere ,
Des plaisirs de l'Esprit je me sens peu
touché ,
Mais suivant le panchant où m'entraîne
mon âge ,
On doit pardonner mon peché ,
Si les plaisirs du Corps me touchent da-
vantage.

Si le Mary doit estre plus grand
Maistre que la Eemme.

Qu'on vante , si l'on veut , le mérite
des Femmes ,
La beauté de leurs corps , la beauté de
leurs âmes ;

Et que l'on chante en Prose & Vers ,
Que le beau Sexe doit gouverner l'Uni-
vers ;

Tant que l'on est Amant , j'approuve ce
langage ;
Mais quand on est Epoux , on doit estre
plus sage ,

Puis

*Puis que tout Homme par raison
Doit estre maistre en sa Maison.*

Sur l'Origine de la Medecine.

Q*U'* Apollon Esculape , ou quelque
autre Assassin ,
Ait inventé la Medecine,
Il m'importe fort peu d'en sçavoir l'origine,
Me disoit un jour mon Voisin.
Tout-beau , luy dis-je , est-ce à dessein,
Ou parlez vous à l'avanture ?
Vous ne sçavez-pas que *Mercur*e
Estoit autrefois Medecin.
Medecin , reprit-il soudain !
Ah , vous luy faites une injure.
Je sçay qu'en cent Climats divers
Il trafique de Prose & Vers ;
Mais j'ainais dans aucun Royaume
*Mercur*e n'a vendû de Baume.

Sur l'Air du monde , & la veritable Politesse.

E*S*ire galant , estre bien-fait,
Avoir de la delicatesse ,
Ne seroit-ce point en effet

L'Air

*L'Air du monde, & la Politesse,
 Dont on souhaite le Portrait ?
 Mais pour n'en pas icy juger à l'avantura :
 Il faut s'en remettre au Mercure.*

Declaration d'Amour.

DEpuis longtemps je jouïssois avec
 vous,
*Je badinois comme on fait dans l'enfance,
 Et tout cela sans vous mettre en courroux ;
 Mais aujourd'huy je vois bien entre nous,
 Qu'on va souvent plus loin que l'on ne
 pense.*
*L'auriez-vous crû ? Je vous aimois, Iris,
 Sans en avoir aucune connoissance.*
*L'Amour estoit caché dans l'innocence,
 Je ne goûtois que les Jeux & les Ris,
 Je ne craignois ny rigueurs, ny mépris,
 Et maintenant, Iris, je vous offense,
 Si je vous aime, & si je vous le dis.*
*Mais à quoy bon ce rigoureux silence ?
 De mon amour on sçait la violence,
 Et mes soupirs vous l'ont assez appris.*

Sur l'Eloquence , ancienne , &
moderne.

J' Ay pour les Anciens beaucoup de dé-
ference,
Et je sçay que leur éloquence
Charme encor plus d'un vieux Do-
cteur ;
Mais pour juger en leur faveur,
Et leur donner la préférence,
Je suis des Ancient tres-humbles ser-
viteur.
Nous ne sommes pas moins éloquens que
nos Peres,
Sans nous assujétir à leur regles se-
veres.
C'est assez imiter les Grecs & les La-
tins ;
Si nous voulons estre semblables,
Soyons comme eux inimitables.
Et bravons comme eux les Destins,
Ne leur empruntons point ces foibles
avantages,
Pour nous rendre fameux à la Posterité;
Tirons de nos propres Ouvrages
La gloire & l'immortalité.
Q. d'Octobre 1681. D

Réponse à la Question de la
Solitaria del Monte Pinceno,
 proposée dans le XIV. Extra-
 ordinaire ; sçavoir. Lequel est
 le plus avantageux pour une
 Veuv de 25. à 26. ans, ou de
 se remarier , ou de demeurer
 dans le Veuvage , ou d'aban-
 donner entièrement le mon-
 de , en se retirant dans un
 Convent.

D *Emenez avec vous , jeune & ga-
 lante Veuve.*

*Sans vous mettre dans un Convent
 De la Vertu, le plus souvent,
 Le Cloistre n'est pas une preuve ;
 Examinez-vous sur ce point ;
 Auriez-vous assez de courage
 Pour quitter le monde à cet âge,
 Et ne vous en repentir point ?*

*Je vous le dis encor, aimable Solitaire,
 Et j'ay lieu de le présumer ;
 Un Convent n'est pas vostre affaire,
 N'allez pas vous y renfermer.*

De

du Mercure Galant. 75

*De vous remarier, la chose m'embarasse,
Vous sçavez ce que c'est, & pour moy
nullement.*

*Ainsi j'aurois mauvaise grace
De vous parler du Sacrement.*

Cepẽdant à quoy bon un secõd Mariage?

Estiez-vous bien? contentez-vous;

Estiez-vous mal? devenez sage,

Demeurez dans vostre Veuvege,

Rien n'est au monde de plus doux.

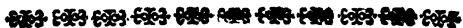
*Toujours nouveaux Galans, liberté toute
entiere,*

Sans redouter ny Parens, ny jaloux;

*Mais apres tout, vous seriez la pre-
miere,*

*Qui jeune veuve, & belle, ait vescu sans
Eoux.*

Du Rosier.



ORIGINE DE LA MIGRAINE D'IRIS.

Quand Jupiter accoucha de Pallas,
il fut extrêmement, malade. Cette
D ij

pretieuse production travailloit si fort son cerveau , que son immortalité eut bien de la peine à l'empescher de mourir. Junon servoit de sage Femme ; mais sa sagesse ne pouvoit trouver de remede aux douleurs de son Mary , qu'elle voyoit en travail d'enfant. Toutes les drogues que le Ciel & la Terre pûrent fournir, n'adoucissoient point son mal ; & jamais l'on n'a mieux crû sa Divinité vacante, que lors qu'on le vit perdre la parole. Il ne fut pas longtemps dans cet estat, que sa teste se fendit par la moitié, pour laisser sortir cette Deesse , qui fut l'admiration de toute la Cour Celeste , assemblez pour un accouchement si extraordinaire. Iupiter mesme revenu de son évanouissement, fut le premier Idolâtre de sa Fille , & scachant qu'elle devoit estre la Déesse des Arts & des Sciences, & que toutes les delicates productions de l'esprit seroient de sa dépendance, il n'eut pas de peine à se consoler des tranchées qu'il avoit ressenties en la metrant au monde ; & afin de les oublier plus facilement, il voulut que le Ciel fît
des

des réjouissances publiques pour la naissance d'une Déesse si parfaite. Mais le Destin qui fait toujours les projets de loin , & qui ramasse tout ce qu'il croit pouvoir réussir pour l'exécution de ses desseins dans la suite des temps , recueillit toutes les douleurs que Jupiter avoit ressenties dans une boîte d'or, qu'il laissa tomber par mégarde dans la maison des Carites , le soir d'une grande feste qu'il ne sçavoit ce qu'il faisoit, à cause qu'il estoit yvre d'amour. Les Carites sont trois sœurs, qui à cause de leurs perfections se sont acquis le nom de Graces, dont le Destin estoit passionnément amoureux. Son cœur estoit partagé pour toutes trois , & chacune des trois n'avoit de cœur que pour luy. Elles n'estoient point jalouses les unes des autres , quoy qu'elles fussent également aimables & également aimées, parce qu'elles sçavoient que le Destin , qui est le maistre de tous les événemens , avoit réglé les choses de cette maniere. Elles executoient tous ses ordres avec une joye incroyable, & vivoient dans une merveilleuse satis-

faction d'esprit , lors que Mercure qui porte toujours toute sorte de nouvelles, & qui se fait un plaisir de raconter celles qu'il croit les plus fâcheuses remontant un jour de la Terre au Ciel, passa devant la porte des Graces. Thalie (c'est ainsi que. s'appelle la cadete) estoit pour lors sur une terrasse qui regne autour de la maison où elle se promenoit. Elle n'eut pas plutôt veu Mercure ; qu'elle luy demanda des nouvelles du bas monde. Cettuy - cy tout échauffé demanda un coup à boire, pour se rafraîchir avant que de rien dire ; & ensuite il luy parla de la sorte. Ma foy, dit-il, Madame, le Destin se moque de vous & de vos Sœurs. Il vous avoit juré à toutes trois une fidélité éternelle, & cependant il vous trahit. Il est si favorable à une Bergere que je viens de voir sur la terre, que le moindre trait de son visage efface toutes vos beautés. Elle gagne tous les cœurs , & l'on ne doute point qu'elle ne soit la maistresse du sien. C'estoit en dire assez pour mettre tout ce triolet en alarme. Celle-cy porte cette nouvelle à ses

Sœurs.

Sœurs. Toutes trois sans delay s'en vont trouver le Soleil , pour sçavoir de luy qui pouvoit estre cette Bergere dont parloit Mercure. Le Soleil leur avoüa de bonne foy qu'il n'avoit rien veu dans sa course qui fust comparable à la Bergere Iris , & que toutes les Beutez du Ciel luy devoient rendre hommage. A ce coup les trois Graces devinrent trois Furies. Leur rage s'alluma contre Iris, contre le Destin, & contre elles-mesmes , & si elles en avoient eu le pouvoir , elles auroient fait dans ce moment de toute la terre un cimetiere, afin de perdre l'aimable Rivale , qui leur enlevait le cœur du Destin. Elles mirent tout leur esprit à chercher des moyens pour la punir , & apres mille agitations differentes, voyant bien que par elles - mesmes elles ne luy pouvoient nuire , puis que les Graces ne sçauroient faire de mal à personne, Thalie par hazard visitant sa cassette, y rencontra la boîte que le Destin leur avoit laissée sans y penser, & se souvenant qu'il en avoit regretté la perte, par le seul motif qu'il y perdoit les

moyens de se vanger de ses ennemis, elle crut qu'on y trouveroit tout ce qu'elles pouvoient souhaiter, pour tourmenter leur Rivale. En effet, le Destin en avoit assez dit pour faire connoître ce qu'il avoit enfermé dans cette boîte, & ces trois Sœurs résolurent de s'en servir pour leur vengeance. Aglaïa l'aînée en fit l'ouverture, & remplit sa bouche des mauvaises qualitez qu'elle y trouva. Thalie en prit dans sa main autant qu'il en falloit pour en infecter un bouquet de fleurs qu'elle avoit sur sa table, & Euphrosine la troisième mit le reste dans un cornet de papier. La première vint boire à la tasse d'Iris, & y répandit ce qu'elle avoit dans sa bouche: La seconde luy donna son bouquet à sentir; & la dernière vint souffler dans la glace de son miroir, ce qu'elle avoit dans son cornet. Ainsi l'aimable Iris fut prise par la bouche, par le nez, & par les yeux, & elle avala à long traits ce poison, qui luy fait à présent tant de mal. O belle Iris! les productions d'esprit ne se donnent point pour rien. Ces sentimens si delicats que vous avez sur
toutes

toutes choses ; 'ce tour si agreable que vous donnez à tout ce que vous dites, ces expressions si justes qui paroissent en tout ce qui vient de vous , ne doivent pas plus vous épargner que Jupiter, puis qu'il n'avoit pas plus d'esprit que vous dans la teste , quand il l'avoit chargée de Pallas , quoy qu'elle soit la Déesse des Sciences & de la Sagesse.

L. C. D. S.

BILLETS GALANS.

I.

IL n'appartient qu'à vous de faire chez moy tous les effets que je ressens. Dans le plaisir de vous voir , la crainte qu'il ne finisse trop tost me dōne de l'inquietude , & quand je suis privé d'un si grand bien, tous les maux de l'absence m'accablent. Que n'ay-je le pouvoir de vous ouvrir mō cœur, pour vous faire voir toutes ces veritez dans leur source ! Peut-estre ne refuseriez-vous pas à la pitié, ce que vous devez à la ten-

D V

dresse ; mais vous estes sincere , suis-je aussi malheureux comme je le crois , & ne puis-je me flater de la douceur d'avoir quelque part à vos bontez ? Cette assurance seroit d'un charmant secours dans une ame bien sensible. Il en est une que je n'ose vous demander. Elle doit pourtant vous couster peu , si vous estes pour moy dans de favorables dispositions. L'empressement d'estre instruite de la chose me répondra du succès. Mais de quelle indifférence ne pourray je point vous accuser , si vous ne marquez nulle envie d'en sçavoir davantage ? C'est ainsi qu'un cœur bien amoureux en éprouve un autre, dont il connoist mal les sentimens. Nostre première entreveuë décidera tout. Mais ne me seroit-il pas plus avantageux de demeurer dans l'incertitude, que de vouloir en sortir ? Quelque party que vous me fassiez, bon ou méchant, soyez seure de mon attachement jusqu'à la mort.

I I.

J'Envie à ce Billet le bonheur qu'il a d'estre entre vos mains , & de vous
parler

parler avec plus de liberté que moy. Il est vray que ce sont mes propres sentimens qu'il vous exprime ; mais qu'elle douceur n'est-ce point de s'expliquer soy-mesme avec ce qu'on aime, dans une agreable teste à teste ? Ah ! Combien en avons-nous eu , dont le souvenir m'est cher & douloureux , & quelle difference d'un temps à un autre ! Je jouïssois sans contrainte du plaisir de vous entretenir de la plus ardente passion du monde ; aujourd'huy il me reste l'unique bien de vous voir devant cét témoin, & de vous dire toute autre chose que ce que j'ay dās le cœur. Cette pensée massaffine , & si la gesne peut estre chez vous de quelque merite, croyez que je souffre par là tout ce que l'on peut souffrir. Plût au Ciel que vous en jugeassiez par vous-mesme, & que nous puissions nous ressembler là-dessus , je ne desespererois pas d'une grace que je voudrois bien obtenir de vous. M'est-il permis de vous l'expliquer ? l'en fais toutes mes delices , & puis qu'elle ne vous doit coûter....ne vous deffendez pas de m'obliger à si
peu

peu de frais. C'est pour moy une faveur inestimable , & qui peut beaucoup , pour adoucir les chagrins dont je me plains. Je vous la demande au nom de ce que vous aimé le plus. Mais pourrois-je me croire heureux, si quelque autre considération que la mienne vous obligeoit à me l'accorder; Cependant j'ose l'attendre , en vous priant de songer que je vous aime de toute la tendresse de mon cœur.

I I K

JE vis agreablement dans l'esperance du bien que vous m'avez promis: Quelle joye n'en dois-je point attendre, si avant que de le posséder mon cœur y est si sensible ? J'y pense à tous les momens , & de ma vie je ne fus si impatient. Doit-on avoir moins d'ardeur pour tout ce qui vient de vous ? Je m'en scay le meilleur gré du monde, & si j'avois la moindre tiedeur là-dessus, je ne voudrois jamais me le pardonner. Hâtez donc l'effet d'un desir si passionné , & soutenez une parole
qui

qui fait une partie de mon bonheur. Vous me l'avez donnée. Pourriez-vous bien ne me la tenir pas ? Je vous en demande l'exécution. En attendant consolez mon impatience par un mot de vostre belle main. C'est une autre grâce que vous ne devez pas me refuser, si vous estes aussi bonne pour moy, que je suis tendre pour vous. Usez en ma faveur du seul secours qui nous reste, contre le peu d'entretien particulier qui se rencontre de vous à moy. Tout est facile ; je ne dis pas quand on aime, mais quand on cherche à faire plaisir. Je vous conjure d'y songer. Deux momens vous suffiront pour cela. Ils ne vous déplairont point, si je ne vous suis pas tout-à-fait indifférent. En tenant un Billet prest pour la première occasion favorable, vous m'apprendrez quels sont les sentimens que vous avez pour la Personne du monde qui vous aime le plus ardemment.

Si le Mary doit estre plus grand
Maître que la Femme.

S O N N E T.

Quand apres un doux Mariage
On ne cesse point d'estre Amant,
Quand on aime bien tendrement,
Quand on a point l'esprit volage ;



Quand avec plaisir on s'engage
Dans les liens du Sacrement ;
Quand on met ses soins seulement
A vouloir faire bon ménage ;



Enfin quand deux cœurs bien unis,
Trouvent des plaisirs infinis
A brûler d'une mesme flâme ?



Eh quoy, faut-il le demander ?
Ce n'est ny l'Homme, ny la Femme,
C'est l'Amour qui doit commander.

BARDON, de Poitiers.

Réponse



*Responce à quatre Questions du
dernier Extraordinaire.*

SUR les trois, quatre, six & septième Questions, s. Des plaisirs du corps & de l'esprit, 2. Si le Mary doit estre plus grand maistre que la Femme, 3. En quoy consiste l'air & la politesse, 4. Quelques Billets galans, avec declarations, je vay vous dire deux mots, *Currente Calamo*, & *pingui minerva*. Par la noblesse de l'ame, je conclus que ses plaisirs sont plus parfaits que ceux du corps, qui nous sont communs avec les Bestes.

Ce mot de Maistre me blesse dans le mariage, où l'égalité doit estre. Pour le dire sincerement, le Mary doit avoir, & plus de prudence, & plus d'esprit que sa Femme.

Je fais consister la Politesse du monde dans la complaisance envers les Dames, dans la propreté sur sa personne, & dans celle de son équipage. A la
Cour

Cour parler peu ; à la Ville , ny flateur
ny opiniastre, mais sincere.

Des Billets Galans , il y en a de plusieurs sortes. Si vostre Maistresse est avare , Monsieur de Buffy en a donné un original inimitable. Si vous agissez par amour , il faut à peu près parler ainsi. *le n'ay, Madame, ny joye ny plaisir qu'auprès de vous. Si c'est belle amitié, dont il se faut défier un peu. Madame, luy dirois-je ; ma fortune, mes biens, tout est à vous ; neanmoins US QUE A D A R A S* , fondant la veritable amitié sur la vertu qui a ses loix & ses bornes.

Les Enigmes du Mercure de Septembre , estoient toutes deux sur la Beauté. Ce mot a donné lieu à ces Madrigaux.

I.

QUoy que je dise & que je fasse,
Philis est froide comme glace ;
Aussi Mercure tout de feu
Ne luy ressembloit que fort peu.

A

*A quoy donc à Philis peut-on trouver
semblable*

*Ce Dieu des Dieux le plus aimable ?
Aujourd'huy je le vois par tout plein de
Beauté,
Sans doute c'est de ce costé.*

DAUBAINE.

II.

*C*Es Enigmes, Philis, me font de-
meurer court,
En vain sur elles je raffine.
Au diable si jamais mon esprit les de-
vine,
Il est entesté de l'amour,
Et ses bonnes raisons entr'autres,
Sont qu'il ne connoist point de Beutez
que les vôtres.

Le mesme.

III.

*E*St-ce un prestige illustre ? est-ce une
illusion
Qui jette tous mes sens dans la con-
fusion ?
Mes yeux sont ébloüis de ce que j'envi-
sage.

Parlons

90 *Extraordinaire*

*Parlons avec sincérité,
Il n'est bravoure, ny courage,
Qui ne le cede à la Beauté.*

L. BOUCHET , ancien Curé
de Nogent le Roy.

I V.

C*ette orgueilleuse qualité
Que le monde appelle Beauté,
Qui seule regente sans armes,
Et qui soumet tout à ses charmes,
Tantost est une Aurore, & tantost une
Nuit.*

*Selon l'Objet que l'on adore,
Et selon l'erreur qui seduit,
La Brune est une Nuit, & la Blonde une
Aurore.*

Le même.

V.

L'*Heureux Berger Pâris laissant là
son Troupeau,
Se promenoit un jour autour de son Ha-
meau,
Lors que trois superbes Déeses
Parurent à ses yeux, luy firent cent ca-
resses,*

Seule

*Seulement par la vanité
De s'attirer le prix de la Beauté.*

Le jeune Agent flaté d'espoir.

V I.

J'*Aime beaucoup l'esprit , j'aime assez
la jeunesse,*

*Qui dans le temps sçait faire usage de
tendresse.*

*Le bien me plaist aussi , n'estant point
limité,*

*Mais sur tout je fais cas d'une rare
Beauté.*

*Le bon Amy de l'Architecte
ressuscité.*

V I I.

F*Fort peu j'estime en verité
Les grands biens & l'esprit de la vieille
Nérise.*

Ces avantages je méprise.

*Ils ne sçauroient tenter ma vanité,
Sans la jeunesse & la Beauté.*

*Le Favory sans ombrage de
L'Epouse triomphante.*

V I I I.

D*Ans les Enigmes du Mercure,
Où l'on a tracé la peinture*

D'une

*D'une ravissante Beauté,
 De son pouvoir, de sa fierté,
 J'ay bientoſt reconnu la charmante Ca-
 liſte
 Qui me tient enchaîné, me brûle à petite
 fen,
 Serit de mes douleurs, ſçait les tourner
 en jen,
 Et feroit un Martyr de ſon Berger fleu-
 riſte,
 Si deux beaux yeux eſtant maiſtres
 d'un cœur,
 Des plus cruels tourmens n'appaiſoient
 la rigueur.*

GYGES, du Havre.

IX.

*M*ercure, vous eſtes ſuſpect.
*Je n'ay plus pour vous de reſ-
 pect.*
*Vous avez décrié la Beauté de Caliſte,
 Enſuite du Tabac , l'expoſant en
 public.*
*Ne voit-on pas que c'eſt pour en faire
 trafic ?*
*Deviez - vous y meſler l'Amante du
 Fleuriste,*

Qui

*Qui de vos bons Amis n'estoit pas le
dernier ?*

*Sans sa Bergere au moins , faites vostre
mestier.*

Le mesme.

X.

*J'Avouë, adorable Sylvie,
Qu'à ce coup je suis pris sans vert.
Quand je lirois toute ma vie,
Je la verrois plustost finie,
Que de trouver un mot, qui paroist trop
convert.*

*Oüy, les Enigmes du Mercure
Ont pour moy tant d'obscurité,
Que j'impute à temerité
D'en avoir tant de fois fait & refait
lecture.*

*Mais peut-estre qu'en vous je trouveray
le sens
Que pour toutes les deux je voudrois
croire unique.*

*Voulez-vous donc que je m'explique,
Sur leurs détours embarrassans ?
Je vois vostre Beauté dans les vers de
Caliste,*

Et

94 *Extraordinaire*
Et je la trouve aussi chez le Berger
Fleuriste.

ALCIDOR, du Havre.



TRAITE'

SUR LES VENDANGES,

& sur l'Origine, du Vin.

LEs Anciens faisoient des réjouissances publiques durant les Vendanges. Ils inventoient des Jeux & des Divertissemens. Ils faisoient faire des Comedies & des Tragedies sur ce Sujet, pour divertir le Peuple. On croit mesme que le nom de Tragedie est venu du Verbe Grec, qui signifie Vendanger. L'Empereur Heliogabale qui vivoit avec tant de mollesse & menoit une vie si débordée, fut l'Autheur de ces réjouissances, qui furent ensuite la matiere des divertissemens de ces Successeurs (qui comme Paul Diacre nous assure) alloient ordinairement à la Campagne, pour assister à ces Jeux
&

& à ces Fêtes publiques qui ne finissoient qu'après un mois. On ne vendangeoit jamais au rapport de Pline lib. 18. c. 31. qu'après l'Equinoxe , & on se gouvernoit alors suivant les Loix qui avoient esté faites sur ce sujet. Elles defendoient de cueillir les Raisins secs , c'est-à-dire avant la pluye. Elles vouloient aussi qu'on ne les cueillist, qu'après que le Soleil auroit dissipé la Rosée qui estoit tombée pendant la nuit. Pline a veu differer les Vendanges jusques aux Calendes de Janvier faute de Tonneaux. Les Grecs avoient des endroits pour mettre leur Vin qu'ils appelloient Laccos, d'où vient que Plutarque a donné le nom de Laccoplutos aux Descendans d'un Citoyen d'Athenes nommé Callias , qui trouva des Tresors immenses dans une Pareille Cave , située dans la Plaine de Marathon , ce qui l'enrichit extraordinairement. Aussi les Vendanges sont la principale cause de la richesse des Peuples, & elles portent l'abondance dans tous les Royaumes qui ont dequoy les faire; c'est pourquoy les Hebreux leur donnent

donnent presque le même nom qu'ils donnent à l'or. Proclus dit que les Grecs à l'ouverture des Tonneaux faisoient de grandes réjouissances & qu'ils y invitoient leurs Serviteurs & leurs Esclaves , auxquels ils donnoient eux-mêmes à boire. Plutarque ajoute qu'ils avoient de coutume en buvant de prier les Dieux de leur rendre la Medecine salutaire , tout de même que les Latins disoient ordinairement la première fois qu'ils beuvoient du Vin nouveau , *Vetus novum vinum bibo, veteri novo medeor*. En Allemagne celui qui boit dit auparavant, *salut à moy , salut à vous , salut à ma Maistresse , salut à toute la Compagnie , salut à celui qui ne me porte point envie & qui se rejoit comme nous , &c.* C'est ce qu'on appelle boire à l'Allemande. Les Payens dans leurs Sacrifices offroient à Jupiter du Vin nouveau le 24. du mois d'Avril, & le 20. du mois de Juillet. Pline l. 18. c. 29. & Ovide l. 4. Fast. en parlent. Arnobe l. 7. dit que les Anciens faisoient des Sacrifices au Dieu de la Medecine , le premier jour qu'ils

qu'ils goûtoient leur Vin nouveau. Noë planta la Vigne, comme tout le Monde ſçait, & but le premier de cette liqueur délicate qui luy fit donner le nom de Janus au rapport de Genebrard du mot Hebreu *Jain* qui ſignifie du Vin. Ce Patriarche conformément à ſon nom, donna le repos à tout le genre humain. Le Neveu d'Abraham que les mœurs des Pentapolites n'avoient jamais pû corrompre, tomba dans le piège, que ſes Filles luy dresserent, en luy faiſant boire du Vin. S. Auguſtin neantmoins l. 22. cont. Fauſt. c. 44. tom. 6. excuſe ſon inceſte, parce qu'il eſtoit yvre. Holoferne ne but jamais tant de Vin que la nuit que Judith le tua dans ſon lit. Helanius dit que les Egyptiens inventerent la maniere de planter les Vignes dans la Ville de Plinthine, d'où vient que Dion les appelle amateurs du Vin. Quelques Autheurs en attribuent l'invention aux Peuples d'Etolie qui appellerent leur premiere Vigne *oina*. C'eſt pour cela, que les Grecs appellent le Vin *oinon*. Theopompe natif de l'Iſle de Chio, aſſure que le Vin noir tire ſon origine

Q. d'Octobre 1681, E

de la Patrie , & que les principaux de cette Isle ont appris à cultiver les Vignes d'un certain Oenopion. Staphylus Fils de Bacchus, eut une Fille nommée Rhœo dont Apollon devint amoureux. Son Pere s'en estant apperçu , la mit dans un coffre , & la jetta dans la Mer, mais elle fut toujours dans ce Voyage sous la protection de la Divinité qui avoit esté la cause de son supplice , & elle vint heureusement surgir au Port de l'Isle de Negrepont, où elle accoucha d'un Fils qu'elle nomma Oenius , que son Pere Appollon maria avec Dorippe dans l'Isle de Delos , où il eut trois enfans , Oeno , Spermo , & Elaida , qui furent si favorisez de Bacchus , qu'il leur donna la permission de changer tout ce qu'ils toucheroient en Vin , Bled & Huile. *Apollodorus in Theolog.* écrit que les Atheniens ont esté les premiers Inventeurs du Vin, de l'Huile & de la maniere de cultiver la Terre. Aussi leur Roy Amphiction, selon le sentiment de Prochorus, apprit de Bacchus mesme à mesler l'Eau avec le Vin. Quelques Autheurs neanmoins pretendent que c'est Melampus,

pus , ce fameux Medecin des Filles de Proetus , duquel Homere parle *Odys.* l. 15. Pline dit que ce fut Staphylus Fils de Silenus. Le Vin commença d'avoir cours en Italie , six cens ans apres la Fondation de la Ville , car les Sacrifices qui se faisoient du temps de Pline , gardoient l'ancienne Coûtume de ceux qui se faisoient du temps de Romulus avec du Lait & non point avec du Vin. La Loy de Numa qui défendoit de jetter du Vin sur le Bucher , nous fait encor connoistre qu'il estoit fort rare alors. Varron écrit que le Roy des Hetruriens, nommé Mezence, secourut les Latins contre les Rutulois en esperance de boire du Vin, qu'on luy avoit promis pour recompense. Halicar. l. 1. soutient que Romulus défendit aux Femmes Romaines de boire du Vin , parce que l'yvrognerie estoit à son avis la source de tous les vices & de toutes les libertez criminelles , qui pouvoient causer du desordre dans la Monarchie qu'il vouloit établir , A. Gellius assure l. 10. c. 23. que cette Loy fut tres - étroitement observée longtemps apres que les Rois furent chassés de la



Ville. Les Decemvirs ensuite l'inscrerent dans la Loy des douze Tables, qui declare expressement que si un Homme soupçonne sa Femme de boire du Vin, il en connoistra avec ses Parens pour ordonner une peine conforme à l'infraction de la Loy. Mais tous les Maris ne furent pas si severes sur ce Chapitre que le fut Metellus, qui ayant surpris sa Femme sur le fait, la tua sur le champ, & fut absous de ce crime par le premier Roy des Romains. Fabius dans les Annales raconte qu'une Femme Romaine, pour avoir laissé par son Testament une Cassette où estoient les clefs d'une Cave, mourut de faim par ordre de ses Parens, d'où est venue la loüable coutume, selon le sentiment de Caton, qui permet aux Parens & aux Amis de baisser les Femmes pour voir si elles sentent le Vin. Les Femmes de Marseille & de Milet suivirent l'exemple des Romaines, comme dit *Char. Paschal. de virt. & vit.* Philadelphie Roy des Egyptiens donna sa Fille en mariage au Roy de Syrie Antiochus, & luy fit envoyer de l'Eau du Nil, afin qu'elle s'en servist toute sa vie,

vie, & ne bust point de Vin. Zeleucus, le Legislatteur des Locriens, leur avoit defendu de boire du Vin sans la permission du Medecin. Les Romains mesme n'en beuvoient point qu'apres avoir passé l'âge de trente ans. Dieu dans l'Ancien Testament. *Levit. c. 10. c. 119.* défendit à Aaron & à tous ceux qui entroient dans le Tabernacle, de boire du Vin, ny de toute liqueur qui püst enyvter. Il fit la mesme défense à tous ceux qui devoient se consacrer à son service. Nous lisons au chap. 13. du Livre des Juges, que la Femme de Manuë estant sterile, receut du Ciel un moyen tres-efficace pour devenir feconde, car un Ange luy estant apparu, luy ordonna de ne boire point de Vin, parce qu'elle enfanteroit un Fils qui délivreroit les Israëlites de la Captivité des Philistins. Enfin elle accoucha de Samson qui ne devoit point boire de Vin, suivant le conseil que l'Ange avoit donné à son Pere. Saint Jean Baptiste prêchoit dans le Desert où il vécut long-temps sans boire du Vin. Il estoit anciennement défendu aux Prestres & à tous ceux qui

servent à l'Autel, de boire du Vin ny d'aucune boisson qui fust capable de les enyvrer. On le peut voir *in canon. decret. dist. 35*. Un Concile tenu en Allemagne ordonnoit aux Prestres de ne boire que deux fois à leur repas, parce qu'ils se servoient dans ce pais - là de grands Hanaps qui dans deux coups mettoient leur homme par terre.

Lors que les Vins commencerent d'estre en vogue à Rome sous le Consulat de L. Opimius qui leur donna son nom, Pline l. 14. c. 4. dit qu'on en mit quantité dans des Caves pour les conserver. On en beuvoit mesme de son temps qui duroient depuis deux cens ans.

Ipse Capillato diffusum Consule potat.
Juven.

Qui properant, nova musta bibant, mihi fundat avitum.

Consulibus priscis condita testa merum:
Ovid. 2. de art.

Homere estimoit fort le Vin Maronéen qui naissoit dans la Partie Maritime de la Thrace. Cesar estant Dictateur, fit distribuer dans son Triomphe du Vin de Falerne & de Chio, aussi bien qu'après

pres la Conqueste des Espagnes ; mais dans le Repas qu'il fit durant son troisieme Consulat, il y fit apporter pour la premiere fois du Vin Mamertin , de Chio, de Lesbos, & de Falerne; car pour les autres , ils ne furent connus qu'environ l'an sept cens ans apres la Fondation de la Ville. Julie Fille d'Auguste ne se servit durant quatre-vingts deux ans que du Vin Pucin, qui naist pres du Golfe Adriatique. Elle en avoit fait faire une Feüillée, comme dit Pline l. 4. c. 1. dans la Basse court de son Palais , qui portoit tous les ans un Muid & demy de Vin si violent , qu'il fit dire à l'Ambassadeur des Africains Cineas , que sa Mere meritoit avec justice d'estre pendüe en une si haute Potence. L'Empereur Auguste preferoit à tous les Vin celui qui naissoit au dessus de la Place d'Appius , ou bien dans Sezza qui est une Ville pres de Tarracine, & qui s'appelloit alors Setia , & le Vin Setinum. Le Vin Cœcube qui naissoit dans les Marais qui sont autour de la Ville d'Amycles , estoit aussi fort renommé. Le Vin Falerne estoit ainsi appelé d'un

E iiiij

Champ de mesme nom qui estoit rempli de Collines tres-abondantes qui produisoient ce Vin. On appelloit *Vinum calemum*, celui qui naissoit dans la Campagne de Varinola pres de Capouë. Le Vin Formian estoit ainsi appellé de la Ville de Formies qui n'étoit pas fort éloignée de Caiette. Quelques Auteurs ne la distinguent pas de Nole où l'on mit premierement en usage la Sonnerie des Cloches. Plutarque rapporte que Damasippus invita un jour Ciceron à manger chez luy avec ses Amis qu'il régala de tres-peu de Vin, mais il leur fit boire du Vin de Falerne qu'il gardoit depuis quarante ans. Il y a un grand Tonneau à Heidelberg, Capitale du Palatinat, qu'on appelle *Foudre* en Allemagne, où l'on garde du Vin depuis trois cens ans, si on en croit les Habitans de cette Ville.

L A S E L V E , de Nisines.

Monsieur Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy, a fait les Réponses que vous allez voir aux Questions proposées dans le dernier Extraordinaire.



SI ON PEUT AIMER sans le sçavoir.

L'*Amour est une passion
Qui dans sa brusque impressi*on
Nous attache à l'Objet qui nous charme
*& nous flat*e;
Et sa façon d'agir est si fort delicate,
*Qu'elle prévient souvent nostre réflexi*on,
Sans qu'un grain de bon sens ou de mémoi-
re éclate.



*Dans cette absence de raison
Qui déconcerte nostre idée,
De ce qui fait son doux poison,
Nostre ame reste possédée;
Et comme en ce rencontre où l'Amour seul
agit,
Où l'Amant tout surpris à soy-mesme se
cache,
Le cœur n'est pas toujours d'accord avec
l'esprit,
On peut aimer sans qu'on le sçache.*

Si une Belle qui aime fortement,
 peut exécuter les desseins de
 vengeance qu'elle médite con-
 tre un Amant absent qui l'a
 oubliée , quand à son retour il
 apporte des raisons pour excu-
 ser sa conduite.

L A rigueur en amour est une Poli-
 tique

Dont il est dangereux d'user mal - à-
 propos ;

Qui dans un contre-temps veut la mettre
 en pratique ,

En perdant son Amant , perd aussi son
 repos.



Vous d'oc qui méditez une haute vengeance,
 Belle , qui vous choquez de l'oubly d'un
 Amant ,

S'il excuse son inconstance,

Usez plutôt vers luy d'une douce indul-
 gence ,

Que de pousser à bout vostre ressentiment.

Songez , songez , Belle affligée ,

Que ses secrets remords vous ont déjà van-
 gée.

Si

Si sans marquer peu d'estime
pour une Personne qui nous
a fait un Présent par amitié,
on peut donner à une autre ce
qu'elle nous a donné.

L Ors que d'abord on se défait
D'un Présent que l'on nous a fait,
C'est un mépris sanglant qui le Donneur
irrite,

Et qui témoigne à mon avis
Certaine espèce de mépris
Qu'attire son peu de mérite.

De vray, ce prompt transport de don
Qui se fait à la chaude, & qui la bile
anime,

Paroist indigne de pardon,
Et porte un préjugé de fort petite estime;
Car qui n'estimerait un présent odieux,
Qu'on oste si-tost de ses yeux?

Mais apres que la Destinée
A veu rouler le cours de mainte & main-
te année,

Sans

*Sans que de changement on se soit ap-
perçeu,*

*Dans la suite du temps qui nos heures
mesure,*

*La chose changeant de nature,
Sans crainte on peut donner ce que l'on a
reçeu.*

Si un Amant ayant reçu d'une
Belle les plus fortes marques
d'estime & d'amitié qu'elle
pouvoit luy donner, peut sans
attirer sa colere, luy témoi-
gner qu'il doute de sa tendres-
se, pour en recevoir de nou-
velles assurances.

A Mant, voulez-vous être sage?
Si vous estes certain que Climene a pour
vous

*Estime, complaisance, amitié, panchant
doux,*

*Pour augmenter ses feux en dépit des
jaloux,*

*D'un doute injurieux ne risquez point
l'usage,*

Ce

9
t;

le

la

z

é,

re

le

re

es

E





*Ce procédé paroist violent & contraint ;
Qui trop embrasse, mal étreint ,*

*En quoy consiste la veritable
Sagesse.*

L*A crainte du Seigneur qui lance le
Tonnerre ,
Le généreux mépris des choses de la
Terre ,
L'empire souverain de ses affections ,
L'égalité d'esprit dans les afflictions ,
L'usage moderé des choses périssables ,
L'ardeur & le desir des Biens intermina-
bles ,
Joins au discernement d'un Esprit éclairé ,
De toute illusion fortement épuré ;
Toutes ces qualitez ensemble ,
Font la Sagesse, ce me semble.*

*J'ay commencé à vous faire connoistre
l'Escorial par quelques Planches que je
vous en ay déjà envoyées. En voicy une
nouvelle qui vous offrira la Veüe d'un des
Cloistres de cette superbe Maison.*

DE LA MEDECINE.

LA Medecine est une espèce de Philosophie que les Sages , apres Aristote , appellent avec quelque sorte de raison , la Sœur puînée de la Physique ; parce que , comme dit ce Prince des Philosophes : *ubi desinit Physicus, ibi incipit Medicus*. Ces deux Sciences ont un mesme objet , qui est le Corps naturel , mais elles le regardent diversement ; car la Physique le considere seulement , comme naturel ; c'est - à - dire , entant qu'il est capable de mouvement & de repos , à raison de ses Principes constitutifs , qui sont la matiere & la forme , & elle en demeure - là ; au lieu que la Medecine considere le mesme Corps , non seulement comme naturel , pour en connoistre l'existence , l'essence , & les proprieté ; mais encore en tant qu'il est capable de recevoir la santé , ou de la causer , l'examinant dans les principes qui la conservent.

vent , ou qui la détruisent , & qui ne sont autres que les quatre premieres qualitez ; sçavoir , le froid , le chaud , le sec , & l'humide , qui en constituent le temperament , d'où resulte la santé , ou la maladie , D'ailleurs , de mesme que la Jurisprudence tire ses principes & ses conclusions de la Morale , & que la Theologie (hors ce qui regarde la Foy) les prend de la Metaphysique , ainsi la Medecine tire particulièrement les siens de la Physique. Et c'est de là que les Professeurs de cette Science , luy donnent le milieu entre la Theologie & la Jurisprudence , disant que des trois sortes de biens qui regardent l'Homme , & qui sont les biens de l'Ame , les biens du Corps , & les biens de la Fortune ; la Theologie luy procure les premiers , la Medecine luy conserve les seconds , & la Jurisprudence luy fait acquérir les derniers.

La Medecine , généralement parlant , peut - estre distinguée en deux especes differentes , l'une , qui s'appelle divine , miraculeuse , & surnaturelle , & l'autre qui est purement humaine & naturelle.

La

La premiere , ainsi appelée parce qu'elle procede d'un principe extraordinaire , & qu'elle vient immédiatement d'une puissance divine sans aucune aide de la Nature , se divise en trois manieres ; car il y en a une que l'on peut appeller Locale , l'autre Personnelle , & la troisième Hereditaire.

La Medecine Locale est celle qui paroist comme attachée à quelques lieux particuliers par preference aux autres ; comme l'experience nous le montre assez souvent au regard de certaines Eglises , Chapelles , & autres lieux de Devotion , que Dieu semble avoir spécialement choisis pour y répandre d'une maniere extraordinaire les guerisons miraculeuses qu'il y opere tous les jours en faveur de ceux qui vont y reclamer son assistance. De ce nombre estoit autrefois cette fameuse Piscine probatique dont l'Evangéliste Saint Jean fait mention , & dans laquelle , dit cet Apostre , par une admirable propriété que Dieu avoit communiquée à ses eaux , le premier des Malades qui pouvoit y descendre & s'y laver , apres
que

que l'Ange du Seigneur les avoit remuées , se trouvoit heureusement guery de toutes ses infirmités.

La Medecine Personnelle , est celle qui reside dans quelques Personnes particulieres : Comme par exemple , la vertu qui sortoit imperceptiblement du Sauveur du Monde , par laquelle tous les Malades qui avoient le bonheur ou de le voir , ou de le toucher, se sentoient incontinent delivrez de tous leurs maux. *Virtus de illo exibat , & sanabat omnes. Luc. 6. v. 19.* Vertu que ce charitable Sauveur communiqua pareillement à ses Apostres pour la mesme fin , & qu'il a communiquée en suite & communique encor , comme il luy plaist , aux autres Saints de son Eglise. *Dedit illis virtutem ut languores curarent , Luc. 9. v. 1.* En un mot, c'est la vertu & la puissance dont parle Saint Paul dans la 1. Ep. aux Corinth. & qu'il appelle la grace de guerir les maladies, *Gratiam sanitatum.* Grace laquelle estant une singuliere faveur du Ciel, est tout d'un autre caractere que celle, ou que la fabuleuse Antiquité attribué par
flatterie

flatterie ou autrement à certaines Personnes , qu'elles nous vante avoir esté favorisées du Ciel en ce point , & avoir reçu des Dieux la vertu de guerir , ou par leur souffle , ou par leur attouchement, quelques maladies, sans y employer les remedes humains ; ou que la trop credule Populace s'imagine résider dans quelques particuliers , sans aucun témoignage autentique de l'Eglise, ny sans aucun merite particulier de leur part ; puis que , selon le sentiment du Cardinal Caietan *in Summa. V. in cant.* & du Docteur Navarre *in Manual. cap. 11.* toutes leurs prétendues guerisons (s'il est vray qu'ils en operent quelques-unes) sont pour la pluspart, sinon pleines de fourberies & d'impostures, du moins fort sujettes à l'erreur & à la superstition, n'estant à vray dire autre chose que les effets trompeurs de la simplicité , & de l'ignorance des Hommes, ou les inventions damnables de la malice des Demons.

Du nombre de ces prétendus Medecins que la Gentilité a voulu faire passer pour miraculeux , on compte entr'autres
les

les Psylles de Lybie , les Marfès d'Italie , & les Ophiogenes de l'Helleſpont, leſquels au raport de Plutarque , avoient la vertu naturelle de guerir les morſures & le venin des Serpens , les premiers par leur haleine , les ſeconds par leur ſalive , & les derniers par leur toucher ; comme auſſi les Tentyrites d'Egypte , qui guériſſoient en quelque'une de ces manieres , ſelon Strabon l. 17. les Bleſſures des Crocodiles. L'on y met encore Pyrrhus Roy des Epirotes, qui guériſſoit le mal de Rate par l'atouchement de ſon pied droit , comme le veut le meſme Plutarque ; l'Empereur Veſpaſien , le quel au témoignage de Suetone , & de Tacite , rendoit l'uſage des membres aux Manchots , & la veuë aux Aveugles , en touchant ceux-là du pied , & frottant ceux-cy de ſa ſalive ; Adrien , qui comme le rapporte Dion Caſſius , faiſoit fortir l'eau du ventre des Hydropiques , en diſant ſeulement deux paroles ; & enfin Aurelien qui , ſi l'on en croit Vopiſcus , reſſuſcitoit les Morts , en ſe couchant ſur eux.

Parmy

Parmy ceux que la populace s'ima-
gine avoir receu du Ciel le don de gue-
rir , il faut mettre premierement ceux
qu'en Espagne on nomme Sauveurs,
ou Enchanteurs , *Saludadores* , *Ensol-
madores* , *Santignadores* , dont quelques-
uns guerissent les Malades par le moyen
de certaines Oraisons qu'ils recitent
pour eux , & sur eux ; & les autres
avec leur salive, ou en soufflant sur eux,
comme le rapportent le P. Delrio Jesuite,
l. disquisit. magic. c. 3. Et Monsieur du
Laurent *l. 1. de strumis. c. 4.* Seconde-
ment, ceux qui sont nez le Vendredy
Saint, & que l'on s' imagine en Flandre
avoir la puissance de guerir naturellement
les fièvres tierces, cartes & autres maux.
Troisièmement, les septièmes Garçons
nez de legitime mariage, sans que la sui-
te de sept ait esté interrompuë par la nais-
sance d'aucune Fille , que plusieurs
croient en France avoir aussi le pouvoir
de guerir les fièvres , & mesmes les
Ecrouelles , apres avoir jeûné trois, ou
neuf jours , avant que de toucher les
Malades, comme l'assure Bungus en son
Livre des Nombres. Quatrièmement,
le

les septièmes Filles , que d'autres s'imaginent avoir le privilege de guerir les mules aux talons, & de faciliter l'enfantement. Et enfin les Enfans posthumes, auxquels on attribue la vertu de guerir les Loupes.

La Medecine hereditaire est certain privilege special & particulier de guerir quelques maladies , dont on croit que sont favorisées certaines Races & Familles , comme sont premiere-ment ceux qui prétendent en Italie estre de la Race de Sainte Catherine Martyre, & porter à cause de cela empreinte sur quelque partie de leur corps la figure d'une Rouë , qu'ils disent avoir apportée du ventre de leur Mere , & dont ils croient recevoir une vertu si puissante contre le feu , qu'ils le peuvent manier sans en recevoir aucune offense. Ils croient aussi que cette figure leur communique encore le pouvoir de guerir les autres de toute sorte de Brulure par leur seul attouchement. *Theophil. Raynald. Traët. de Stygmatismo sacro. sect. 2. c. 4.* Secondement , ceux qui se disent Parens de saint Paul , & porte naturellement

rellement empreinte sur leur chair la Figure d'une Vipere, d'où ils veulent faire croire que non seulement ils ne sçau- roient estre endommagez par ces sortes de Serpens , mais mesme qu'ils peu- vent guerir tous ceux qui en ont receu- quelque atteinte. Troisièmement , ceux qui se qualifient de la race de saint Martin , & pretendent pour cela gue- rir du Mal Caduc. Quatrièmement , ceux qui se vantent d'estre de celle de saint Hubert, & pretendent aussi gue- rir le mal pour lequel ce Saint est re- clamé. Cinquièmement , ceux qui se croient estre de celle de saint Roch, & pouvoir , à raison de cette parenté , de- meurer aupres des Pestiferez, les gouver- ner, & mesme les guerir, fans que le mal contagieux fasse la moindre impression sur leurs personnes. Sixièmement , ceux qui sont de la Maison de Coutance dans le Vendomois, & qui prétendent guerir les Enfans de la maladie appelée le Carreau , en les touchant. Septièmement , les aînez de la Famille du Baron d'Aumont , Comte de Cha- steaux-Roux , qu'on s'imagine guerir des

des Ecroüelles. Enfin il faut ajouter à tous ces pretendus Medecins de race, les Rois de Hongrie , auxquels on attribue la vertu de guerir la Jaunisse ; ceux d'Angleterre , issus en droite-ligne des Anciens Comtes d'Anjou , du Mal-Caduc ; & ceux d'Espagne , de chasser le Diable & délivrer les Possédez. si l'on en croit Charles Tapis , & apres luy Chassanée dans son Livre de la gloire du Monde. Mais à parler sainement de tous ces rares-privilege, on peut dire que les fondemens n'en sont pas moins imaginaires , & les preuves incertaines ; que les effets en sont douteux, pour ne pas dire fabuleux & fort suspects de fausseté.

Mais on n'en sçauroit dire autant de celuy dont nos Augustes Monarques sont en possession depuis douze Siecles ; & qui est cette divine & admirable puissance qu'ils ont de guerir les Ecroüelles, sans y apporter autre artifice que l'attouchement de leurs mains sacrées , avec ces paroles qu'ils disent à chaque Malade en le touchant : *Le Roy te touche, & Dieu te guerit.* Car c'est
une

une glorieuse prerogative qui leur est particuliere , & que le Ciel a attachée à leurs Royales Personnes , par preference à tous les autres Rois de la terre, quoy qu'en disent Polydore , Virgile, Guillaume Tokel , & Eduard Chamberlayne, Auteurs Anglois , en faveur des Rois de leur Nation. Voicy comment le dernier en parle dans son Etat present de l'Angleterre chap. 4. L'on peut mettre, dit-il , au nombre des prerogatives du Roy d'Angleterre, comme Roy, une que l'on peut appeller grande par excellence, ou plutost miraculeuse , premierement octroyée à ce bon & pieux Roy Edoüard le Confesseur ; c'est de guerir les Ecroüelles , ce mal obstiné , que l'on appelle , *The Kings Evil* , c'est-à-dire le mal du Roy, &c. Car il est constant que ces trois Auteurs, quoy que peutestre veritables par tout ailleurs , n'ont pas laissé cependant de se tromper en ce point ; puis que s'il est vray que saint Edoüard ait eu ce privilege, il ne s'en est servy qu'une seule fois, & à l'égard d'une seule Femme, comme

l'Hif

l'Histoire de sa vie, en fait foy ; sans qu'il paroisse en aucune sorte qu'il ait passé en la personne de ces Successeurs ; ce que le sçavant Matthieu Paris , qui a traité si au long de la vie & des actions des Successeurs immediats de ce Saint Roy, n'auroit pas sans doute laissé en arriere , si c'eust esté une prerogative aussi constante que des Ecrivains pretendent nous la faire croire. Et il est encor constant que l'un d'eux, qui est Tokel , ne peut pas estre excusé de mensonge ou du moins d'ignorance, lors qu'il a avancé dans son Livre intitulé ; *le Don de guerir*, que les Roys de France ont reçu de ceux d'Angleterre par une espece de provignement cette faculté de guerir les Ecroüelles, parce que, dit-il, le Royaume de France a esté autrefois presque tout subjugué par eux , puis qu'il est indubitable que nos Roys guerissoient de ce mal longtemps avant que les Anglois eussent gagné un pied de terre dans ce Royaume , comme il seroit aisé de le justifier, si la chose n'estoit pas aussi constante qu'elle l'est.

Q. d'Octobre 1681.

F

Cette grace donnée gratuitement à nos Roys, attachée à leurs personnes sacrées, & qui fait pour ainsi dire le caractère suréminent de leur Majesté très Chrétienne ayant (comme le maintiène Forcader l. 1. de l'*Empire & Philosophie des Gaulois*, & apres luy le sieur du Laurent premier Medecin de Henry IV. dans son *Traité des Ecrouelles*) commencé en la personne du Grand Clovis, le premier de nos Roys qui ait embrassé le Christianisme, qui en fit ressentir les premiers effets à Lancinet, son Grand Escuyer, a passé ensuite comme un heritage celeste par un ordre non interrompu aux autres Roys ses Successeurs, qui en ont donné des preuves autentiques dans toutes sortes d'occasions, & en ont fait, & font encor l'application & l'usage quand il leur plaist. C'est une verité universellement reconnüe par l'experiance journaliere, non seulement des François, mais encor des Etrangers, & des plus envieux mesme de la gloire de cette fleurissante Monarchie qui sont forcez de la publier malgré eux par les heureux avantages

rages qu'en retirent un nombre infiny de gens de leur Nation qui se viennent presenter à nos Roys, pour avoir l'honneur d'en estre touchez. Mais qui voudra voir des preuves encore plus convaincantes de cet admirable pouvoir, Lira Leonard Vair l. 1. cap. 11. & l. 3. c. 5. Caldesius l. de dignit. Reg. Hispan. Delrio l. 1. disquis. magic. & plusieurs autres Autheurs estrangers ; & parmy ceux de nostre France , Monsieur du Laurent dans le beau Traité qu'il en a fait intitulé, *De mirabili strumas sanandi vi solis Gallia Regibus Christianissimis concessâ*, & le sçavant Livre qu'en a fait Monsieur de Priezac, Conseiller d'Etat ordinaire, qui a pour titre, *Vindicia Gallica adversus Alex. Patric. Archamanum Theologum.*

Pour la Medecine naturelle , avant que d'en venir à sa division & à ses especes, il est bon de dire quelque chose de son origine sur la foy des plus anciens Autheurs qui en ont parlé, aucun desquels ne la fait monter plus haut que Clement Alexandrin, qui veut que cette science ait esté apportée au mon-

de peu de temps apres le Deluge par un certain Misnas , ou Mesraim fils de Cham, & petit neveu de Noë, qu'il veut avoir esté le premier qui ait trouvé le moyen de remedier aux playes & aux blessures par les operations de la Chirurgie, qui est sans doute, comme l'a judicieusement remarqué S. Ambroise, la premiere sorte de Medicine qui ait esté en usage parmy les Hommes : car comme le principal exercice , & le premier effet de leur malice, dit excellemment ce grand Docteur , fut de se faire la guerre les uns aux autres , leur premier soin fut aussi de chercher les remedes propres à guerir les blesseurs qu'ils y recevoient ; ce que l'un apprenant à l'autre, l'experience en fit naistre l'usage , & l'usage en establit un Art, qui devenant en suite particulier à certaines personnes , celles cy se mirent à s'en servir comme Maistres à l'égard des autres. Diodore Sicilien en attribué l'invention à Mercure , qui l'a enseignée aux Egyptiens , ce que d'autres disent en faveur d'Apis , ou Osiris , fils de Jupiter & de Niobé & le premier

premier Roy d'Egypte ; ou à l'avantage d'Aracus , fils d'Apollon ; ou à l'honneur d'Apollon mesme , appelé autrement Phebus , au rapport de Callimaque Cyréen , Auteur tres-ancien qui vivoit dès le temps du Roy Ptolomée surnommé le Philosophe, & qui dit que les Medecins ont appris de ce Dieu, le Secret admirable de prolonger la vie aux hommes : *Ex Phæbo Medici didicerunt dilationes mortis.* C'est aussi le sentiment d'Ovide, qui fait parler ainsi le mesme Apollon dans le premier de ses Metamorphose.

Inventum Medicina meum est , operique per orbem

Dico, &c.

Ce qui est encor confirmé par Suidas, qui ajoute que le mesme Apollon , ou Phebus , en instruisit Apis, qui porta cette science de Grece en Egypte ; d'où vint qu'après sa mort, il y fut adoré sous le nom de Phebus Egyptien.

Quelques autres veulent que l'invention de la Medecine soit deuë au Centaure Chiron , fils de Saturne & de

Phillyre, particulièrement celle qui regarde la connoissance des Simples. C'est la pensée de Jules Hygin dans ses Fables, c. 274. *Chiron*. dit cet Auteur, *Centaurus, Saturni filius Artem Medicinam Chirurgicam ex herbis primus instituit*. Laënce dit qu'Esculape fils d'Apollon & de Coronis, fut donné en son jeune âge par son Pere à ce Chiron pour en apprendre la Medecine, qui ne s'estendoit pas alors plus loin qu'à purger le ventre avec quelques Simples, à panser les playes, & à arracher les dents. Cela fait connoître que cet Esculape n'est pas proprement l'inventeur de cet Art, comme l'ont pensé Virgile dans le 7. de son Eneïde, Tertulien dans son Apologetique c. 23. dont voicy les paroles : *Iste est Esculapius Medicinarum demonstrator* ; & Arnobe, qui en parle ainsi dans son premier Livre contre les Gentils : *Esculapium Medicaminum repertorem, post pœnas & supplicia fulminis, custodem nuncupavistis, & presidem sanitatis, valetudinis, & salutis* ; mais bien ce Chiron, au moins parmy les Grecs, comme l'assure Pindare

Pindare contre Homere , qui dit que
c'est Peon :

*Est medicus prudens cunctis prestan-
tior unus*

Ille viris , cui Pæonia sit gentis origo-
Odyss. l. 4.

Contre Eschyle , qui croit que c'est
Promethée, & contre Pausanias l. 1. qui
veut que ce soit Celanipus, fils d'Ami-
thion Argien.

Quoy qu'il en soit , il faut demeurer
d'accord que si cet Esculape n'a pas esté
le premier Inventeur de la Medecine,
il en a du moins esté le plus excellent
& le plus habile Maistre ; puis qu'il
rendoit non seulement la santé aux Ma-
lades le plus desesperez, mais mesme la
vie à ceux qui l'avoient perduë. Ce qu'il
fit entr'autres à l'égard d'Hyppolite, fils
de Thesée.

Mais une guerison si merveilleuse
cousta bien cher au pauvre Esculape,
Car on assure que Iupiter , jaloux de
voir operer à un Homme mortel des
effets qui ne devoient dépendre que de
la toute-puissance des Dieux ; & sollicité

E iij

d'ailleurs par les plaintes de son Frere Pluton qui le pressoit sans cesse d'oster du nombre des vivans un Homme si extraordinaire , qui estoit capable de dépeupler un jour son Empire tenebreux , par les Sujets que luy enlevoit tous les jours l'industrie de son Art, en leur conservant & rendant ainsi la vie ; on assure , dis-je , que Jupiter le frapa d'un coup de foudre , & le reduisit en cendres. C'est ce que Virgile raconte dans le septième de son Eneïde.

Cicéron au l. 3. de la Nature des Dieux , reconnoît plusieurs Esculapes, qu'il fait tous inventeurs de quelque partie de la Medecine ; le premier qu'il dit estre fils d'Apollon , adoré comme Dieu par les Arcadiens, & qu'il fait inventeur de l'Epreuve, qui est un instrument de Chirurgie , du Bandage , & de la guerison des playes ; Le second fils de Mercure , qui est celui qu'il veut avoir esté foudroyé par Jupiter & enterré à Cynosures ; & le dernier , fils d'Arhippe , & d'Arfinoë , qu'il dit avoir trouvé la maniere

re

re de purger le ventre, & d'arracher les dents. Mais tous ces trois Esculapes se doivent reduire à un seul, qui est celuy dont nous avons parlé, lequel à l'instance d'Apollon son Pere, si nous en croyons les Poëtes, fut placé apres sa mort au nombre des Etoiles les plus remarquables du Pole Septentrional, sous le nom d'*Anguizenens*; & reconnu ensuite comme Dieu par les Hommes, & adoré sous le titre du Prince de la Medecine. Le premier Temple qui fut basti à son honneur fut, dit-on, celuy d'Epidaure Ville du Peloponeze, où les Malades se faisoient porter, afin d'y apprendre un songe les remedes propres au recouvrement de leur santé.

Quelque gloire cependant que l'on attribue à cet Esculape soit pour avoir donné aux Hommes la connoissance de la Medecine, soit pour avoir si merveilleusement réussi dans les Cures qu'il y a entreprises, il est pourtant vray que ses remedes, ny ceux des autres qui vinrent long-temps apres luy, ne s'étendoient pas à grande chose, soit que

le bon régime , & la vie réglée des Hommes de ce temps-là , ne leur causaient que tres-peu de maladie , soit, comme il est peu vray semblable , que la Medecine n'estant encore qu'au Berceau, n'eust pas encor atteint de grands secrets: car il paroît que jusqu'au tēps de la guerre de Troye les Medecins n'auroiēt pas grande experiēce en leur Art, en ce que les deux fils , ou petits fils d'Esculape, Machaon, & Podalyrie, qui servirēt les Grecs en cette qualité pendant le Siege , ne trouvoient point à redire , qu'une Femme , qui avoit soin d'Eurypile, Capitaine Grec, dangereusement blessé, luy donnast à manger de la Farine & du Fromage meslez ensemble, & du Vin Pramniē à boire, comme le remarque Platon au troisiēme Dialogue de sa Republique , quoy que cette sorte de nourriture ne servist qu'à enflāmer les playes, & n'en pust aucunement appaiser la douleur. Cela se confirme encor par le raport de Senèque , qui dit que toute la Science de ces premiers Medecins , ne consistoit qu'en la connoissance de quelque Simples,

ples , de la vertu desquels ils se ser-
voient tant pour arrester le sang des
playes, que pour les fermer. *Medicina
quondam fuit scientia herbarum , qui-
bus sifteretur fluens sanguis , vulnera
coërent paulatim, &c. Ep.c. 95.* ne, sça-
chant encor, continuë cet Auteur , ce
que c'estoit que donner des Potions ou
des Lavemens, ouvrir la Veine, ordon-
ner le Bain, procurer les Sueurs, ny fai-
re prendre aux Malades tous les autres
remedes qu'on a depuis inventez ; &
l'on fut longtemps , particulièrement
dans l'Egypte, & dans la Grece , que
chacun estoit obligé de porter dans
Memphis , aux Temples de Vulcain &
d'Isis, & dans l'Isle de Cô à celui d'Es-
culape , le remede qui l'avoit guery de
quelque maladie , dequoy les Prestres
tenoient Registre pour l'enseigner en-
suite aux Malades, qui se faisoient por-
ter aux Places publiques ; afin que cha-
cun leur dist ce qu'il avoit experimen-
té ; sans qu'on fît presque pour lors
autre profession de la Medecine ; ce
qui dura jusqu'au temps d'Hypocrate,
fils d'Heracleide, selon quelques-uns,

ou

132 *Extraordinaire*

ou d'Asclepius , selon d'autres , le plus fameux Medecin de l'Antiquité. On le fait issu d'Hercule du costé maternel, & du paternel, d'Esculape. Il nâquit en l'Isle de Cô , & commença d'estre en vogue dès le temps d'Artaxerxe Longue-main Roy de Perse, vers l'and du monde 3500.

Cet Hypocrate fut le premier qui reduisit en preceptes la science de la Medecine : car comme la coûtume avoit esté jusqu'alors d'écrire , comme nous venons de dire, dans les Registres des Temples d'Apollon , & d'Esculape les Medecines qui avoient eu quelque bon succez, afin d'y avoir recours, & de s'en servir en cas pareil , ce sage Personnage prit le soin de recueillir toutes ces differentes receptes , dont il composa plusieurs excellens Livres; entre lesquels on fait mention particulièrement de ceux - cy , sçavoir; d'un intitulé *Iusjurandum* , ou le Jurement ; de ses Pronostics , ou presages pris de la disposition des Malades ; de ses Aphorismes ; & d'un admirable Traité , où l'on tient qu'il a renfermé

mé en soixante Livres , tout ce qui se peut dire de plus curieux & de plus sçavant sur la Medecine ; ce qui fait qu'avec raison on luy donne la gloire d'avoir mis au jour cete salutaire Science, qui avoit esté presque toute ensevelie dans les tenebres près de six cens ans apres Esculape. Et l'on croit que c'est pour cela que le Roy Artaxerxe luy faisant l'honneur de luy écrire, luy donnoit dans ses Lettres la qualité de neveu d'Apollon , & de fils d'Esculape. On dit qu'il estoit si habile dans la prevoyance des maladies à venir, qu'il pre-dit la peste de l'Esclavonie long-temps avant qu'elle y arrivast ; & qu'y ayant envoyé quelques-uns de ses Disciples, tant pour en arrester le cours, que pour assister ceux qui en seroient frappez, ils y firent des guerisons surprenantes ; en reconnoissance dequoy toute la Grece ordonna qu'on luy rendist des honneurs comme à un Dieu qui avoit sauvé la Patrie. L'on ajoute, qu'ayant esté appelé par ceux d'Athenes , pour les délivrer du mesme fleau, il fit allumer un grand nombre de
feux

feux par toutes les rues de cette grãde de Ville , & brûler des parfums dans toutes les Maisons . par lequel remede il arresta d'abord la violence du mal, & le chassa tout à fait ensuite. Les Atheniens ne furent pas ingrats d'un tel bien-fait, car pour luy en marquer plus magnifiquement leur gratitude, ils establirent des jeux & des réjouissances publiques en son honneur , luy firent present , entr'autres dons precieux, d'une Couronne d'or tres-riche , & luy dresserent une fort belle Statuë devant la place du Senat , pour servir de monument éternel à sa gloire, & de souvenir perpetuel à la posterité de l'obligation qu'ils avoient à ce grand Homme , qu'ils appelloient leur Dieu tutelaire , & leur Libérateur. Et l'on dit mesme qu'apres sa mort , ils chasserent tous les Medecins de leur Etat , estimant que la vray science de la Medecine estoit morte avec luy ; Ce qui n'arriva pourtant pas, parce que les Medecins instruits par ces preceptes , & par les Livres qu'il leur avoit laissez , se perfectionnerent toujours de plus en plus

plus dans la connoissance , & dans la pratique de cette Science, & se mirent en vogue dans le monde , particulièrement certain Prodicus , Thracien de Nation , & Disciple du mesme Hypocrate, lequel, au rapport de Pline , mit en avant cette pratique de Medecines que les Grecs appelloient *Iatroleptice*, qui consistoit a donner les Bains & les Etuves aux Malades.

Chrysispe vint en suite, qui renversa toute la Theorie d'Hypocrate , & de Prodicus ; & apres celuy cy , Erasistratte , petit-fils d'Aristote du costé de sa fille , qui changea aussi beaucoup de choses que Chrysispe avoit establies, quoy qu'il eust esté son Disciple. On dit qu'il receut cent Talens d'or , qui valent soixante mille écus du Roy Ptolomée, pour avoir rendu la santé au Roy Antiochus son pere.

Quelque temps apres Acron d'Aggringente dressa en Sicile la Secte des Empiriques , ou Receptaires , ainsi appelez parce qu'ils s'arrestoient seulement à la vertu de leurs receptes, sans se mettre beaucoup en peine de regarder
aux

aux causes occultes , ny aux signes apparens des maladies, ny mesme au temperament de ceux qui en estoient attaquez, non plus qu'à la qualité des Medicamens qu'ils leur ordonnoient. C'est ce que dit Pline lib. 29. cap. 1. En quoy il n'est pas suivy de Suidas , qui fait cet Acron bien plus ancien , disant qu'il fleurissoit à Athenes dès le temps d'Empedocle, l'an 3500. qui fut beaucoup avant Hypocrate , & qu'il écrivit un Livre de la Medecine en Langue Dorique.

De cette Secte estoit Melampus, qui s'y rendit fort celebre. Il estoit natif d'Argos, & grand Astrologue. Ce qui le mit le plus en credit, ce fut d'avoir guery les quatre filles de Proethus Roy d'Argos , appellées , Iphianasse, Pisippe , Mera , & Euriale, qui entrerent en telle frenesie , qu'elle couroient toutes nuës par le Peloponeze, s'imaginant estre Vaches : Ce qu'on croyoit leur estre arrivé , pour s'estre préférées à Junon en beauté. Personne n'ayant pû trouver de remede à leur mal , Melampus se presenta au
 Roy

Roy , & luy promit de les en delivrer, moyennant la recompense qu'il luy demanda. Ce Prince la luy promit beaucoup plus grande qu'il n'eust osé l'esperer , car il s'engagea , en cas qu'il en vinst à bout , de luy donner pour Femme celle qu'il voudroit choisir des quatre , & pour dot la troisiéme partie de son Royaume. Melampus fit si bien qu'il les restablit en leur bon sens, appaisant d'un costé la Déesse à force de Prieres & de Sacrifices , & leur purgeant d'ailleurs le cerveau , selon Galien , avec de l'Hellebore noir , que l'on a depuis appelé de son nom, *Melampodion*. Elian dit, qu'il les guerit, en leur donnant du lait de Chevre; & Ovide , en les faisant baigner dans la Fontaine Clytoire , à laquelle on donnoit entr'autres propriétez la vertu de rendre chaste, & de faire haïr le Vin. Proethus s'aquita de sa promesse envers Melampus , & luy fist épouser la premiere de ses filles. C'est assez parlé de l'origine & du progrez de la Medecine : ceux qui en voudront sçavoir davantage, n'ont qu'à lire Pline en plusieurs

endroits de son Histoire Naturelle.

Quant à la division, la plus generale que les Anciens en ayent faite , a esté de la distinguer en trois especes; l'une qui regarde le regime de vivre, l'autre qui s'attache aux Medicamens , & la troisiéme qui consiste dans les operations de la main. Archytas , Prince de Tarente , & Philosophe Pythagoricien, en establissoit de cinq sortes; Sçavoir, la Pharmaceutique, qui subvient aux maladies par le moyen des potions & des receptes ; la Chirurgique , qui medicamente les playes par la Section, ou par l'Uition; la Dietetique, qui previent, ou qui chasse le mal par la seule diete , & l'usage réglé du boire & du manger ; la Nozopnometique, qui porte du soulagement aux Malades , par la prompte & veritable connoissance des causes de leurs maladies ; & enfin l'Adjutrice, qui sçait l'Art d'appaiser la violence & les pointes de la douleur. Mais la plus ordinaire division que l'on fasse maintenant de la Medecine , est de la distinguer en deux especes principales , qui se divisent encor en plusieurs

sieurs autres. Ces deux especes generiques de la Medecins , sont la Speculative & la Pratique.

La Medecine Speculative ou raisonnable , comme on l'appelle , est proprement celle qui s'arreste à la seule Theorie, sans mettre la main à l'œuvre. On dit qu'elle s'appuye principalement sur la Doctrine, sur l'Autorité, le Raisonnement , & l'usage qui sont comme les quatre fondemens , & les quatre colonnes qui la soutiennent. La Doctrine sur laquelle on veut que s'estende cette Science , comprend la Physiologie, la Pathologie, la Simeiotique, & la Crise.

La Physiologie , ou recherche des choses naturelles , est une espece de Science universelle qui renferme la connoissance des Corps Celestes , Elementaires , & Mixtes : Des premiers, pour en sçavoir les Influences ; des seconds , pour connoistre en eux tout ce qui entre dans la constitution des Estres sublunaires ; & des derniers , pour distinguer le Mineral , le Vegetable , & l'Animal. Elle s'applique de plus à la

la connoissance des divers temperamens du Corps humain, de la diversité des sexes, & de la différente constitution des âges. Elle examine encor les changemens des Saisons, des Vents, des Païs, des Climats, &c. Et enfin elle comprend la connoissance de la Morale, afin d'apprendre par le moyen de cette science de la Nature, la différence, & les effets des Passions, qui sont les mouvemens de l'Ame, & qui contribuent beaucoup à la santé, ou à la maladie.

La Pathologie s'estudie à connoître les noms, la nature, & la diversité des maladies; si elles sont simples, compliquée, organiques, communes, ou attachées à quelque partie; ou bien si elles surviennent par compassion, &c. Elle examine les causes; qui les devancent, celle qui les produisent, ou qui les accompagnent, avec leurs effets, qui sont leurs symptomes & autres accidens.

La Simeïotique, ou Simiotique, s'attache les signes, d'où elle tire les conjectures, & forme les jugemens. Ces
signes

signes sont de trois sortes ; car il y en a de memoratifs , qui font ressouvenir du passé ; de prognostics, qui regardent l'avenir, & qui font juger si la maladie sera longue, fâcheuse, périlleuse ; & enfin de diagnostics, qui s'arrestent aux affections presentes.

La Crise marque le prompt changement d'une maladie à la santé , ou à la mort. Elle se fait pour l'ordinaire le 7. le 11. ou le 14. jour, desquels le septième est le plus considerable , comme estant , dit Hypocrate , le dispensateur de la maladie. C'est pourquoy il est appelé par les Medecins le Roy des jours Critiques , parce qu'il est le plus certain prognostic de la vie, ou de la mort des fiévreux.

Cette Medecine Speculatique , raisonnable , ou dogmatique , (car elle porte tous ces trois noms ,) reconnoist pour Princes & pour Inventeurs Apollon , Esculape , & les autres dont nous avons parlé ; & pour Maistres principaux (outre Hypocrate , le plus habile de tous ,) Menecrate , Medecin de Syracuse, tres-fameux & des plus

plus experts dans sa profession , mais au reste insupportable pour son arrogance , & pour la ridicule preoccupation où il estoit de sa capacité: car Athenée dans le 7. Liv. de ses Dipnosoph, dit qu'il avoit la vanité de se faire appeller Jupiter , Sauveur & Restaurateur des Hommes, s'imaginant que par l'habileté de son Art, il estoit seul le Conservateur de leur vie. Il ne vouloit point d'autre recompense de ceux qu'il guerissoit , qu'une promesse par écrit , par laquelle ils s'obligeoient de luy obeir comme ses Esclaves , & de l'accompagner par tout , ce que la plupart d'eux estoit assez simple de faire; le suivant, les uns, vestus en Apollons, les autres en Hercules , ou en Esculapes ; luy marchant à leur teste vestu d'une Robe d'Ecarlate , la Couronne d'or en teste, le Sceptre à la main, & des Brodequins de Pourpre en Broderie aux pieds. Cet Auteur ajoute , qu'il eut la hardiesse d'écrire un jour au Roy Philippe de Macedoine en ces termes: *Tu regnes sur le Royaume de Macedoine , & moy sur celuy de la Medecine;*

*tu peux perdre ceux qui se portent bien,
& moy je sauve ceux qui se portent mal;
tu as pour Satellites & pour Sujets ceux
qui t'ont porté sur le Trône ; & moy j'ay
pour Esclaves & pour Gardes , ceux
qui me doivent la santé & la vie. A
quoy ce sage Prince , qui se mocquoit
de la sotte vanité de cet insolent, ne ré-
pondit autre chose, sinon ces quatre pa-
roles : Philippe desire à Menecrate une
parfaite santé.*

Outre ce Menecrate on fait encor
mention de plusieurs autres celebres
Medecins Dogmatiques, comme de Py-
thagore Samien , de Democrite Adde-
ritain, de Diocles Caristien , de Praxa-
gore , de Cryssippe , Philosophes Stoï-
ciens , d'Heraclide de Pont , d'Apollo-
nius de Chipre , & d'une infinité d'au-
tres , parmy lesquels il ne faut pas ou-
blier un celebre & ancien Medecin
de nostre France , c'est Crinas de Mar-
seille , à la liberalité duquel cette an-
tique & fameuse Ville doit la premie-
re enceinte de ses murailles , cet offi-
cieux Citoyen luy ayant legué à cet ef-
fet par son Testament la somme de dix
mille

mille Sesterces, & encor pareille somme pour rédifier les murs de quelques autres Villes. Pline dit, qu'il estoit tres-bien versé dans la connoissance des maladies auxquelles il remedioit par l'observation du Cours des Astres, & des Ephemerides Celestes. Il fut en vogue premierement à Rome sous l'Empire de Neron, & ensuite dans les Gaules, où il introduisit le premier l'Etude & la Profession publique de Medecine dans les Ecoles de Marseille, selon la remarque du P. Guesnay dans son Livre intitulé, *Annales Massilienses lib. 1. c. 27.*

Mais de tous ceux qui ont le plus excellé dans cette sorte de science depuis Hypocrate, les Siecles passez n'en reconnoissent point de plus illustres que Galien, fils de Nicon fameux Architecte de Pergame en Asie. Il commença d'estre en vogue dès le temps de l'Empereur Trajan, & vécut selon Rhodigin. *lib. 16. Antiq. Leg. cap. 40.* jusqu'à l'âge de cent quarante ans. Son Pere comme il l'arreste luy-mesme, l'avoit averty en songe apres sa mort d'étudier

d'étudier en Medecine , l'assurant , qu'il s'y rendroit des plus habiles , comme il fit , car outre les admirables guerisons qu'il opera , il écrivit encor en Grec un tres-grand nombre de Livres sur cette Science , que quelques-uns font monter jusqu'à 150. & les autres jusqu'à 200. Volumes , sur lesquels il composa encor d'excellens Commentaires , mais il eut le déplaisir d'en voir dès son vivant perir la meilleure partie qui fut brûlée à Rome avec le Temple de la Paix , par un accident du feu du Ciel , le foudre estant tombé sur ce superbe Edifice l'an de salut 193.

La Medecine Pratique est celle qui ne se contente pas de considerer les causes , les signes , & les effets des maladies , & de distinguer soigneusement les remedes spécifiques de chacunes , mais qui met encor la main à l'œuvre , & qui travaille à la composition des Medicaments. Les Maistres en constituënt deux especes , qui sont l'Empirique , & la Methodique.

L'Empirique , ainsi appelée , parce qu'elle ne s'appuye que sur la seule expe-

Q. d'Octobre 1681.

G

rience , reconnoist deux principaux fondemens : sçavoir l'Histoire , & l'An-topsie. La premiere luy fournit un amas de Secrets recueillis par tradition , & venus , comme on dit , de main en main : Et la derniere s'arreste aux cures , & aux experiences qui tombent sous les yeux.

La Methodique , n'a pour but que de remedier au mal qui presse sans faire grand choix des Remedes , ny une distinction fort exacte des maladies. On en fait Inventeur Themison , celebre Medecin de Grece , & Disciple d'Asclepiade , duquel Herodote & Corneille Celse , aussi bien que Pline , font une honorable mention , comme d'un des plus habiles de son temps. Ce qui n'a pourtant point empesché Juvenal de l'appeller dans ses Satyres le Meurtrier de ses Malades. Les Vers qui suivent renferment le sens de ceux de ce Poëte.

*Les Malades , que Themison
Par sa science meurtriere
A dans l' Automnale saison
Envoyez dans le Cimetiere,*

Sont

*Sont en tel nombre , ce dit-on ,
Que si sa fureur n'est bornée ,
Il peuplera dans une année
Tout le Royaume de Pluton.*

Cette forte de Medecine pratique methodique se partage en deux especes, dont l'une s'appelle Heigenie ; & l'autre Therapeutique. La premiere s'occupe à prevenir les maladies , à conserver & fortifier la santé , & à prescrire le regime de vie ; & c'est proprement ce qu'on appelle la Diete , dont on reconnoist pour un des principaux Maistres Asclepiade, Medecin de Prusse en Bythinie , qui fleurissoit dans la Grece vers l'an du monde 3920. selon Strabon ; car on dit de luy , que bannissant presque toute autre pratique de Medecine , il ne reconnoissoit que quatre choses principales & universelle , pour guerir , ou pour prevenir toutes sortes de maladies. La premiere de garder l'abstinence , & la sobriété dans le boire & dans le manger. La seconde de se faire frotter le corps avec du linge blanc & chaud. La troisieme de prendre

G ij

souvent de l'exercice , & avec modération ; & la quatrième de marcher quelque peu tous les jours & faire quelque promenade à pied , ou à cheval. Au reste on dit qu'il n'apportoît point d'autre remede pour chasser les fièvres les plus ardentes , que de l'eau fraîche ; d'où vient qu'il en fut appelé depuis le Medecin d'eau froide. Pline ajoute, qu'il s'acquit grande reputation , tant pour avoir trouvé le secret de faire servir le Vin à la santé , que pour avoir remis en sa premiere convalescence un Homme que l'on portoit en terre comme mort ; & pour avoir même gagé contre les Dieux , & contre la Fortune , qu'il ne servoit jamais malade , à cause de l'exacte diete qu'il observoit ; & de fait il mourut subitement dans un âge fort avancé d'une chute du haut d'un escalier en bas.

Charmidas, ou Charmis de Marseille, Medecin tres-renommé , estoit de mesme opinion qu'Asclepiade. Pline rapporte qu'il défendoit les Bains chauds & les Étuves à ses Malades , & vouloit qu'ils se baignassent dans de l'eau froide.

froide. Nous avons veu fort souvent, dit cet Auteur, de vieux Senateurs & autres Personnages Consulaires, imbus de cette opinion, se baigner dans les Fleuves & les Estangs au milieu de l'Hyver, tous transis de froid, & cependant dire qu'ils se trouvoient bien soulagez par un remede si extraordinaire, & si contraire ce semble au bon sens, & à la raison.

La Therapeutique s'applique à la guerison des maladies, soit par une Methode generale, soit par une autre specifique, qui descend aux Remedes qui sont propres à chaque maladie. Cette Medecine Therapeutique se divise en deux parties, qui ont chacune leur office particulier, & dont l'une s'appelle Pharmacie, & l'autre Chirurgie.

La Pharmacie appartient proprement aux Apoticaire, dont l'office est de connoistre clairement, de choisir à temps & à propos, de preparer avec soin, & de composer avec fidelité & beaucoup d'exactitude les medicamens. Cette pratique de Medecine est fort ancienne, soit qu'elle soit venue

d'Hercule Celtique , comme le veut *Gilb.cogn.l.3. Narrat.* qui dit que, *Hercules Celticus Pharmaca adinvenisse fertur, quibus venena, & serpentum morsus mederentur, & hinc Alexicacos dictus*; soit qu'elle ait esté premierement mise en vogue par le Centaure Chiron suivant l'opinion d'Hygin ; l'on peut dire qu'elle doit sa perfection au sçavant & renommé Dioscoride , natif d'Anazarbe Ville de Cilicie , & Medecin de Marc-Antoine & de Cleopatre , par l'excellent Livre qu'il a mis au jour ; où ce docte Personnage traite à fond de la nature , & des proprietéz des Plantes , des Metaux , & de tout ce qui se peut tirer des Animaux , & où l'on dit qu'il a remporté la palme sur tous ceux qui en avoient écrit avant luy. Mathiole un des habiles Medecins de son Siecles , a composé des Commentaires sur ce Livre avec autant de doctrine que d'éloquence.

Ceux d'entre les Anciens, qui se sont rendus les plus recommandables apres Dioscoride dans la Pharmacie , ont esté particulièrement Antoine Muza , &
Andro

Andromaque , auxquels on donne la gloire d'avoir inventé le Theriaque. Le premier estoit Medecin d'Auguste , & se mit en credit à Rome , & dans toute l'Italie , pour avoir heureusement rendu la santé à cet Empereur , qu'une perilleuse maladie avoit mis hors de toute esperance de guerison ; ce qui porta le Senat & le peuple Romain , qui prenoit grand interest à la conservation de ce Prince , d'élever une Statuë à celui qui l'avoit guery , & de l'affranchir luy , & tous ceux de sa profession , de toutes impositions & charges publiques. Cet avantage par succession de temps multiplia de telle sorte les Medecins à Rome , que l'Empereur Antonin fut obligé par un Edit expres de limiter à certain nombre ceux d'entr'eux qui jouïroient de ces Privileges. On les leur continua jusqu'à l'Empereur Commode , qui les amplifia encor , ajoutant en faveur de Galien son premier Medecin , qu'ils seroient gagez aux dépens du Public. Ce qui leur fut depuis confirmé , tant par Alexandre Severe , que par le Grand Constantin. Andro-

maque fut premier Medecin de Neron, Candiot de nation, & tres-habile dans sa profession. Galien. l. 1. de la Theriaque, luy attribue l'invention, ou plutoſt la parfaite confection de cet Antidote, qui a pour baze la chair de Viperes, & qui reçoit en ſa compoſition plus de cent autres mixtes. C'eſt auſſi le ſentiment de Rhodigin, & d'Opmer, qui en parle ainſi en ſes œuvres Cronographiques : *Andromachus doctiſſimus Neronis medicus Theriaces compoſitionem invenit, quæ Galeni teſtimonio ſervavit plurimos Romanos Imperatores, alioſque complures principes viros, qui eam oportune ſumpſerant.* D'autres cependant en attribuent l'invention à Muza ; l'un & l'autre y ont pû ajouter chacun quelque choſe de leur, à ce que le Roy Mithridate leur en avoit appris : car c'eſt à luy que l'on doit la premiere invention de la Theriaque, qui s'appelle autrement, Mithridat, du nom de Grand Prince, qui en a fait la premiere compoſition.

La Chirurgie, ainſi nommée, ou à cauſe de l'operation de la main, ou en memoire de Chiron qui y a beaucoup

coup excellé, est la dernière espèce de la Médecine pratique, quoy que la première, & la plus ancienne d'origine, comme nous avons dit: On luy donne quatre sortes d'operations générales. La première consiste à réunir les parties dissoutes par le moyen des Ligatures, des Bandes, des Compresses, &c. La seconde à diviser celles qui sont unies, les couper & separer par la dissection, la Taille, & la Saignée. La troisième à enlever, ôster, & arracher les corps étrangers, ou qui sont separés de leurs autres parties. Et la quatrième, enfin à reprimer & guerir par les remèdes Topiques, les Tumeurs contre nature.

Entre ceux qui ont eu jadis quelque vogue dans cette profession, on fait mention d'un certain Archagathe, fils de Lysanias du Peloponeze, que l'on dit estre le premier qui soit venu exercer la Chirurgie à Rome, l'an de sa fondation 533. où l'on luy donna le droit de Bourgeoisie, avec une maison qu'on luy acheta aux dépens du public. Plin dit, que les Romains qui

n'avoient point encore veu de cette sorte de gens dans leur Ville , furent bien aises de l'y recevoir , & que d'abord ils luy donnerent le nom de *Vulnerarius* , ou guerisseur de playes ; mais qu'ensuite voyant qu'il ne faisoit autre chose que d'inciser & de cauteriser , & qu'il employoit presque toujours le fer & le feu dans ses operations , ils luy donnerent celuy de *Carnifex* , & ne l'appelloient point autrement que le Bourreau de Rome : qualité odieuse, qui passa ensuite à tous ceux de sa profession. Quelques-uns ajoutent que le peuple Romain, le prit en tel excez de haine, qu'ils l'assommerent à coups de pierres dans le champ de Mars.

Parmy les operations de la Chirurgie , il n'en faut pas oublier une, qui n'est pas des moindres. C'est l'Anatomie , operation vraiment scientifique & industrieuse , qui consiste principalement dans la dissection artificielle du corps humain , & dans le curieux examen de toutes les pieces qui le composent. Cette innocente boucherie n'a pas toujours esté autant exempte de cruauté,

cruauté , qu'elle l'est presentement ;
 puisque s'il en faut croire Corneille
 Agrippa , elle s'exerçoit autrefois aussi
 bien sur les corps vivans , que sur les
 morts ; au lieu qu'elle ne se pratique
 plus , au moins pour le regard des Hom-
 mes , que sur les corps qui sont tout-à-
 fait privez de vie. On fait Autheurs de
 cette operation plus que barbare sur les
 corps vivans , Herophile , que Tertu-
 lien a raison d'appeller un Bourreau
 inhumain , plutost qu'un salutaire Me-
 decin ; puis qu'il eut la cruauté de fai-
 re la dissection de six cens Hommes
 tous vivans , pour connoistre mieux la
 Nature , & la disposition des parties du
 corps humain , & estre ensuite plus utile
 à ceux qui l'appelleroient en leurs ma-
 ladies : *Berophilus ille Medicus , aut La-
 ninus , qui sexcentos exsecuit , ut naturam
 unius scrutaretur , qui hominem fodit , ut
 nosset. Tertull. lib. de Anima. cap. 10.*
 On attribüe cette mesme cruauté à Era-
 sistrate , & depuis eux à Carpus , & Vesa-
 lius , & à quelques autres. On en fait aussi
 le reproche à certains Medecins de Paris ,
 lesquels , au raport de Monstrelet , furent
 par

Par la permission de Charles V I I. prendre dans les prisons du Chastelet un Franc Archer de Meudon , condamné pour les Larcins à estre pendu , & luy fendirent le ventre de son consentement , estant encor tout vivant , afin d'examiner ses entrailles , & remarquer en quel lieu & de quelle maniere se formoit la pierre , dont il estoit fort travaillé, prétendant par ce moyen trouver celuy de soulager un Seigneur de la Cour qui estoit affligé du mesme mal. Ce qu'ayant fait, & visité en son ventre ce qu'ils desiroient , il luy remirent les entrailles , & refermerent si heureusement sa playe, qu'il en guerit, aussi bien que de la pierre , & obtint la grace du Roy, avec une bonne somme d'argent. Voila le peu que nous avons à dire tant sur l'origine que sur les differentes especes de la Science de la Medecine , laquelle pour estre aussi necessaire & utile , que l'experience montre qu'elle l'est au Public , ne laisse pas de trouver encore quantité de Gens qui la méprisent, & qui non contents de se passer de ses avis , & ne se point servir de ses

receptes,

receptes , de l'usage desquelles tant d'autres tirent de si grands secours pour la conservation & pour le recouvrement de leur santé , ont encor la temerité de la décrier comme pernicieuse , ou du moins inutile , & veulent comme telle la bannir & l'exclure tout-à-fait du commerce des Hommes.

Ces Ennemis de la Medecine , pour justifier en quelque façon , l'aversion peu raisonnable dont ils sont préoccupez contre cette salutaire Science , s'appuyent sur deux fondemens, qu'il est aisé de détruire. Le premier se prend du costé de l'autorité & du témoignage de quelques Anciens , & le second de quelques raisonnemens assez foibles , comme il paroîtra en exposant les uns & les autres.

Pour l'autorité , ils font parade entr'autres de celle du divin Platon, qui disoit , que c'estoit une tres-méchante provision pour un païs que les Jurisconsultes, & les Medecins, parce que les premiers dépouillent des biens de fortune, & les seconds font perdre ceux du corps. 2°. De Nicoclés , qu'ils veulent
avoir

avoir eu si mauvaise opinion de ceux de cette profession , qu'il avoit coutume de dire d'eux avec une raillerie offensive , Que le pouvoir des Medecins estoit grand sur la terre , puis qu'ils y tuoient tant de monde impunément , & que quelqu'un luy disant qu'ils n'estoient point necessaires parmy les Hommes , il luy soutint le contraire , alleguant pour raison que sans eux les Hommes multiplieroient trop , & que le monde ne seroit pas capable de les contenir. 3°. De Socrate, qui disoit que les Medecins estoient à son avis les plus heureuses gens du monde , en ce que le Soleil fait connoître leurs bons succez , & que la terre couvre leurs fautes.

Pour les raisons qu'ils apportent pour condamner la Medecine ; ils disent 1°. Que les Medecins sous la specieuse apparence de guerir les Hommes , avancent assez souvent le terme de leurs jours , se servant , comme dit Sidonius , d'autant plus hardiment du pernicieux moyen qu'ils ont de les envoyer promptement en l'autre monde, qu'ils n'en craignent

gnent point le chastiment ; & que par une prérogative funeste au reste des mortels , ils ont seuls le privilege de les tuer , non seulement avec impunité ; mais, ce qui est horrible , & qui leur est cependant commun avec des gens qu'on n'ose nommer , d'exiger même de la recompence du mal qu'ils leur auront fait , & se faire payer bien cher de la mort qu'ils leur auront peut-estre donnée , tirant eux seuls , malgré l'équité des Loix, du profit de l'homicide, lorsque tous les autres n'en peuvent attendre que des peines. *Vnus illis utque communis cum carnifice honor est , homines scilicet accepta mercede occidere: utque ex homicidio, unde supplicium cunctis lex statuit, nullique concessa impunitas ij soli capiunt premia. Cornel. Agrip. l. de vanit. scient. c. 83.* Ce qui a donné , dit-on , occasion à un de leurs anciens Confreres de dire que la Medecine se jouë ainsi de la vie des Hommes , parce qu'elle a pour constellation dominante , l'Etoile de Mars, qui est un Planete malin, & qui ne respirant que le meurtre & le carnage , l'inspire aussi à ceux qui participent

le

le plus à ses influences , comme fait la Medecine & ses Sectateurs. *Artem Medicinæ Marti adscriptam esse non negamus, qui Planetarum omnium odiosissimus est, &c. Petr. Apponius Bononiensis Medic. conciliator dictus.* Et c'est sans doute ce qui a porté un Satyrique moderne à dire, avec un peu trop d'emportement, que,

*Lors qu'il rencontre un Medecin
Courir chez un Malade en housse,
Il se figure un assassin,
Qui luy porte la mort en trouffe.*

2. L'on voit par experience , disent-ils , qu'il n'y a point de gens plutost malades , ny plus tard gueris , que ceux qui s'abandonnent à la conduite des Medecins. Ce qui a fait dire à l'Auteur du Livre de la Prudence , ou des bonnes regles de la Vie, que la plupart des Hommes ruinent leur santé, & abregent leurs jours , en s'attachant trop fort aux regles de la Medecine; parce que les remedes continuels dont ils se servent, ne les sauvent point d'un mal , qu'ils ne les livrent ensuite à un autre , les Ingre

grediens de la Medecine , estant comme des lessives, qui emportent les taches du linge , mais qui ne le peuvent nettoyer sans l'user.

3. Qu'il est un nombre infiny de Nations sur la terre, qui se portent bien, & qui vivent tres-long-temps sans le secours de la Medecine. Et que Pline dit qu'en effet jamais Rome n'avoit jöüy d'une plus heureuse santé , que durant les six cens premieres années qu'elle avoit esté sans Medecins, au lieu que depuis que quelques Grecs de cette profession se furent introduits dans cette Maistresse du monde, de saine qu'elle estoit , elle devint comme le receptacle de toutes sortes de maladies. En sorte que les Romains abhorrant ces Medecins, comme les plus dangereux ennemis de leur vie, supplierent Caton le Censeur de les en délivrer, & de les bānir de toute l'Italie. Ce que ce sage & judicieux Magistrat fit fort volontiers , disant qu'ils chassoient les maux par de plus grands maux , & qu'il n'y avoit profession au monde si vuide de solidité, ny plus remplie d'incertitude que la leur : ajoutant qu'étant

qu'étant instruits , comme ils sont , dans la connoissance des venins , aussi bien que des remedes , il leur estoit aisé , par differens motifs de haine , d'ambition ou d'avarice , de presenter à qui leur plairoit du poison au lieu de Medecine , & donner consequemment la mort à ceux à qui ils devoient conserver la vie. Témoin entre une infinité d'autres le Medecin de Pyrrhus , lequel , au rapport de Plutarque , s'estant adressé à Fabrice Lieutenant general des Armées Romaines , & pensant estre le bien venu de luy proposer par la plus noire de toutes les trahisons , que s'il vouloit favoriser son dessein, il avoit en main le moyen infailible de delivrer Rome de son plus redoutable ennemy , en donnant le Boucon au Roy son Maistre, sous ombre de Medecine ; ce grand-Capitaine detestant un acte si lasche, & ayant horreur d'une proposition si éloignée de la generosité d'un cœur Romain, fist arrester ce Perfide , & le renvoya à ce Prince pour en ordonner le chastiment.

4. Que

4. Que la Medecine , au dire même de Galien, n'est qu'un Art de conjecture, casuel & arbitraire , qui se contrarie à toute heure dans la diversité des opinions de ses Supposits , qui ne s'accordent presque jamais ensemble , l'un reprouvant souvent ce que l'autre aura fait ; ou bien y adjôunt, ou diminuant toujours quelque chose selon son caprice: Ce qui fait, dit-on, que la plupart des gens d'esprit font peu de cas de leurs Ordonnances ; & que les plus Sages des Empereurs , comme Tibere, Aurelien , Vespasien , Charlemagne, Maximilien , & autres ; en ont esté si desabusez , qu'ils n'ont jamais voulu se servir d'eux, ny de leurs receptes.

5. Que les constitutions des Souverains Pontifes, en interdisent tout-à-fait l'usage aux Ecclesiastiques ; comme estant un Art non seulement trompeur, pernicieux, & sanguinaire , mais encore un exercice abject , servile , & tout-à-fait indigne de la grandeur & de la noblesse de leur Ministère ; estant vray que la Profession de Medecin , quelque rang qu'elle tienne à present
dans

dans le monde, n'estoit autrefois exercée que par des Esclaves , & par des gens de servile condition. Ce qui se justifie par le témoignage des saintes Lettres, qui nous apprennent dans le cinquantième chapitre de la Genèse, que le Patriarche Jacob estant mort , son fils Joseph fit embaumer son Corps par ses Esclaves, qui luy servoient de Medecins, *præcepit servis suis Medicis , ut aromatibus condirent Patrem*, suiuant la coustume de ce temps-là: Et par le raport de Pline, qui dit en son Histoire, que les Romains eussent crû se ravalier, s'ils se fussent addonnez à la Medecine, la jugeant indigne de la Noblesse d'un Citoyen Romain; voilà pourquoy , ils vouloient qu'elle ne fust exercée chez eux que par des Esclaves Grecs ; & non point par des Gens de libres condition. Ce qui est encor confirmé par plusieurs autres témoignages, tant de Cicéron. *in orat. pro Rege Dejotaro*, que de Seneque , *l. 3. de Benef. capite 24.* Suetone *in Caligul. capite 8.* & autres.

6°. Qu'enfin une bonne partie de ceux
qui

qui se messent de cette profession, sont si peu versez dans l'intelligence de ce qui regarde leur Art, qu'ils ne connoissent que superficiellement les choses qu'ils devroient sçavoir le plus à fond, comme la nature & la qualité des Simples & des Drogues qu'ils ordonnent à leurs Malades dans leurs Récipez, de la composition desquels ils se rapportent à la suffisance des Apoticairez, qui n'en estant pas mieux instruits qu'eux donnent fort souvent du *qui pro quo*, qui augmente le mal au lieu de le diminuer. Outre que les uns ny les autres ne sont guere plus sçavans, tant dans la connoissance des causes & de la malignité des maladies, sur lesquelles on les consulte, que dans le juste choix des remedes qu'ils doivent y apporter; ce qui fait qu'ils les médicamètent presque toutes de la mesme sorte, les mesurant à une mesme aune, & n'ayant pour chacune autre fausse que cette pratique triviale, sçavoir, le Clystere, la Saignée, & enfin la Purgation, comme dit le Comique Moliere; *Clysterium donare, postea seignare*, en suite *purgare*.
Lequel

Lequel Auteur peut persuader au monde, qu'il est bon nombre de ces Medecins qui ne le sont que de nom, & que tout ce qui les distingue du commun, & leur donne la qualité de Maistres en la tres-salubre Faculté, ce sont les seules marques extérieures qu'ils en portent, fait une odieuse comparaison d'eux avec certaines Gens d'une profession infiniment au dessus de la leur, disant que tout de mesme que,

*Pour devenir Cabaretier,
Il ne faut ny sçavoir, ny Lettres de
Maistrise,*

*Et qu'on est Maistre du Mestier,
D'abord qu'on a Maison, & que l'En-
seigne est mise;*

*Ainsi pour s'ériger en Medecin tout
fait,*

*Il ne faut qu'une Mule, une Barbe, un
Bonnet.*

Mais pour renverser toutes ces objections plus injurieuses que raisonnables, & pour répondre à toutes les autres que pourroient encor apporter les
Adver

Adverſaires de cette noble & ſalutaire Profeſſion , il eſt fort aisé de faire voir le tort qu'ils ont de la décrier , en diſant.

1^o Que la Medecine eſt un Art ſacré, ou pour mieux dire , une Science toute celèſte , que le Grand Maître de la Nature a par ſa bonté infinie enſeigné aux Hommes, afin de ſ'en ſervir pour la guerifon de leurs maux , & la conſervation de leur ſanté, comme le dit un excellent Poète:

*Artem alium Deus , & rerum natura
repertrix,*

*Inſtituère ſacram quæ languida corpora
morbo*

*Eriperet quovis, propria reditura ſaluti.
Periſaulus. Fauſt.*

C'eſt auſſi le langage de l'Ecriture, qui nous enſeigne que Dieu a créé les Médicamens , que l'Homme ſage ne doit jamais mépriſer : à *Deo eſt enim omnis Medela*. Elle fait de plus l'éloge des Medecins ; elle exalte leur Science; elle leur donne crédit aupres des Roys ; elle

elle nous oblige de nous en servir ; & de les honorer pour le besoin que nous avons de leur assistance, *honora Medicum propter necessitatem* ; & même elle nous assure que les Malades trouveront non seulement du secours dans la vertu de leur remedes, mais qu'ils seront encor soulagez par les prieres qu'ils feront pour eux à Dieu, qui ne manquera pas de benir & leurs soins & leur conversation. Tout cela est formellement couché, & plus au long, dans le 33. chap. de l'Ecclésiastique.

2° La même Ecriture veut encor nous apprendre le respect que nous devons porter à la Medecine, comme à une Science tout-à-fait auguste & vraiment royale, lors quelle fait dire à ce Particulier, qu'on vouloit élire Roy & Prince du Peuple, pour luy faire refuser cette éminente Dignité: *Non sum Medicus, nolite me constituere Principem populi, Is. 3.* Je ne suis point Medecin, ne me faites point le Prince du Peuple, voulant dire qu'il n'avoit point de meilleure ny de plus forte raison pour autoriser le refus qu'il faisoit du suprême rang d'honneur

neur qui luy estoit présenté , que le défaut où il estoit de la connoissance de la Medecine, & qu'il ne se sentoit ny assez fort , ny assez capable de commander aux autres , & de les gouverner en qualité de Chef & de Souverain, que parce qu'il n'estoit pas Medecin , & que pour monter dignement sur le Trône, il falloit y monter par l'exercice de l'auguste & de la noble Science de la Medecine.

En effet , dit le sçavant Secretaire du Roy Theodoric , y a-t-il dans tous les Arts où l'esprit humain se peut appliquer, rien de plus grand & de plus relevé, rien de plus utile & de plus précieux que ce que fait la Medecine ? *Inter utilissimas Artes , quas ad sustentandam humanæ fragilitatis indigentiam Divina tribuerunt consilia , nullæ præstare videtur aliquid simile , quàm quod potest auxiliatrix Medicina. Cassiodor. var. l.6. §.19.* Qu'y a-t-il de plus admirable & de plus étonnant que les merveilleux effets qu'elle produit ? C'est elle , dit ce grand Homme , qui sçait seule le secret de remettre dans une bonne constitution ce que le mal a desordonné dans

Q. d'Octobre 1681. H

nos corps. C'est elle qui rétablit nos forces quand nous les avons perduës. C'est elle qui nous conserve, ou qui nous rend la santé, qui nous doit estre plus précieuse que tous les biens. C'est elle qui a le pouvoir de rappeler une ame des portes de la Mort, & de la faire rentrer dans un corps qu'elle estoit presté d'abandonner. C'est elle, qui d'un corps languissant, exténué, & à demy pourry, en fait un corps sain, plein d'embonpoint, & rétably dans sa premiere vigueur. C'est elle enfin qui sçait former & reproduire de nouveau un Homme d'un non-Homme, & remettre au nombre des vivans ceux qu'on ne comptoit plus que parmy les morts. Toutes ces merveilles que la Medecine opere tous les jours à nos yeux, peuvent elles estre operées, demande Clément Alexandre, par une autre main que celle d'un Dieu, ou du moins par celle d'un Agent à qui cet Estre souverain a voulu communiquer une partie de sa toute-puissance? Et n'est-ce pas avec justice que nous devons honorer ceux qui font profession d'une Science qui apporte tant de biens

au

au monde, & ne meritent-ils pas bien que nous les regardions comme des petits Dieux sur la terre, & que nous discussions avec Empédocle :

Et Medici in seclis, qui hominum terrestribus insunt :

• *Hinc existunt Dei; sunt quorum maximi honores.*

Clem. Alex. 4. Strom.

*Nous devons rendre aux Medecins,
Comme à des Hommes tout divins,
Un honneur, un respect au dessus du vulgaire ;*

*Reconnoissant qu'en leur secours
Nous trouvons la santé, ce trésor salubre,*

Qui fait la beauté de nos jours.

C'est aussi le juste devoir que leur rendent beaucoup de Nations de la terre, & nommément tous les Peuples des Indes, qui les ont en telle vénération, dit Strabon, qu'ils les regardent comme des Anges descendus du Ciel; de sorte que non seulement ils

H ij

ne leur refusent rien de tout ce qu'ils leur demandent , mais ils s'empres sent encor à l'envy de leur faire le plus de bien , & de leur rendre le plus d'honneur qu'ils peuvent , chacun d'eux tenant pour une singuliere faveur & benediction de les loger & regaler en sa maison. *Nemo rogatus illis non irrogat, nemo hospitio non libenter suscipit. Strabo. lib. 15.*

3° De plus , tant-s'en-faut que la profession de Medecin soit vile , abjecte & méprisable, comme les Ennemis le veulent persuader , il faut dire qu'elle est tout au contraire infiniment relevée , non seulement par toutes les raisons que nous venons d'apporter ; mais encor , ce qui passe toute estime , par l'honneur qu'elle a reçu du Sauveur du monde , qui pour nous apprendre l'état que nous en devons faire à son exemple , l'a prise jusqu'au point que de prendre luy-mesme & se donner le nom & la qualité de Medecin , quand il a dit , parlant de sa propre personne : *Non est opus valentibus Medicus , sed malè habentibus. Matth. 9. v. 12.* Qualité qui

qui a esté aussi reconnu en luy par les Peres de l'Eglise, & particulièrement par le grand Augustin, sous ces belles paroles si souvent repetées par la langue des Prédicateurs : *Magnus è cælo descendit Medicus, quia magnus in terra jacebat agrotus.* Mais ce divin Sauveur ne s'est pas contenté de faire cet honneur à la Medecine en prenant le titre de Medecin, il en a bien voulu encor exercer luy-mesme l'office, tant dans la guerison de l'Aveugle de Siloë, luy appliquant un Collyre, composé de sa salive & d'un peu de bouë sur les yeux, que dans celle de tous les autres Malades qu'il a guéris. Les Anges ont exercé aussi quelquefois le mesme office, comme l'Ange Raphaël à l'égard de Tobie; Les Apostres pareillement, comme S. Paul envers son Disciple Timothée; S. Luc, qui est reconnu en cette qualité de toute l'Eglise, & que les Medecins mesmes reconnoissent pour leur Patron, & quantité d'autres Saints à leur exemple.

4^o Quant à ce qu'on dit qu'il y a eu quantité de Princes & de Sages du monde, qui ont méprisé la Medecine, &

fait peu de cas de ceux qui la professent; on répond qu'il s'en est trouvé une infinité d'autres qui en ont fait une estime toute particuliere. Car pour ne parler que des Personnes du premier rang, ne compte-t-on pas un grand nombre de Monarques, qui n'ont point dédaigné de la couronner de leurs Diadèmes? & ne sçait-on pas entr'autres, que Hylus, fils de Mamertus, & Roy des Thesprotes, exerçoit la Pharmacie? & que ce fut luy, comme dit Homere, qui refusa à Ulysse les drogues mortelles qu'il luy demandoit pour empoisonner ses fleches? & qu'Achiabis Roy des Taphiens, suivoit la mesme profession, & qu'il ne fit point de difficulté de donner à ce sage Capitaine ce que l'autre luy avoit refusé, se confiant en la probité de ses mœurs? Ne lisons-nous pas que Gygès & Sapor ont pratiqué la Medecine, l'un en son Royaume de Lydie, & l'autre en celuy des Medes? Et les Empereurs Adrien, & Constantin I V. surnommé Pogonate, ou le Barbu, dans leurs Empires? Que Sabith la maria à son Sceptre d'Arabie, Denis

Denis à celuy de Sicile , & Hermès à celuy d'Egypte ? Et enfin peut-on ignorer que le vaillant Mithridate en faisoit une bonne partie de ses occupations Royales , & qu'il ne s'estimoit pas moins pour estre Medecin, que pour estre Roy de plusieurs Provinces.

5°. Si l'on dit que les Romains furent si long-temps sans introduire l'usage de la Medecine dans leur Ville ; qui doute que ce ne fust , ou par ignorance , parce qu'ils n'en connoissoient pas l'utilité ; ou bien parce que vivant fort sobrement , & ne s'estant point encor plongez dans les débauches où leur trop grande prosperité les fit s'abandonner peu à peu , & n'ayant à cause de la vie réglée qu'ils menotent , presque point , ou tres-peu de maladies , ils n'avoient par consequent aucun besoin des secours de la Medecine pour la conservation ou pour la reparation de leur santé , comme ils eurent depuis qu'ils se furent relâchez de leur premier train de vie ; & si par un emportement de haine contre quelques Particuliers de cette Pré-

cession, qui en abusoient peut-estre à leur égard, ils chasserent les Medecins hors de leurs Etats ? Il est constant, comme l'Histoire nous l'apprend, qu'ils ne furent pas long-temps sans les y rappeler, voyant bien qu'il ne leur estoit pas avantageux, ny mesme possible, de se passer de leur assistance ; de laquelle aussi se trouverent-ils si bien dans la suite, que pour les attirer de toutes parts à Rome, ils leur donnerent tous les privileges dont nous avons parlé.

6°. Quant à l'ignorance qu'on leur impute, en disant qu'il y a bien des maladies qui leur sont inconnues, & auxquelles tous les remedes qu'ils peuvent inventer n'apportent aucun soulagement, & qu'il meurt une infinité de Personnes entre leurs mains, & que cependant ils ne laissent pas de se faire payer, tous morts ou incurables qu'ils les laissent, aussi-bien que s'ils les avoient effectivement guéris, il faut répondre pour ce dernier point qui regarde le salaire qu'on prétend qu'ils exigent injustement ; que lors qu'un Medecin a pris

pris tout le soin qu'il devoit d'un Malade, apres toute la connoissance qu'il a pû avoir de la nature de son mal, suivant la méthode & les regles de son Art ; si ce Malade vient à mourir, ce n'est point par la faute du Medecin, & sa mort ne doit estre imputée en aucune sorte, ny au defaut de sa connoissance, ny à l'inefficacité de ses remedes, mais à la volonté du Seigneur, qui n'a point voulu que sa vie ait duré plus long-temps, ou à la malignité du mal, qui ne se pouvoit humainement guérir. Et il n'est point déraisonnable que luy, apres avoir choisy une Vacation, apres avoir beaucoup dépensé aux Etudes, afin de s'y rendre capable, & s'estre enfin acquitté de son devoir envers le Malade autant que la necessité, la raison, & la conscience l'y obligeoient ; il n'est point, dis-je, injuste, ny mal-honneste, qu'il demande à estre récompensé de son travail, puis que selon la Loy divine & humaine, toute peine requiert salaire, & que le Proverbe dit,

Merceres omnigeno debetur certa labori.

H v

D'ailleurs , on ne sçait que trop qu'il est de certaines maladies où tous les remèdes humains ne servent de rien, parce qu'il s'y trouve quelquefois des touches de la main de Dieu , qui rendent inutiles les soins des plus habiles Medecins ; comme celles dont parle Hypocrate , & dans lesquelles ce Prince de la Medecine reconnoist je ne sçay quoy de divin , comme par exemple la Lepre , que les anciens Allemans mettoient en ce rang , disant que ceux qui estoient entachez de cette vilaine maladie avoient peché contre le Soleil ; le mal d'Hercule , ou le haut mal , dont Zenolote parle ainsi : *Herculis morbus, quem & sacrum, & comitalem appellant, ex eorum est morborum numero, quibus nullâ Medicorum ope succurri potest;* & ces autres dont parle si excellemment Ovide.

*Non est in Medico semper relevetur ut
ager ;*

*Interdum doctâ plus valet arte malum.
Cerpis, ut è molli, &c.*

77 Enfin pour répondre à ce qu'on allegue, que les Constitutions des Papes

pes

pes défendent l'étude , & encor plus
etroitement l'usage de la Medecine aux
Ecclesiastiques ; il faut dire que la dé-
fense qu'on leur en fait , n'est point
fondée sur ce qu'on prétend qu'elle dé-
roge à leur ministère , mais sur ce que
l'on a craint que s'y adonnant avec
trop d'attache , ils ne s'appliquassent
moins à leurs autres fonctions. D'ail-
leurs , comme il n'est point de défense
si generale qui ne souffre quelquefois
son exception , il est certain qu'en plu-
sieurs rencontres , & pour de bonnes rai-
sons , l'interdiction de la Medecine a
esté ou suspendue ou levée tout-à-fait
en faveur de quelques Ecclesiastiques ,
comme il paroist entr'autres par un
Arrest du Grand Conseil donné en
1603. en faveur d'un certain Prestre
d'Auxerre , contre les Medecins & Chi-
rurgiens de la mesme Ville , par lequel
il fut autorisé & maintenu à faire &
continuer la fonction de plusieurs opé-
rations de Medecine , (la saignée , la
dissection , & l'ustion exceptées ,) que
ceux de cette Faculté luy vouloient fai-
re entièrement interdire. C'est ce que
rapporte

rapporte le Sieur Botterey Avocat au Grand Conseil, dans les Commentaires Latins qu'il a faits sur l'Histoire de son temps, L. 10. au Titre qui porte : *Sensuconsultum Pratorianum quo Sacerdoti Medicinam incruentè profiteri permissum.*

Il paroist encor que les Souverains Pontifes n'ont pas entendu rendre cette interdiction si rigoureuse & si absoluë, puis qu'ils n'ont pas fait de difficulté d'y déroger eux-mêmes, comme il se justifie tant par l'exemple de Jean XXI. 189^e Pape, lequel, au raport du Sieur du Chesne dans son Histoire de la Vie des Papes, s'est non seulement appliqué à l'étude de la Medecine, & en a fait profession, mais qui en a de plus composé plusieurs doctes Livres, entr'autres des Commentaires sur les Oeuvres d'Haac Medecin, un Trésor de Remedes pour guérir les maladies du Corps humain, des Canons de Medecine, & un Traité de la Goute, que par celui de Clement V. qui ne reconnoissoit point tant de disproportion entre le Sacerdoce & la Medecine, puis qu'il donna

na à son Medecin l'Archevesché de Mayence , pour reconnoissance de ce qu'il l'avoit tiré d'une perilleuse maladie ; luy disant, au témoignage de Monsieur de Sponde , *in continuat. Annal. Baron. An. 308.* lors qu'il le revestit de cette éminente Dignité ; qu'il estoit bien juste que celui qui estoit si bon Medecin des corps , ne le fust aussi des ames ; & qu'il esperoit de sa vigilance, que s'il avoit si heureusement réüssy dans la guérison des uns , il réüssiroit encor mieux dans la conduite des autres.

Enfin si l'Antiquité profane estoit capable de servir de preuve & d'autorité sur cette matiere , on pourroit adjoûter , qu'autrefois tous les Prestres d'Egypte estoient Medecins , s'il en faut croire Homere & Platon , qui dit mesme que les estant allé voir , il en fut guéry d'une fâcheuse maladie , s'estant apres quelques remedes qu'ils luy firent prendre , lavé dans la Mer par leurs avis ; à quoy Herodote adjouste, qu'ils ne guérissent chacun que d'un seul genre de Maladie , ne croyant pas

pas possible qu'un seul Medecin pût
suffire à tous universellement, ny sçavoir
toutes sortes de remedes.

GERMAIN, de Caën.

Voicy ce que j'ay reçu de Madrigaux
sur les deux Enigmes du mois d'Octobre,
dont les Mats estoient les Yeux, & le
Pain de Sucre.

I.

A Imables assassins, doux & cruels
Vainqueurs,
Que la Nature a faits pour captiver les
cœurs,

Qui donnez la mort & la vie;

Vous dont les éclats précieux

Font tous les charmes de Sylvie,

Chers fumeaux, qu'estes-vous, si vous
n'estes ses Yeux?

RAULT, de Rouen

II.

A Dieu le Chocolat, adieu la Mar-
melade;

Si le goust en semble trop fade,

Mercure qui peut tout, a bien d'autres
douceurs.

II

Il en a de toutes nouvelles
Pour les Galans & pour les Belles,
Dont il peut confire les cœurs.
Ce Dieu qui fut sujet au lucre,
Est devenu si liberal,
Qu'en quelque lieu que l'en fasse Regal,
Il y veut prodiguer le Sucre.

Le même.

III.
Mercure, il faut estre sans Yeux,
Pour ignorer le sens de l'Enigme pre-
mière.

Si le Pain de Sucre est le mot de la der-
nière,

J'ay deviné toutes les deux.

DE LA CHASSE'E le jeune,
d'Abbeville.

IV.

EN secret je brûlois pour l'aimable
Ctimene,

Ma bouche avoit bien sçeu dissimuler ma
peine,

Et cacher de mon cœur les soupirs amou-
reux;

Mille petites momens adoucissoient ma
chaîne,

Et me rendoient assez heureux.

Pour

*Pourquoy l'avez-vous dit , mes Yeux,
Qu'en secret je brûlois pour l'aimable
Climene ?*

DE CLEBAN , de Normandie.

V.

P*Our expliquer en Vers les Enigmes du
Mois ,*

En vain en me rongéant les doigts,

Je me renverse la cervelle.

I'y resus d'une étrange sorte,

I'en ay la teste toute en feu ;

Peut-on rien voir qui s'accorde si peu,

*Qu'un Pain de Sucre , & les Yeux d'une
Belle ?*

F. FOURMY , de Bauge en Normandie.

VI.

F*anchon en nous cachant ses feux,*

Prétend passer pour une Prude.

Elle fait tout avec étude ,

Mais l'Amour parle par les Yeux.

L'Albaniste de Rouen.

VII.

P*Our rendre à deviner une Enigme
impossible,*

En vain tu consultes les Dieux ;

Galant Mercure , avec tes Yeux

Ton Sucre n'est pas invisible

DE BAQ

VIII.

Mercure en cette Enigme est bien
ingénieux,

Il en cache le sens sous une fine toile.

*On le voit toutefois au travers de ce
voile,*

*Qui de l'y découvrir n'empesche pas nos
Yeux.*

Fr. I. Augustin de Cambray.

IX.

Pour deviner le Mot de l'Enigme
premiere,

*Entendez-vous, Philis, le langage des
Yeux?*

Vous pourriez réussir mieux

Dans le sens de la dernière,

*Car le Sucre est pour vous un mets déli-
cieux.*

L'Amant de l'aimable Manon
de la Ruë des Teinturiers
d'Abbeville.

X.

Cette Enigme me plaist, je la trouve
admirable,

Jamais on ne vit rien de mieux;

Et ce qui dans le Mot estre plus agreable,

C'est que d'abord il saute aux Yeux.

DAUBAINE.

X I.

AU trafic du Tabac Mercure peu
content

De n'avoir fait sur nous qu'un tres-mo-
que luore,

On m'a dit que ce Dieu prétend,

Pour se récupérer, vendre aux Dames
du Sucre.

Le mesme.

X I I.

Que Mercure est délicieux !

Il est doux comme Sucre, & nous prend
par les Yeux.

X I I I.

VOSTRE Enigme est belle, Mercure,
Mais un défaut de la Nature

M'empesche de nommer les Yeux;

Car s'ils estoient toujours semblables,
Je dirois qu'il est véritable

Que vous entendez parler d'eux.

LE J A Y, Avocat à Poitiers.

X I V.

SI tantost en cherchant le sens mysté-
rieux

De l'Enigme du Mois j'ay senty quelque
peine ;

Pour l'adoucir, belle Climene,

Vn

*Vn Pain de Sucre entier vaut moins que
vos beaux Yeux.*

K. R. de Morlaix.

X V.

P*ourquoy chercher dans cette Enigme
obscur*

Le Secret du Galant Mercure,

Où vous perdez des momens précieux ?

*Ah ! découvrez plutôt un important
mystere ;*

Il est facile de le faire,

Iris , il est peint dans vos Yeux.

Le Berger infortuné d'Abbeville.

X V I.

P*our estre heureux en amourettes,
Tircis , ne fais pas fond sur de belles fleu-
rettes ,*

C'est trop peu pour de jennes cœurs.

Ce Sexe délicat aime les friandises,

Et tes discours sont des sottises,

*Si le Sucre n'est point de toutes tes dou-
ceurs.*

Le mesme.

X V I I.

M*ercure est dans tous ses mysteres
Sçavans , secret , industrieux ;*

Mais

*Mais pour connoistre ces deux Freres,
 Je n'ay qu'à bien ouvrir les Yeux.*

L. BOUCHET, ancien Curé
 de Nogent le Roy.

XVIII.

M*ercure, je connois l'Enigme trait
 pour trait,
 Les Yeux d'Iris m'ont dit que c'estoit
 leur Portrait.*

Le Silence mesme, de la
 Croix au Lin.

XIX.

M*ercure va souvent chez vous,
 On me l'a dit, belle Sylvie;
 Mais sur ma foy je n'en suis pas ja-
 loux,
 Non, son bonheur ne me fait point d'en-
 vie;*

*Il aura comme moy peu de contentement,
 S'il vous fait les Yeux doux en Sucre seu-
 lement.*

DAUBAINE.

XX.

C*her Mercure, soyez sincere;
 Quelqu'un peut-il expliquer mieux*

De

*De v^{os} Enigmes la premiere,
Que moy qui dis , ce sont les Yeux.
La charmante Iris de Tournay.*

XXI.

S*I mes Yeux m'ont trahy , charmante
Célimene,
S'ils vous ont découvert le secret de mon
cœur ,
C'est qu'ils trouvoient trop de rigueur
Dans cet ordre cruel qui me tient à la
gesne ,
Car , dites-moy , comment adorer vos
appas ,
Sans oser découvrir l'excès de mon mar-
tyre ?
Si ma bouche n'en parle pas ,
Cependant mon cœur en soupire,
Et vous voyez mes yeux peu sages , peu
discrets ,
Qui vous ont malgré moy déclaré ces se-
crets ,
Que je n'ose plus contredire.*

ALCIDOR , du Havre.

XXII.

D*Eux Freres , ayant sans se voir
Mesme Logis , mesme pouvoir,
Traîtres de leur Hoste , & sans Langues,
Faisant*

*Faisant de tres vives Harangues,
Si ce ne sont pas les deux Yeux,
Mercure, instruisez-nous en mieux.*

*L'ancien Curé & Doyen
d'Enere à Amiens.*

XXIII.

D*Epuis longtemps je te connoy,
Mercure, à d'autres je te prie.
Quand on a des Yeux comme moy,
Dessous le Sucre on voit ta tromperie.*

Le Poëte nouveau-né.

*Je sçay, Madame, que vous attendez
avec grande impatience l'ouverture du
Secret de l'Ecriture & de la Langue uni-
verselle que Monsieur de Vienne - Plancy
a inventées voicy ce qu'il ma fait la grace
de m'en écrire.*



A FAV-CLERANTON

le 15. Decembre 1681.

A*Voüez. Monsieur, que c'est un
des grands fleaux de l'Empire des
Lettres, que le nombre effroyable d'Au-
theurs qui ne font que copier, ce
que d'autres ont écrit, & que si l'on
retran*

retranchoit des Livres les repetitions qu'on y trouve , il n'y a point de si grandes Bibliothèques qui ne fussent reduites à l'étendue d'un mediocre Cabinet. Quel bon heur , & quelle épargne de temps ce seroit pour les Studieux ! Mais quoy , un homme conçoit une idée nouvelle , ou qu'il croit l'estre ; il l'expliqueroit aisément dans une page , dans une feuille , ou dans un cahier de papier ; & au lieu de cela , il en fait un gros Volume , parce que cherchant aussitôt dans les Auteurs Anciens & dans les Modernes tout ce qui regarde sa pensée , & tout ce qui en approche , il l'extrait & le veut rapporter avec elle , ou pour la grossir , ou pour luy donner du lustre. Quelle nécessité ! quelle manie ! quelle vanité ! Cet abus néanmoins a esté excusable en quelque façon par le passé , d'autant que les feuilles volantes sont sujettes à estre bien-tôt perduës , que les Livres durent davantage , & qu'il ne s'y en imprimoit point où il fust libre à toutes sortes de personnes de mettre ce qui leur entroit de remarquable dans l'esprit , chacun

tra

travaillant pour soy ; mais présentement, Monsieur , que vous avez conçu le noble dessein d'estre utile à tout le monde , & de publier par vos Mercurès, toutes les découvertes qu'on voudra vous confier , soit qu'elles regardent les Arts , soit les Sciences , soit la Galanterie, il n'y a plus d'excuse pour l'abus dont j'ay parlé, & tous ceux qui s'aviseront désormais de composer de grands Volumes , où il ne leur appartiendra qu'un petit nombre de pages, mériteront d'estre censurés par les Critiques, traitez comme la Corneille d'Esopé , & exclus pour jamais des Bibliothèques. Prévenu de ce raisonnement qui me paroist assez juste , j'ay mis en lumière par vostre entremise le Secret de Triteme & de Veutura , sur le déguisement du Sens parfait, dont un autre n'auroit pas manqué de faire un grand Livre , en rapportant toutes les manières d'écrire en Chiffres qui se trouvent chez tous les Auteurs, comme moins fines, moins ingénieuses , & moins divertissantes que celle-là ; & je vais encore divulguer par vostre moyen le Secret de

de l'Ecriture Universelle, & de la Langue qui en resulte, dont j'ay proposé les avantages dans vostre quatorzième Extraordinaire, sans entreprendre comme un autre auroit encore fait, d'en composer deux ou trois Tomes, en y mêlant ce qu'on a déjà dit des Ecritures & des Langues particulieres, ou imaginé d'approchant de ces generales; & en y repetant dans toute leur estendue mille instructions, qui n'ont que trop souvent esté expliquées & rebatuës.

Pour commencer donc l'ouverture de mon Secret, sur lequel ce vois que nos beaux Esprits sont demeurez muets, puis qu'il ne s'y en trouve rien dans vostre quinzième Extraordinaire; vous sçavez, Monsieur, que les Caracteres de l'Ecriture que je juge tres-propre à estre renduë universelle, *Caracteres que j'ay dit n'estre difficiles à figurer, à reconnoistre, ny à retenir*, sont ces caracteres dont le nombre se peut pousser sans confusion & sans peine, si loin que l'on veut; dont l'usage est si commun parmy nous, que nous les employons dans nos comptes, à la datte de
Q. d'Octobre 1681. I

toutes nos Lettres , & dans toutes les pages de nos Livres , & qui ont cours parmy tant de Nations, qu'on peut dire que leur connoissance est déjà universelle. Lors que j'en conçeus la première idée, & que j'en fis confidence à mon Amy , il s'estonna aussi bien que moy, que personne n'eust encore pensé à un moyen si familier d'exprimer toutes sortes d'Ecritures ; & nous jugeames l'un & l'autre , qu'il en estoit de ce Secret, comme de certaines choses qu'on cherche, qu'on ne voit pas, & qui ne laissent pas , pour ainsi dire, de crever les yeux. Vous connoissez bien , Monsieur , que j'entends parler des Chiffres Arabiques. Et en effet ne sont-ils pas aisez à figurer , veu la simplicité de leurs traits , & veu leur petit nombre qui ne va originairement que jusqu'à dix ? Ne sont-ils pas aisez à reconnoistre , par la diversité de ces mesmes traits , & par la mediocrité de ce mesme nombre ? & le rang exact & réglé qu'elles gardent dans leurs mélanges ou combinaisons ne les rend-il pas si faciles à démeler & à retenir, qu'on

trouve toujours en un moment, celui qu'on cherche ; & qu'on ne peut , sans estre estourdy , prendre l'un pour l'autre ? Je viens de dire que la connoissance en estoit déjà comme universelle , & il n'y a pas lieu d'en douter. Les Arabes à qui nous en devons l'invention , ont esté les Maistres du Monde , pendant cinq cens ans qu'ils ont dominé depuis les Indes jusqu'en Espagne ; leur langue se parle encore aujourd'huy dans la plus grande partie de la Terre ; & toutes les Nations ont eu commerce avec eux pour la Medecine, pour l'Astrologie, & pour les autres Sciences ; & l'y ont encore pour le l'Encens , pour le Baume & pour d'autres précieuses marchandises. Ainsi leurs Chiffres ont esté reçeus par tous les Peuples qui ont reconnu leur domination , ou qui ont sçeu leur langue , ou qui ont fréquenté leurs Ports , ou chez qui ils ont fréquenté eux-mêmes ; & tout le monde a pris plaisir à les mettre en usage & en vogue , pour les faciliter qu'on y a trouvées , & que j'ay déduites. Rien donc n'est plus general

que cette sorte de Chiffres , & c'est une grande avance pour l'Ecriture universelle. On compte soixante mille Caractères dans celle de la Chine ; au raport des Peres Gonzales de Mando-re , & Alvarez-Semedo, & soixante & quatorze mille suivant le Pere Grue-ber ; & toutes les Relations que nous avons de ce pais-là , conviennent que la formation de ces Caractères , leur démembrement , leur connoissance , & leur souvenir , sont si penibles , que la vie ordinaire est presque trop courte pour un Art si long. Si cette Nation n'estoit pas la plus fiere de la terre, elle quitteroit sans doute ces caractères embarrassans , pour se servir des Chiffres Arabiques ; comme elle a véritablement beaucoup d'esprit & d'adresse naturelle , quelques heures luy suffiroient pour s'en instruire & pour apprendre à les former, & elle s'épargneroit par là de grandes pertes de temps & de longues peines. Mais elle ne donne qu'un œil aux Occidentaux , & s'en attribue deux. Il y a peu d'apparence qu'elle se soumette jamais à cette innovation,

novation , quelque utilité qu'elle en pût retirer. Les Esprits vains ne veulent rien devoir à personne ; & tout ce qui est estrange trouve peu d'accez à la Chine, si ce n'est par force, comme les Tartares. L'humeur dont je suis est opposée à la Chinoise ; & je veux bien avouer que comme les caracteres de ces Peuples ont donné occasion à la recherche que j'ay faite, d'autres caracteres plus propres que les leurs à exprimer toutes choses avec facilité, avec ordre, avec distinction, leur langue aussi m'a guidé dans l'employ de ces caracteres , pour en former mon Ecriture. Nos Relations marquent de cette langue a peu de paroles. Semedo dit 326. & Gruber 400. que les noms en sont indeclinables ; que les verbes ne se mettent qu'à l'infinitif , & que toute la force consiste dans la diversité des tons de la voix , de ses inflexions , de ses aspirations , de ses accens, & de ses autres changemens, par le moyen dequoy elle prononce une mesme parole de plusieurs façons, dont chacune a une signification differente. Ainsi *ya* signifie

Dieu ; *s'étonnement*, *Oyson*, excellent ou muet , suivant la maniere dont il est prononcé. *Cin'* signifie de même *Monsieur*, *pied d'escabelle*, *pourceau* , ou *cuisine* ; & ne signifie rien s'il est prononcé simplement , comme nous le prononcerions. J'ay donc imité cette Langue dans la conduite de mon Ecriture. Je ne me fers que de peu de mots , ou pour mieux dire , de peu de nombre , bien que j'aye le champ libre pour en employer sans confusion tant qu'il me plaît. J'en rends tous les noms indeclinables ; je n'y mets les verbes qu'à l'infinitif , & je fais consister toute la force dans de certains signes , que je joints à ces nombres , par où je leur donne aussi diverses sortes de significations avec celles qui leur sont nécessaires pour une parfaite construction. La suite expliquera clairement ce que je dis icy en abrégé ; & vous ne desapprouverez pas, Monsieur s'il vous plaît, qu'avant que d'en venir là , je donne quelques principes de Grammaire , mais de Grammaire Universelle , tels que je juge devoir estre ceux d'une Ecriture & d'une

du Mercure Galant.

ne Langue qui seroient propres au commerce de toutes les Nations.



*** **

ABREGE'

D'UNE GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

PREMIERE PARTIE.

Les lettres qui sont les fondemens de toutes sortes de Grammaires, & les sons les plus simples de la voix humaine, s'expriment par la Parole, ou par l'Ecriture, & forment les sillabes; les sillabes composent les mots, & les mots font les discours; & comme les mots peuvent estre differens en leur prononciation, & en leur signification, & estre figurez par des caracteres divers en leur structure & en leur situation, de là naist la diversité des Langues & celle des Ecritures.

On divise les lettres en voyelles

I iij

& en consonnes ; & la plupart des Nations expriment différemment les unes & les autres. On ne peut mieux appeler les voyelles que nous les appellons ; à l'exemple des Latins , lors que nous les nommons simplement *a, é, i, o, u*. Ce qui est beaucoup mieux que de les appeler *Alpha, Epsilon, Iota, &c.* comme font les Grecs , puis que nous imitons en cela la Nature qui rejette le superflu , & qu'une impression sans mélange est toujours plus forte , plus juste, plus claire , & enfin plus propre à retenir.

Si les voyelles se peuvent prononcer toutes seules, il n'en est pas de même des consonnes ; elles demandent compagnie ; mais il seroit à souhaiter pour les raisons que je viens de dire, que nostre Langue leur en donnast moins qu'elle ne fait, & sur tout aux consonnes *f, l, m, n, r, s, b, z*, auxquelles nostre prononciation joint quatre ou cinq autres lettres , comme les Hébreux & les Grecs , d'une manière tout-à-fait surabondante. Je sçay bien qu'on peut répondre que nous apprenons par là à pronon

prononcer doublement les six premières de ces consonnes , & comme si elles estoient à la fin d'une syllabe, & au commencement d'une autre ; en disant par exemple *ef, fe, el, le, em, me, &c.* mais il suffiroit qu'elles se prononçassent de la seconde maniere, & qu'on dist seulement *fe, he, le, me, ne, &c.* avec l'*e*, féminin ou François que les Hebreux nomment *sceva* , ou *scheva* , sinon avec l'*é* masle ou Latin, comme nous disons *bé, cé, dé, &c.* supposé qu'on trouve trop foible l'union de l'*e* féminin. Et c'est aussi de l'une ou de l'autre maniere, dont je juge qu'il faut appeller & écrire l'Alphabet de la Grammaire Universelle, pour les raisons que j'ay dites dans l'article precedent.

La simplicité de la prononciation des lettres , nous est encore suggerée par la simplicité des caracteres dont on les figure. Chaque lettre a le sien, soit voyelle , soit consonne, excepté parmy les Hebreux , ou l'on donne l'exclusion aux voyelles, en ne les marquant que par des points, mais le nombre des caracteres n'est pas égal parmy les Na-

tions, elles l'augmentent autant qu'il leur plaist, & cela arrive par des unions de lettres que chacun fait à sa fantaisie: ainsi la nostre associe *c*, & *f*. dans son caractère *x*; *e*, & *t*, dans son caractère *θ*. Les Grecs joignant aussi *p*, & *f*, dans un mesme; les Hebreux *t*, & *f*, *f* & *c*, & l'une & l'autre langue *c* & *h*, *p* & *h*; dernière union que nous pouvons exprimer par nostre *f*; ces unions sont utiles; & il seroit à souhaiter que Messieurs de l'Academie augmentassent les nostres pour marquer diversement les prononciations différentes des mesmes lettres, telles que sont celles des deux *l*, dans ces mots *filles*, *famille*, *grille*, &c. & dans ceux-cy *mille*, *ville*, *tranquille*, &c. & autres semblables. Il est donc permis à la Grammaire Universelle d'allonger son Alphabet par des associations de lettres, puis que cette augmentation peut ôter les équivoques de la prononciation, & abréger d'ailleurs l'écriture.

L'abus de prononcer d'une façons & d'écrire d'une autre, est si grand, qu'on juge bien qu'il doit estre extrêmement retranche de cette Grammai-

re;

re; & Messieurs de l'Academie ne man-
queront pas de reformer nostre ortogra-
phe qui nous fait écrire, *faim, parfum,*
affection, dixième, raison, sentiment, fer,
assigner, fol, Paon, &c. tandis que nostre
Langue nous fait prononcer *fain, par-*
fun, affection, dixième, raison, senti-
ment, fair, assiner, fou, Pan, &c. L'Ecri-
ture & la prononciation se devant ac-
corder comme deux cordes à l'unisson,
puis qu'elles n'aboutissent qu'à une mê-
me fin, qui est l'harmonieuse intelli-
gence; & il y a longtemps que les Etran-
gers, qui sont curieux d'apprendre nô-
tre Langue, attendent de nos Maîtres
cette grace, ou pour mieux dire, cette
justice.

Ce seroit renfermer la Grammaire
Universelle dans des bornes tres-étroi-
tes, que d'en reduire tous les mots à
ceux d'une seule syllabe, & de ne leur
donner que deux terminaisons différentes
de consones, outre celles des voyelles;
deux singularitez remarquables de la
Langue de la Chine. La Nature se
plaist dans la variété, & cette Gram-
maire doit imiter la Nature. Ainsi elle
doit

doit avoir des mots de diverses mesures, & de toutes sortes de terminaisons, & éviter pourtant toutes les prononciations rudes & épineuses, afin que la facilité & la douceur servent d'attraits pour s'en instruire.

Je ne ferois pas d'avis qu'on prononçât ces mots à la façon de nos Voisins du costé du Rhin, qui changent presque de ton à chaque syllabe. Il faut laisser à l'Opera la Musique & tout ce qui en approche. Si c'est un ordre naturel d'écrire comme on parle, on doit aussi parler comme on écrit; & ne voit-on pas qu'on écrit droit, uniment, sur une même ligne : Il faut donc parler sur un même ton, sauf à le changer pour la grace, deux ou trois fois dans un long discours, à l'exemple de nos Predicateurs.

La plupart des Ecritures sont composées de lignes droites, de courbes, & de circulaires, que forment au moins vingt-quatre caracteres differens, qu'on lie l'un à l'autre par de petits traits. Sur quoy je dis que ces traits ne sont en aucune façon nécessaires, puis que nos

Livres

Livres imprimez s'en passent bien , & n'en sont pas moins lisibles; qu'en vain l'on employe vingt quatre caractères, si neuf peuvent suffire; & que les lignes droites estant beaucoup plus aisées à tracer que les autres , il seroit à souhaiter que pour avoir plustost appris à écrire , on ne se servist que de ces lignes pour former sans traits de liaison ce petit nombre de caractères. Je m'étonne que les Arabes qui ont toujours esté si fins & si subtils en toutes choses , n'aient pas employé ces simples & faciles figures pour marquer leurs Chiffres , au lieu de celles qu'ils nous ont données , dont la forme n'est pas si aisée à imiter. Le trait devoit 1. qu'ils ont choisi pour leur premier Chiffre , devoit bien, ce me semble , les conduire à cette idée. Ce trait avoit gardé son rang, comme la source des autres , & le quarré auroit demeuré pour la dernière , comme leur fin ou leur but. Mais quel moyen de reformer ce qui a cours par toute la Terre ? On y travailleroit en vain. Il faut donc qu'à cet égard la Grammaire Universelle se
tienne

tienne à ce qui est fait , & se soumettre à la peine de former pour son Ecriture les Caracteres Arabiques , tels qu'ils sont , & que les voicy , 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 0.

SECONDE PARTIE.

LEs mots vont, pour ainsi dire, jusqu'à l'infiny; neantmoins il n'y en a que de neuf sortes, qu'on nomme vulgairement les *parties de l'Oraison ou du Discours*. Quatre ne changent jamais de terminaison; on sçait que ce sont, *la conjonction, la préposition, l'interjection, & l'adverbe*; & les cinq autres en changent, qu'on appelle *l'article, le nom, le pronom, le participe, & le verbe*. Quoy que la Langue Hébraïque & la Latine ne mettent pas l'article parmy les parties du Discours, la Latine ne laissent pas de s'en servir pour marquer le genre des noms; & l'Hébraïque, pour exprimer la variation de leurs cas. Mais la Langue Françoisë, & ses voisines l'Italienne & l'Espagnole, qui l'employent à l'un & à l'autre usage,

le placent entre les parties que j'ay nommées ; & la Langue Grecque oste mesme l'interjection de leur nombre, pour l'y mettre , & n'en compter que huit , comme l'Hébraïque. La Grammaire Universelle qui se doit accommoder à toutes les Langues, s'attribuera toutes ces parties , & mettra l'article en usage avec celles qui s'en servent, sans en embarrasser pourtant celles qui ne s'en servent pas.

Le nom, le pronom, & le participe, varient, ou changent leurs terminaisons par trois sortes de moyen, qu'on appelle *nombre, genre, & cas* ; & déduire ces changemens par ordre , c'est ce qu'on nomme *décliner*. Le verbe varie aussi par l'un de ces moyens, c'est par le *nombre*, & encore par d'autres qui se diront bientôt.

Le nom est ainsi commun au nom & au verbe, & est *singulier, ou pluriel*. Toutefois les Grecs qui sont délicats, ne veulent pas que deux passent pour plusieurs ; & comptent trois nombres, tant dans leurs verbes que dans leurs n^{os}. Le singulier qui ne parle que d'un,

le

le duel qui parle de deux , & le pluriel qui parle de trois & au delà. On trouve aussi un duel dans la Langue Hebraïque , mais ce n'est que pour les noms des parties que la Nature a faites doubles , comme pour les yeux , pour les oreilles, pour les bras, &c. La Grammaire Universelle n'entrera point en contestation sur la Question si deux font un tiers party entre un & plusieurs, mais elle confondra en un le duel & le pluriel, & en fera un nombre commun, afin d'abreger , puis que leur distinction est peu considerable ; & suivant l'usage de toutes les Langues , elle terminera le pluriel differemment du singulier.

Le genre est naturellement masculin, féminin, ou neutre , puis que toutes choses sont mâle , comme *Homme, Lion, &c.* ou femelle , comme *Femme, Lionne, &c.* ou ne sont ny mâle ny femelle, comme *Ciel, Terre, Trone, Couronne, Ville, Village, &c.* Neantmoins quelques Langues comme la nostre & ses voisines , n'ont que deux genres ; le masculin , qui se marque par l'article *definy*

definy *le*, ou par l'article indefiny *un*;
 & le feminin , qui s'exprime par les
 article *la* , ou *une*. Ainsi nous disons
le Royaume & la Royauté, un Trône &
une Couronne , de mesme que nous di-
 sons le *Lion & une Lionne* , bien que
Royaume & Trône ne soient non plus
 masles , que *Royauté & Couronne* fe-
 melles. La Grammaire Universelle qui
 doit toujourns suivre l'ordre le plus natu-
 rel, puis que la Nature est sa regle, em-
 ployra les trois genres , & assignera le
 masculin à tout ce qui est masle, & à
 tous les noms qui le representent, com-
 me à ceux de *Roy, de Seigneur, de Pere,*
&c. & mesme aux Esprits , comme à
Dieu, aux Anges, aux Chérubins, aux
Dominationes, aux Puissances, &c. Elle
 attribuera le feminin à tout ce qui est
 femelle, & à tous les noms qui luy con-
 viennent , comme à ceux de *Reyne, de*
Dame, de Mere, &c. & mettra au neu-
 tre tout ce qui n'est masle, femelle, ny
 esprit , par nature, ny par rapport, mais
 le genre neutre sera encor genre com-
 mun, ou pout le mieux nommer , *genre*
libre, c'est à dire, masculin ou feminin,
 au

au choix du Parleur & de l'Ecrivain, & à celuy de l'Interprete, afin que chaque Nation puisse garder son propre usage, & trouve que tout y quadre, sans contrevenir aux regles de cette Grammaire. Par cette raison, tous les noms équivoques qui représentent tout ce qui est masse, femelle, esprit, & tout ce qui ne l'est pas, comme *les estres, les creatures*, & autres noms semblables, seront de ce genre libre.

Le cas est ce qui fait la principale variation des noms dans les Langues qui n'employent point l'article à le marquer. Il est de six sortes, & l'on tire le nombre des différentes manieres dont le verbe peut influer sur le nom. On sçait qu'ils sont appelez *nominatif, genitif, datif, accusatif, vocatif, & ablatif*. Neanmoins la plupart des Langues ne les expriment pas tous diversement; l'Hebraïque & la Françoisse n'ont que quatre articles pour les distinguer, & la Langue Latine mesme qui varie pour cela, la terminaison de ses noms finit souvent le datif, comme le genitif, l'ablatif comme le datif, & presque

que toujours le vocatif comme le nominatif. La Langue Grecque retranche absolument l'ablatif, & en use presque dans tout le reste de mesme que de la Latine. Mais la Grammaire Universelle doit exprimer diversement tous ces cas, puis que leur employ est different; & pour satisfaire les Grecs, l'ablatif sera un second genitif pour luy. Neantmoins pour abreger, elle pourroit rendre commun le vocatif avec le nominatif, comme le cas le plus facile à connoistre à la seule prononcia-tion, & dans l'Ecriture à l'imperatif qui l'accompagne presque toujours, & par consequent le moins necessaire à distinguer.

Le nom est de deux sortes. Le substantif, qui rend un sens intelligible, estant employé avec un verbe; & l'adjectif, qui a besoin d'estre joint ou adjoit au substantif, ou sous-entendu avec luy; pour produire un semblable effet.

Le substantif est absolu ou relatif. L'absolu, q't'on nomme aussi primitif, est ou esprit, comme *Dieu, Ange, &c.* ou male ou femelle, comme *Homme, Femme,*

Femme, Lion, Lionne, &c. ou matiere naturelle, comme *Ciel, Terre, pierre, &c.* ou matiere artificielle, comme *Throne, Couronne, Ville, Village, &c.* ou forme accidentelle, comme *grandeur, generosité, sagesse, &c.* Le substantif relatif dérive du verbe, ou n'en dérive pas, & est toujours antécédent ou subsequeut. L'antecedent qui dérive du verbe, est comme *Createur*, & le subsequeut, comme *Creature*, L'entecedent qui n'en dérive pas, est comme *Reyne, Pere, Mere. &c.* & le subsequeut, comme *Sujet, Sujette, Fils, Fille, &c.* L'antecedent qui dérive du verbe, a son subsequeut direct ou indirect. Le direct est comme *Creature* à l'égard du *Createur*; & l'indirect est comme *Donataire* à l'égard de *Donateur*.

Je croy qu'on dispensera volontiers la Grammaire Universelle de rapporter tous les noms particuliers des Hommes, & ceux de leurs Villes, de leurs Villages, & de leurs autres habitations; outre que ce détail est inutile, il ne se trouve en aucun Dictionnaire, & il en faudroit plus de cent comme
celuy

celuy de la Chine pour y fournir. Il suffira donc qu'elle rapporte les principaux de chaque Nation. Quant aux noms des nombres , elle les exprimera aisément, quoy qu'ils aillent presque à l'infiny, parce qu'ils sont tous composez les uns des autres, les dix premiers exceptez.

L'adjectif se divise diversement comme le substantif. Il y a l'adjectif du nom, & celuy du verbe. Le premier vient de la personne ou de la chose. Celuy qui vient de la personne est comme *Royal*; *paterne*l, *maternel*, &c. Celuy qui vient de la chose est comme *celeste*, *terrestre*, *leger*, &c. L'adjectif qui vient du verbe est comme *adorable*, *faisable*, *redoutable* , qui signifient ce qui est digne d'estre adoré ; ce qui est possible à faire, & ce qu'on doit redouter. Trois degrez de comparaison suivent encore la nature de l'adjectif, comme quand on dit par exemple , en parlant de nostre auguste Monarque , *il est aussi grand qu'Alexandre*, *il est plus grand qu'Alexandre*, *c'est le plus grand des Roys*. Ces trois degrez de comparaison font donner à l'adjectif les nom de *positifs* , de
compara

comparatif, & de superlatif. Le premier marque l'égalité, en bien ou en mal; le second élève ou abaisse; & le troisième porte la comparaison au plus haut point de louange ou de blâme. Dans nostre Langue & dans ses voisines, la difference de ces degrez ne change point les adjectif, on ne fait que leur joindre quelques adverbes; mais il n'en est pas de mesme de la Latine, les expressions du comparatif & du superlatif, sont plus courts que les nôtres, & son exemple est à suivre à cet égard; neantmoins pour fournir à l'abondance & à la facilité, la Grammaire Universelle doit aussi donner le moyen d'exprimer ces deux degrez de comparaison à nostre maniere. Au reste, les divisions que je viens de rapporter, tant des substantifs que des adjectif, sont trop justes & trop claires pour n'estre pas agréées d'elle.

Les pronoms sont des especes d'adjectifs qui se mettent en la place des noms devant les verbes, & qui en marquent les personnes; & comme il y a trois sortes de personnes, qu'on appelle

pelle simplement la premiere personne, la seconde, & la troisieme, il y a trois sortes de pronoms, *je* ou *moy*, *tu* ou *toy*, & *il*, *elle*, ou *luy*, *celuy-cy*, *celuy-là*, &c. La Grammaire Universelle doit mettre les pronoms au genre libre, afin qu'on les puisse accorder en genre avec tous les estres auxquels on les joindra; ce privilege ne pouvant aboutir qu'à la perfection des expressions, & à une plus parfaite intelligence.

Les participes sont des adjectifs qui derivent des verbes, comme ceux que j'ay déjà rapportez, mais ceux-là ne désignent point de temps, & ceux-cy en marquent, comme on le connoist par les exemples *aymant*, *aymé*, qui *aymera*, où l'on trouve le temps present, le passé & l'avenir. A la verité ils ne tiennent pas tant de la nature & de la simplicité des adjectifs dans nostre langue que dans les autres; mais quand l'usage general ne prévaudroit pas, la brieveté & la commodité de leurs expressions le devroit emporter sur nous. Les adjectifs sont de tout genre en toutes sortes de langues;

langues ; il en sera donc de même des participes.

J'ay dit que le verbe estoit susceptible de changement , par le nombre. Il est encore *par les personnes* , dont il exprime les actions ou les passions ; *par les temps* , auxquels ces actions & ces passions se font , ont esté faites ou se feront ; & *par les mœuds , modes ou moyens* , qui sont les manieres dont elles arrivent. Dédire ces changemens par ordre , c'est ce qu'on appelle *conjuguer*.

La langue Hebraïque a dans ses verbes , deux nombres , trois personnes & trois temps , de même que toutes les autres langues ; mais elle commence à conjuguer par la troisième personne , & par le temps passé , au lieu que les autres commencent par la première personne & par le temps présent. De plus elle n'a que trois modes , l'*indicatif* , l'*imperatif* & l'*infinitif* , au lieu que les autres ont encore l'*optatif* & le *subjonctif*. Neantmoins elle enferme dans les trois ce que les autres estendent dans les cinq ; & ce qui luy est encore
bien

bien particulier, c'est que ses verbes sont susceptible de genres, comme les noms. De sorte que l'on apprend souvent de quel genre est le nom, par sa jonction & par son accord avec le verbe. La Grammaire Universelle devant suivre l'usage le plus general, pour avoir moins de peine à se faire recevoir des Nations, commencera à conjuguer comme la langue Greque, la Latine, la Francoise & les voisines, par la premiere personne & par le temps present; & emploiera les cinq modes avec toutes les differences de temps, qui sont marquées plus amplement par la langue Greque & par la nôtre, que par la Latine. Mais comme elle doit suivre aussi la construction la plus exacte & la plus parfaite, elle donnera des genres aux verbes, comme la langue Hebraïque.

Le verbe est de plusieurs sortes aussi bien que le nom; il est substantif, comme *estre* ou *exister*; actif comme *aymer*, & passif comme *estre aimé*. Les langues en ont d'autres encore, mais ce sont plutôt des effets de leur caprice, que de la necessité; ils se peuvent tous reduire

Q. d'Octobre. 1681.

K

sous ces trois chefs. La Grammaire Universelle pourroit pourtant leur en ajouter une quatrième sorte assez à propos, c'est ceux auxquels on joint volontairement un pronom personnel pour la construction, comme *se regarder*, *s'estimer*, *s'élever*, &c. qui ont après cela des certains temps communs avec le verbe actif, & d'autres communs avec le passif. Et la raison est qu'elle abbregeroit par ce moyen les répétitions importunes des pronoms, comme *je me regarde*, *tu te regarde*, *nous nous regardons*, *je me suis regardé*, *vous estes regardez*, &c. Ces répétitions ne pouvant être que desagréables dans une Ecriture Universelle, où tout se doit exprimer par les voyes les plus courtes, pourveu qu'elles soient les plus claires. Et ce verbe se pourroit appeller *verbe meslé*, à cause des deux conjugaisons actif & passif, dont il tiendrait.

Voilà en gros ce que je pense de la nature de tout ce qui se décline & de tout ce qui se conjugue. Je l'ay rapporté à cause des deux moyens d'écriture & de langue universelles que j'ay conçus. Tout cela peut

peut estre utile à l'un d'eux; mais à l'égrad de l'autre qui est le plus court il n'y aura à décliner que l'article, & à conjuguer que le verbe substantif pour toutes les variations des verbes & des noms; ce qui est d'une merveilleuse abréviation.

D E R N I E R E P A R T I E.

Chaque langue arrange differemment les parties du discours, & fait son élégance de cette diversité qu'elle appelle son stile; mais l'élégance de la langue universelle ne doit consister que dans sa netteté & dans sa clarté; & pour y venir, elle doit suivre ce qui est le plus naturel. La langue Hebraïque, la nostre, & nos voisines, approchent le plus de cette perfection. Elles mettent le nominatif devant le verbe; & ce qui régit avant ce qui est regy. *Au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre*, dit l'Hebreu dans son Stile, qui est le nostre, & celui de la Nature, puis que la cause y est placée devant l'effet. La langue Latine renverse cette construction de diverses façons & sacrifie d'ordinaire l'ordre du bon sens à la

cadence des paroles. Ce n'est pas que la Françoisë ne mette quelquefois le nominatif après le verbe , & toujours le pronom devant , quoy qu'il en soit régy ; puis que nous disons , *les Braves qu'estime le Roy , Dieu nous aime , &c.* Mais ces constructions ne sont pas à imiter dans la langue universelle , il faut dire que *le Roy estime , & Dieu aime nous* ; bien que cette dernière construction soit Allemande dans nostre usage, il suffit qu'elle soit plus naturelle que la précédente.

C'est encore une regle à garder , que l'adjectif ne soit pas éloigné du substantif auquel il se rapporte , puis que sa nature est d'estre *adjoint* , comme son nom le marque. On laissera neantmoins la liberté de le placer devant ou après, suivant l'usage de chaque langue, veû le peu de consequence de sa situation, à moins qu'il n'y ait un verbe entre-d'eux ; parce qu'alors il doit estre après , comme en ces mots, *le Roy est grand , la Reyne est vertueuse , &c.*

Les adverbes seront aussi toujours mis proches des verbes , & les propositions
avant

avant eux & avant les noms , puis que c'est la nature des uns & des autres.

Enfin il faudra éviter tous les renversemens de constructions & toutes les transpositions , comme autant de desordres , & ne chercher que la simplicité.

Quant au regime de cette Grammaire , il doit comme l'arrangement , estre conforme aux regles naturelles , & n'en avoir que de generales , afin que son stile soit égal par tout , & que la diversité n'empesche pas l'intelligence. Ainsi le regime du nom adjectif avec le substantif sera tel que dans les autres langues , où ils s'accordent en tout ; & il en sera de mesme du regime du nominatif avec le verbe , sans avoir égard au 30a Troki des Grecs , ny à cette façon de parler de nostre langue , *une infinité d'animaux courent*. Les deux substantifs qui signifient une mesme chose , & qui sont mis sans conjonction ou avec conjonction , s'accorderont encore de la mesme sorte , & l'on dira *le Roy Louis , la Reyne Therese , & le Roy & la Reyne , &c.* Mais s'ils signifient des choses diverses , & qu'ils se rencontrent sans

conjonction , le second dans l'ordre de la construction naturelle sera mis au genitif , & l'on dira *le Royaume de France, la Ville de Paris, &c.* sans avoir égard à l'*urbs Roma* des Latins. S'ils sont mis au nominatif singulier & avec conjonction , & qu'ils regissent un verbe après eux, il faut faire prendre le pluriel au verbe , & à l'adjectif qui les suivra ; & l'on dira *le Roy & la Reyne se promènent, sont admirable, &c.* Et parce qu'entre les personnes , la première passe pour la plus noble, & la seconde après elle, le verbe s'accordera toujours au pluriel avec la plus noble, & l'on dira , *moy & toy joüons, toy & luy joüez, &c.*

Les marques des degrez de comparaison dont on use dans nostre langue, & dans ses voisines, s'exprimeront par des conjonctions qui se mettront entre l'adjectif & le substantif , & qui les accorderont du moins en cas ; mais lors qu'on se servira des adjectif varieez à la maniere des Latins , on emploiera le substantif à l'ablatif ou au datif après le comparatif , & au genitif après le superlatif,

Les

Les prépositions qui se mettent devant les noms ou devant les pronoms, en excluront toujours l'article & le porteront avec elles ; & l'on reputera par ce moyen ces noms & ces pronoms en quel cas on voudra, chacun selon l'usage de sa langue, ce qui fera éviter la contrainte du regime. Pour les prépositions qui se placent devant les verbes, elles suivront la nature des modes; celles de souhait se mettront avec l'optatif, & celles de supposition avec le subjonctif.

Le verbe substantif régira le nom au genitif, l'actif le régira à l'accusatif, & le passif le régira avec une préposition, ce que feront aussi les verbes mêlez, & ceux qui marquent le mouvement local, le repos & la mesure des lieux ou des temps. Les verbes qui auront deux régimes, l'un direct, & l'autre indirect, comme *montrer le chemin aux Soldats*, *estre condamné par le Juge à la mort*, &c. régiront le direct qui doit estre toujours le premier dans l'ordre de la construction naturelle, de la maniere que je viens de dire, & mettront le second ou l'indirect au datif.

Lors que deux verbes seront ensemble sans conjonction, le dernier sera mis à l'infinitif suivant le grand usage ; & quand la particule *que* se trouvera entre-d'eux , comme il arrive souvent dans nostre langue & dans ses voisines , la Grammaire universelle qui doit pourvoir à tout , donnera le moyen de l'exprimer, sans rien changer à la phrase.

Enfin , on suivra en toutes choses la construction la plus naturelle & la plus simple ; dans l'expression & dans l'explication ; & la pratique suppléera avec le principe , au défaut des autres regles qu'il seroit trop long de rapporter icy toutes. Voilà les principales , & les fondemens les plus exacts & les plus plausibles , ce me semble , de la Grammaire universelle.

Je dois après cela venir au détail de l'Ecriture & de la langue qui en résulte ; & expliquer en premier lieu , l'employ des Chifres Arabiques pour l'expression de toutes choses , avec une parfaite construction ; mais comme vos Livres, Monsieur , sont des Parterres embellis de toutes sortes de Fleurs , il ne fe-
roit

roit pas juste de n'accorder qu'à une seule, la place qui est destinée à plusieurs. Agréez donc que je remette à vostre Extraordinaire du 15. d'Avril prochain, la suite de mes éclaircissemens, & continuez-moy la grace de me croire vostre tres, &c.

DE VIENNE-PLANCY.

SI ON PEUT AIMER sans le sçavoir.

S'*Il est vray que l'Amour par de funes-
tes charmes*

*Cause tant de langueurs, de soupirs, &
de larmes,*

Exerce sur les cœurs un absolu pouvoir,

Peut-on aimer sans le sçavoir?

*Oüy, mais me direz-vous, combien voit-
on de Belles,*

*Dont les tendres regards & les douceurs
mortelles*

Blessent si délicatement,

*Qu'on croit n'estre qu'Amy, lors qu'on
devient Amant?*

*Non, l'amour dans un cœur fait toujours
du ravage,*

K v

*On a beau résister, il met tout au pillage,
 Il nous ravit la liberté,
 Le repos, la tranquillité,
 Et d'un Indiférent les biens, doux &
 paisibles,
 Pour nous flater d'un foible espoir;
 Et ces pertes sont trop sensibles,
 Pour ne pas s'en appercevoir.*

BARDON, de Poitiers.

Si une Belle qui aime fortement,
 peut exécuter les desseins de
 vengeance qu'elle médite con-
 tre un Amant absent qui l'a
 oubliée, quand à son retour il
 apporte des raisons, quoy que
 méchantes, pour exécuter sa
 conduite.

UN cœur tendre n'est point ca-
 pable
 De se vanger d'une infidélité;
 C'est en vain qu'on voudroit paroître
 redoutable,
 Quand on a de l'amour, on n'a plus de
 fierté.

Une

27

iter

5

ir-

F





Une funeste expérience

*M'apprend qu'on ne ſçauroit maltraiter
un Berger ,*

*Quand'une fois il peut nous engager ;
J'aimois Tircis dans ſa conſtance,
Je l'aime encor, quoy que léger.*

LA BELLE GUILLOT, du Quar-
tier de S. Hilaire de Poitiers.

En quoy conſiſte la véritable
Sageſſe.

CEluy-là qui croit dans le monde
Trouver la Sageſſe profonde,
Se trompe fort aſſurément.
C'eſt bien plus haut qu'elle réſide,
Et je tiens qu'elle ne préſide
Que dans le Ciel uniquement :
Mais quant à l'humaine Sageſſe
Dont ſouvent fait grande largeſſe
Celuy qui la poſſede moins ,
Je croy que ſon degré ſuprême
Conſiſte à mettre tous nos ſoins
A nous bien connoiſtre nous-meſme.

GIRARDOT, de Mouliſ.

*Je vous envoie la veüe du grand Cloiſtre
du Monaſtere de l'Eſcurial, & viens à
l'Explication du Billet Enigmatique em-
ployé*

ployé dans le dernier Extraordinaire. Je vous marquay sur la fin de ma Lettre du mois d'Octobre, qu'au lieu de ces mots, Depuis fort long-temps on n'a point vû ce qu'on voit aujourd'huy, il falloit lire, ce qu'on doit voir aujourd'huy. C'estoit en quelque façon vous en dire le secret, puis que je vous faisois remarquer qu'une syllabe oubliée estoit importante. Cependant il n'a esté trouvé de personne. En voicy la Clef. Prenez la sixième syllabe qui est On, & continuez de cette sorte à prendre jusqu'à la fin toutes les sixièmes syllabes, vous trouverez que toutes ces syllabes jointes ensemble, font le sens qui suit. On doit vous enlever ce soir, si vous sortez. Prenez vos mesures pour éviter ce mal-heur. Il seroit aisé avec un peu d'application, d'écrire une Lettre dont le sens seroit parfait & qui en formeroit un autre caché par les syllabes, que la Personne à qui on l'adresseroit, seroit avertie de retenir. Il me reste encor plusieurs manieres de Chifres, dont je n'employe aujourdhuy aucun, par la crainte qu'on n'y prenne pas toujours plaisir.

Les Enigmes de Novembre étoient toutes deux sur la Palatine. Je vous fais part
des

*des différentes Explications que j'en ay
reçues.* I.

DE l'An passé la piquante froidure
Exigeoit bien une double fourrure ;
Mais cet Hyver estant moins rigoureux,
Vne devroit suffire au lieu de deux.

C. HUTUGE , d'Orleans, de-
meurant à Mets.

I I.

Mercure a beau se déguiser ,
Et faire' nouvelle figure ;
Il a beau si souvent se métamorphoser ,
Mercure en est-il moins Mercure ?



Non, non, quoy qu'il se serve & du temps
& du lieu ,

Pour changer de forme & de mine ,
On reconnoist toujours ce Dieu ,
Fust-il mesme caché sous une Palatine.

RAULT , de Rouën.

I I I.

Ces deux Enigmes jumelles ,
Qui sont également belles ,
Vont avoir un grand renom ;
Elles sont justes & fines ,
Et les nommer Palatines ,
C'est les nommer par leur nom.

IV. Mercu

I V.

Mercure, ton Enigme obscure autant
 que fine,
 Ne m'échappera pas, je l'ose parier;
 La raison est, que je suis l'Ecuyer
 D'une Princesse Palatine.

DE SAINT VICTOR.

V.

Qui pour les Enigmes fines
 Que vous nous donnez à tout,
 Vous rendroit des Palatines,
 Mercure, qu'en diriez vous?

Mademoiselle SEIGNEUR
 de Pontoise.

V I.

Camille me disoit, je ne sçay par quel
 sort,
 Moy, qui sans vanité, quelque Enigme
 qu'on fasse,
 Me trouve assez de feu pour l'expliquer
 d'abord,
 Je me trouve icy courte, & suis toute de
 glace.



C'est la saison, luy dis-je, on ne sent que
 trop bien

Que jusqu'à nostre esprit souvent elle do-
 mine;
 Mais

du *Mercur*e Galant. 231

*Mais voyez si le cœur ne vous dictera
rien,*

*Quand vous aurez dessus mis une Pala-
tine ?*

DROÜART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.

V I I.

Vous moquez-vous, Galant *Mercur*e,
De nous donner tout-à-la fois
Deux Palatines dans un mois,
Pendant un Hyver sans froidure ?

LE MAUVILEU DE CHAUVEN.

V I I I.

Vous voulez donc que je devine
Les Enigmes du Mois ? Je n'en fais
pas refus :

*Mais il faut souffrir, ma Voisine,
Que pour mettre le doigt dessus,
Je touche à vostre Palatine.*

DAUBAINE.

I X.

Lors que la Cour
Fut à Strasbourg,
*Mercur*e y fut aussy ; chercha ce que la
Ville

Pouvoit avoir de curieux,
Et ne prit pas une peine inutile ;

Mais

*Mais comme en peu de temps il court
divers lieux, (fines,*

*Il fut aussi, dit-on, dans les Villes voi-
D'où le Drôle apporta de belles Pala-
tines. Le même.*

X.

P*Arbleu, mon cher Galant Mercure,
Assez plaisante est l'avanture;
Lors que pour ta Maîtresse en cet An
tout nouveau*

*Je t'envoie une Palatine ,
Comme quelque chose de beau
Tu m'en rends une bien plus fine.*

GIRAULT le jeune, Parisien.

X I.

I*E ne sçay pas si je suis fine
Dans les secrets de deviner;
Mais je croy que la Palatine
Est ce qu'avez voulu donner
Ce Mois dernier, Galant Mercure;
Au moins on ne peut mieux en faire la
peinture ,*

Pour nous le faire soupçonner.

M. DE BART-BRION.

X I I.

V*ous me dérobez mille appas,
Palatine superbe & vaine ;*

Mais

*Mais vous ne m'empescherez pas
De voir la bouche de Climene.*

DE CLEBAN, de Normandie.

X I I I.

EN vain *Mercur* fait le fin,
Nos Bergeres sont aussi fines;
Il vient de chez le *Palatin*,
Et veut cacher deux *Palatines*.

L'un des tendres *Bergers* de *Cotentin*.

X I V.

R O N D E A U.

Renard est pris, ou *Marthe Zebeline*,
Peau de Lapin, de *Castor*, ou d'*Hermine*,

Pour ranimer la chaleur d'un beau sein,
Et conserver la blancheur de son tein;
Ainsi leur nom se change en *Palatine*.



Blondain croiroit avec sa bonne mine
Porter plus loin sa *prunelle mutine*;
Mais par cet art on voit que le plus fin
Renard est pris.



Dans l'une & l'autre *Enigme* où l'on
raffine,

Pour découvrir au vray leur origine;
Si quelqu'un dit les *Etrives du Rhin*,

Tout

Tout autre Mot que Palatine enfin.

*En cet endroit pour Marthe, ou pour
Foïne,*

Renard est pris.

L'Amant favorisé sans esperance.

XV.

M*ercure, ta Muse fertile
Auroit pû supprimer quelque Eni-
gme ce Mois;*

*Deux Palatines à la fois,
Dans un Hyver si doux, sont un meuble
inutile.*

F.FOURMY, de Baugé en Anjou.

XVI.

C'*est donc tout de bon que Mercure,
Maintenant Marchand de Fourrure,
De retour des Pais où regnent les frimats.*

*A rapporté de ces Climats
Bonne provision de Marthes Zibelines.
Il en expose en vente icy deux par ces
Vers,
Afin qu'en la saison des plus rudes Hy-
vers*

Le Sexe soit fourny de riches Palatines.

*DE SOMBRES LARMES, à Châlons
en Champagne,*

XVII.

XVII.

Qui l'osera d'oresnavant
Se dire plus que moy de mode ?
Il me inanquoit un agrément ,
Celuy de tous le plus commode.
*Mercur*e toujours bon, toujours officieux,
Ce Mois le présente à mes yeux.
C'est un couple de Palestines
Des plus belles & des plus fines.

LA FAUVETE, de Morlaix.

XVIII.

Vos deux Enignes , à mon sens,
Cachent le mesme Mot qu'aisément
on divine ;
Et pour peu qu'on les examine,
On voit que vous donnez chaque chose en
son temps ,
Et qu'on trouve chez vous , comme chez
les Marchands,
De deux sortes de Palatines.

L'INCONNU, de Compiègne.

XIX.

Mercure en vain ne veut pas qu'on de-
vine
Qu'il cherche à s'opposer à la rigueur du
froid ;

Car

236 *Extraordinaire*

*Car qui ne le reconnoistroit ,
Avec sa double Palatine ?*

*Les Chevaliers de l'Ordre
de Lieffe, de Lisle.*

X X.

V*ous aimez trop , charmante
Brune ,*

A mettre obstacle à ma fortune.

Vous favorisez mon mal-heur ;

Mais quoy que vous fassiez la fine ,

*Croyez-vous que vos yeux ayant percé
mon cœur ,*

*Les miens ne puissent pas percer la
Palatine ?*

*L'Amant malheureux de l'aimable
Yvernel de S. Leu Taverny.*

X X I.

C*E que vous cachez dans vos Vers ,
Puissez-vous le cacher pendant tous
les Hyvers*

*Aux Belles , & sur tout à ma jeune
Voisine ,*

Qui de peur qu'un œil amoureux

Finement ne se rende heureux ,

Ne se montre jamais sans une Palatine.

*F. BRAC , ds Laigle en
Normandie.*

XXII.

XXII.

D'Où vient, charmante Leonor ,
Que vous paroissez si chagrine ?
Est-ce faute de Louis d'or
Pour avoir une Palatine ?
Si c'est là le su et de vostre déplaisir,
Il ne tiendra qu'à vous de vous voir
satisfaite ,
Puis que ma joye est entiere & parfaite,
Quand j'accomplis vostre desir.
J'en ay deux d'un Présent que m'a fait le
Mercure ,
Qui sera plus propre pour vous.
Voyez, au sentiment de tous ,
Si l'on en peut trouver de plus belle
fourure ?

FLORIDOR, de la petite Paroisse
du Havre.

XXIII.

J'Ay du plaisir de voir Fanchon
Qui se désole & qui s'obstine
A se faire une Palatine
D'une vieille Peau de Couchon.

SANS-SOUCY, d'Abbeville.

XXIV.

ENcor que vous ayez un air tout plein
d'appas ,

Qui

*Qui fait que chacun vous admire ,
Dans cet ajustement qu'il vous plaist nous
décrire ,*

Nous ne vous imiterons pas.

*Mercuré , en conscience , aurions-nous
bonne mine ,*

*Pendant un Hyver si doux ,
De nous charger comme vous.
D'une double Palatine ?*

LA JEUNE IRIS, de Tonnerre.
X X V.

Mercuré tous les Mois apporte pour
les Belles

*Quelques marchandises nouvelles ;
Pour elles le Galant se met de tout métier.
Tantost il est Charron , tantost il est
Fleuriste ;*

*L'autre jour il estoit Droguiste ,
Il est aujourdhuy Pelletier.*

*Mais admirez cōbien sa politique est fine ;
L'Eté son Evantail moderait la chaleur ,
Maintenant que l'Hyver fait sentir sa
rigueur ,*

Il expose la Palatine.

X X V I.

Mercuré , l'on connoist aisément à ta
mine ,

Que

Que tu caches deux sens dessous la Palatine.

*La plus belle Récluse des
Plaines S. Severe.*

XXVII.

B *Elles, que l'Evantail tout le long
de l'Eté*

*Entretient dans l'oïsveté,
Cesserez-vous l'Hyver de paroistre ba-
dines ?*

*Non, lisez le Mercure, il vous apprend
ce Mois.*

*A remuer avec vos doigts
Les quenës de vos Palatines.*

L'Albaniste de Roëen.

XXVIII.

M *ercure est tout spirituel,
Son génie est universel ;
Mais sa prévoyance divine*

*Me paroist plaisante en ce point,
Que l'on peut sous la Palatine.*

Cacher souvent ce qu'on n'a point.

*Le Chevalier de la Cour
du Bois S. Pere.*

XXIX.

L' *Amour vous cause du tourment,
Je le connois Mercure, à vostre mine.*

Vous

*Vous pestez contre l'ornement
 Qui dérobe à vos yeux une gorge divine ;
 Attendez le beau temps,
 Et vos desirs seront contens.
 Jamais on n'a vu Palatine
 Regner encor dans le Printemps.*

Le Mary charmant.

XXX.

A*Nnette l'autre jour me vint entre-
 tenir*

*Sur les Enigmes du Mercure,
 Disant que la première estoit la plus
 obscure.*

*Du sens qu'elle y donna je ne pus convenir,
 Et luy dis, ce n'est pas ce que tu t'ima-
 gines ;*

*L'une & l'autre est la mesme, & sont deux
 Palatines ;*

*Tu t'en fers tous les jours pendant cette
 saison.*

Alors elle s'écrie, ah vous avez raison.

GYGBS, du Havre.

*Ceux qui n'ont expliqué que la première
 des Enigmes du mois de Novembre sur
 la Palatine, sont Mesdemoiselles le Vignon,
 de*

de Troyes ; Sauvage , Mere & Fille , rue Saint Denis ; Gilbert , rue Saint Honoré ; Benard dite la Charmante Iris de Tournay ; Messieurs Canival , Prieur de la Bucaille, d'Andely ; l'Abbé Trevet ; Peigné, Conseiller au Bailliage d'Orleans ; Sitost, de la mesme Ville ; Guittant , de la Porte de Paris ; Daquinet , Advocat de la Porte de Paris, au Grand Louïs ; Baudot, rue saint Honoré ; le Nouveau Soleil de la rue des cinq Diamans ; le Relegné à Pont-à-Mousson ; le Juvenal Naissant, de la rue de la Harpe ; le Petit Notaire ; le Controlleur de la Marée d'Orleans ; l'Amant Constant de la belle Blonde de Salins ; la Pucelle à regret , d'Orleans ; la belle Accordée , de la rue du Colombier de la mesme Ville ; la belle Nanon , & la Brune au gros nez, de la rue Simon le Franc. On a expliqué cette même Enigme sur le Masque ou Loup, le Vermillon, l'Agrafe de Pierreries ; l'Ecran, le Parasol, la Perruque, le Busc, & le Manchon.

.. Ceux dont les noms suivent n'ont trouvé le Mot de la Palatine , que sur la seconde. Ce sont Messieurs le Comte de Montaignu, Q. d'Octobre 1681. L

de la rue sainte Croix de la Bretonnerie ; le Chevalier de Louriac , de la rue de la Harpe ; Baugran, rue Saint Denis ; Henry Varlet , de Rheims , Phisicien à Troyes ; Candron, d' Abbeville ; des Hayes, Prieur de l' Hostel - Dieu du Ponteau-de-Mer ; Briffaut l'aîné Greffier au Presidial de Tours ; de la Croix R..... le Seigneur Rhuma ; Laurence, Procureur à Tours ; Douin, Avocat en la même Ville ; L. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy ; I. I. Condert, de Pezenas ; Mesdemoiselles de Begny, & Thouroux, de la rue Saint Denis ; les Freres du Rocher de l' Evesque, en Basse Bretagne, le Silence mesme, du même Lieu ; le Danois, de Rouen ; l' Avocat Oysseau, du Mans ; le Capitaine Reformé de la rue Trouffe-Vache ; Le Beau Receveur du Grenier à Sel de Joinville ; le Financier errant de Châlons en Champagne ; Don Pedro, du Petit Cloître de Leon ; La belle Marion de la Croix au Lin ; la Jeune Chalonnaise ; la Beauté du Pais Latin ; & la Demoiselle de Grande Taille , du Mans.

Ceux qui ont expliqué toutes les deux, sont Messieurs le Chevalier Pasquier de la rue de la Harpe ; de la Ville-Aux-Butes, de

de la mesme rue; l'aimable Marquis de
M....., Page de la Grande Ecurie; de
Lattre, d'Amiens; L. Serrant, Curé de
Nogent le Roy; Roquelet, Vicaire Ancien
de la Metropolitaine de Tours; Baubut,
Avocat à Tours; Larros, du Quartier du
Louvre; Ionbert, de la Ferté-Bernard; de
Valtigny; le Hot avocat à Caën, Poirier,
de Mer, Hector, Avocat à Dunkerque;
Hariveau; L. Perrier, de Rouen; Leger
de la Verbissonne; Regnaut Fils, du Petit-
Pont; Pinchon de Rouen; Clacy, de Caën,
Avocat au Parlement de Paris; le Cheva-
lier Fredin; Desormiaux, de Pouteau-de-
mer; L. Doré, de Pontorson en basse Ner-
mandie; l'Ecuyer; le Cordier, de Caën,
Ré de S. Martial: Allard, du Vexin; le
Chevalier de la Tour d'Angoulême; Mes-
dames & Damoiselles Collart, de Sillé-
le Guillaume: Cleche-pied, de Valencien-
nes, Lambert, du Quartier des Halles,
ou Pillon de Mouy en Beauvoisis: Moli-
na, de la rue Saint Denis: Fauconnier:
Bernard, de la rue Barre-du-Bec: De
Bigny-Beuvron: Madelon de Monchy, de
Chaumont en Vexin; Manon de Bonoda,
de la rue de Poitou: le Chevalier Merla-

*tières, de Poitiers : le Chevalier de Mer :
 Palerne , de la rue Juiffoerie de Lyon :
 l'Admirateur des appas de belle Lalle-
 mand , rue Saint Denis : les Travaux de
 Mars : le Solitaire du Parnasse, de Rheims :
 les Quatre Etourneaux de Tours : le Jeune
 Avocat, de la Ville d'Ax : l'Amant fidel-
 le de la belle Madelon de Dreux : le Veri-
 table Amy de l'Infortunée Parisienne , de
 Picardie : le Voluptueux Amisodar : l'A-
 vanturier de la rue de Sainte Catherine :
 le Fillage forcé : le Partisan de la Fortune :
 l'Explicateur Enigmatique, Auteur : le
 Favory sans ombrage disgracié : le Finan-
 cier en apparence : l'Homme d'Etude en
 effet : le bon Amy des Maris commodes : le
 Timide en public : l'Entreprenant dans le
 particulier : le Favory sans ombrage, rentré
 en grace : le Prince de Guinée , François :
 les Déguisemens concertez : les Heureux
 Artifices sans affectation : le Financier sans
 Finance : le Marquis sans Marquisat :
 l'Auteur sans autorité : l'Abbé sans
 Abbaye : le Noble Roturier : les Partisans
 du Mercure : le Mécène & Virgile François :
 l'Epoux pacifique : le Saturnien naturel :
 l'Enjoué par artifice : le Mary Novice :
 les*

les Illustres Commis du Quartier des petites Carreaux: le Blondain Excroc de Fanchon de Saint Quentin : Simon le Lepreux, Chef de la Societé médisante de ladite Ville ; le Pere Valentin : le Veritable Converti, encor de la mesme Ville : le Berger Fleuriste , du Cotentin: Tamiriste de la rue de la Cerisaye : le Fauteur du Mercure Galant , de Troyes : les Associez de la Place aux Chats de la rue S. Honoré: l'Amant constant de l'Ecu Dauphin de la rue Bour-l'Abbé; le Gardien du Cabinet Lambertique, d'Abbeville: les Nobles Poulains de la rue Senecaux à Roüen: l'Amant emporté : l'Amant abandonné de la belle Epine de Rheims : Alcidor du Havre : l'Amant favorisé sans esperance: l'Amy de l'Epouse Triomphante : le Jeune Agent Financier: l'Amant du Teste à Teste, d'Amiens : le Petit Chevalier de S. Eusien , de la rue des Saints Peres : l'Aimable Frere de la Charmante Sœur, d'Ypres : Silvie du Havre: la Tourterelle verte , de la rue du Cigne : de Lantonniere , de la mesme rue: la Paisanne d'Auteuil: la Jeune Milanoise, du Quartier S. Mederic : les Quatre Etournelles de Tours: l'Aimable Prati-

cienne de la rue saint Bon : les *Avances* méprisées : les *Galanteries Clericales*, de la mesme rue : la *Curiosité trompée* : l'*Antipatie des Dames* : la *Feinte Rupture* : les *Impatientes Sterilitez* : l'*Amitié languissante* : la *Perseverance aux abois* : la *Chasteté agonissante* : l'*Ingennité mystérieuse* : les *Tranquillitez actives* : la *Fille bien née*, de la rue des *Menestriers* : l'*Aimable Davilers*, du quartier du Palais : la *jeune Eponse radoucie* : la *jeune Agnés* : la *Turbulente Architecture* : l'*Ignorance affectée* : la *Femme sçavante* : l'*Aimable Famille Cochonnoise* : les deux *Inséparables*, blonde & brune, de *Saint Quentin* : l'*aimable Recluse par amour*, de la mesme *Ville* : la *Charmante Huguenote*, du mesme lieu : la *fidelle Fanchon*, de ladite *Ville* : la *Solitaire de Chambon en Blaisois* : & la *Société médisante*, du mesme lieu : l'*Illustre Sophie* : *Fine Epice*, de *Paris* : l'*Insensible Brune du Fauxbourg saint Germain* : *Bonbecq*, de la rue *Beaubourg* : la *Bergere Iris*, d'*Abbeville* : *Amarillis*, & ses *Compagnes*, de *Hombourg* : & la *Reine des Cœurs*, de *Roëen*.

REPONSE



R E P O N S E A U X L A R M E S

de Daphnis, sur la mort de sa Femme,
qui ont paru dans le dernier Extraor-
dinaire.

Pourquoy répandre tant de larmes ?
Pourquoy tant de soins superflus,
Et pourquoy te flater à'un bonheur qui n'est plus ?
Les Manes des Mortels reprennent - ils leurs
charmes ?

Quand on est une fois dans la nuit du Tombeau,
Quand la Loy du Destin dispose de nos vies,
Et que les Parques ennemies

Dérobent à nos yeux ce qu'on voit de plus beau,
Qu'elles le livrent aux Furies,
Tyrsis, on se plaint vainement
De la rigueur des Destinées ;

Elles qui peuvent tout sur nos courtes années,
En jugent souverainement.

A nos plus justes vœux elles sont insensibles,
Elles laissent couler nos pleurs,
Et nos plus cruelles douleurs
Ne peuvent les rendre flexibles.

Bannis donc un chagrin qui pourroit s'accabler,
Tes douceurs par le temps doivent estre apaisées.
Maintenant ta Sylvie est aux Champs Elisées,
Elle y gousté un repos qu'on ne doit point troubler.
Songe qu'un jour tu la dois suivre.

Si les Destins jaloux ont avancé sa mort,
Que te sert de former des vœux contre ton sort ?
Cher Tyrcis, meurt on pour revivre ?

L'ABBE' DE S. MARC d'Aix en-Provence.

QUESTIONS A DECIDER.

I.

Qu'elle est la marque la plus essentielle d'une véritable amitié.

II.

Un galant Homme à qui une belle Personne plaît fort, est employé auprès d'elle pour les intérêts de son Amy qui en est l'Amant. La Belle luy dit qu'il peut parler pour luy-mesme. On demande ce qu'il doit faire, la seule considération de son Amy l'ayant toujours empêché de se découvrir.

III.

S'il est facile de distinguer dans une même Personne, les mouvemens de politique, d'avec ceux d'inclination; & quels moyens on peut employer pour n'y estre pas trompé, puis que bien souvent les apparences & les effets de l'une & de l'autre sont semblables.

IV.

On demande la peinture d'un parfait Amant, & à quelles marques on peut le connoître.

V.

On demande l'origine de la Pourpre & de l'Ecarlate, & quelle en estoit la différence dans l'usage des Anciens.

VI.

D'où peuvent venir les vapeurs dont presque tous les Hommes sont attaquez aussibien que les Femmes, & dont on ne parloit point il y a 15. ans.

Il me reste un tres-beau Discours de M. de la Fevrière, qui fait voir en quoy consiste l'Honnesteté & la véritable Sagesse. Je vous le réserve pour l'Extraordinaire du 15. d'Avril, ainsi que d'autres Ouvrages sur les Questions déjà proposées, qui n'ont pu avoir place en celuy-cy. Il y en a quelques-unes sur lesquelles personnes n'a encor écrit. On les peut toujours regarder comme nouvelles, & les Décisions qu'on en recevra seront employées, comme matières qui ont leur privilège. Je suis, Madame, &c.

Paris ce 15. Janvier 1682.



6

